



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

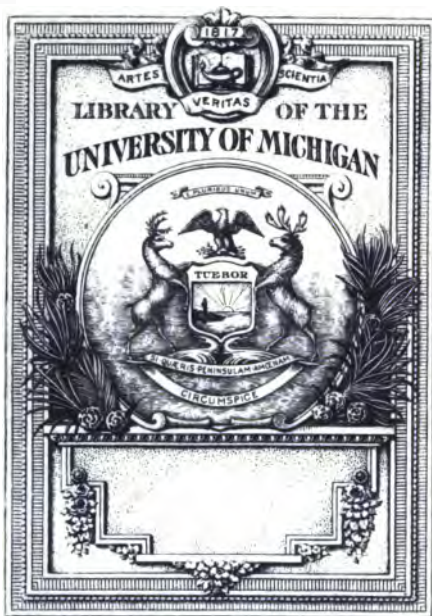
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

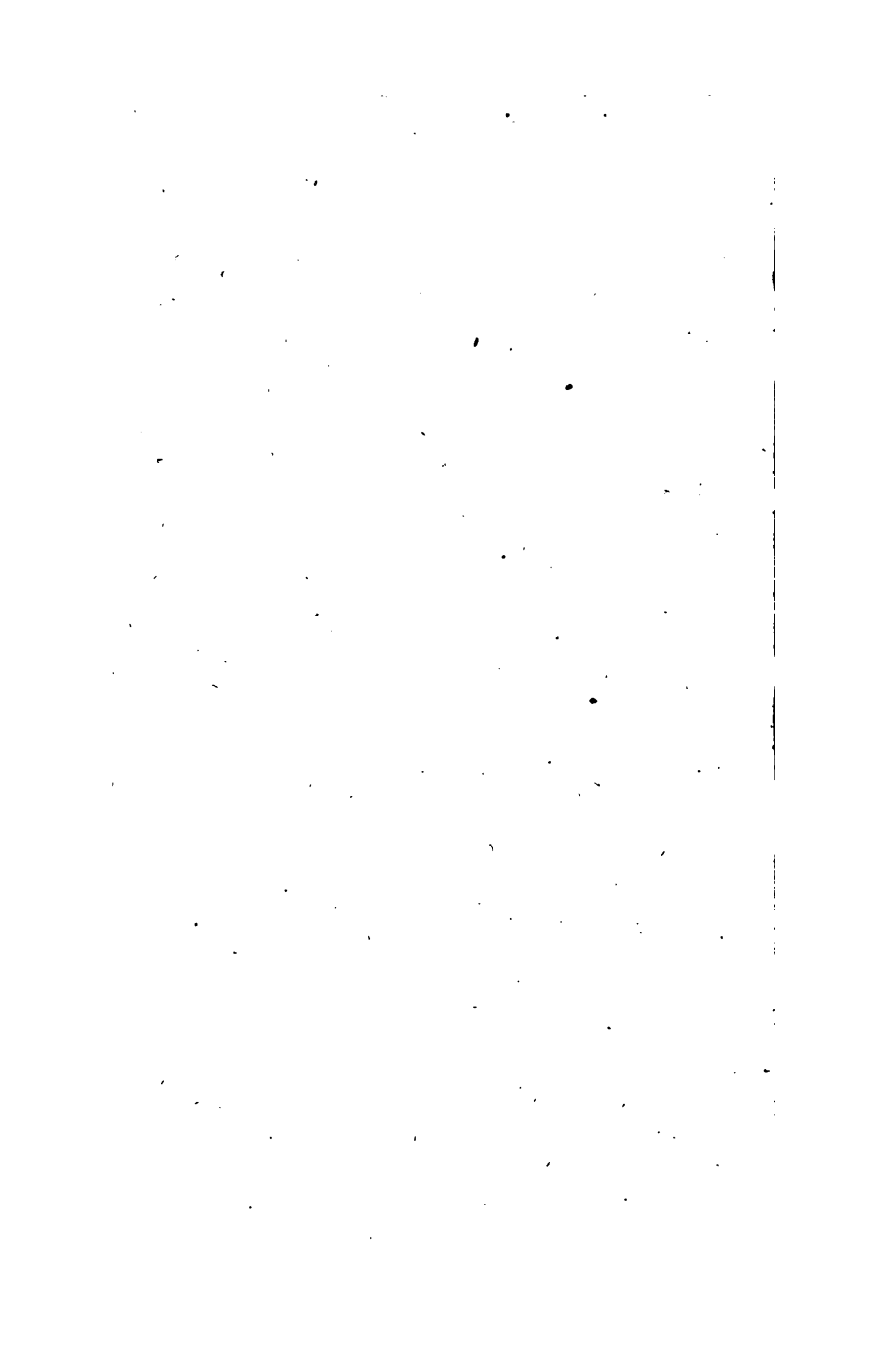
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES**

P
-
f
-
-



BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre M.

TOME XXX.

[illegible]

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre M.

T O M E X X X .



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

A C T E U R S.

HORTENSE.

CLARICE, Sœur d'Hortense.

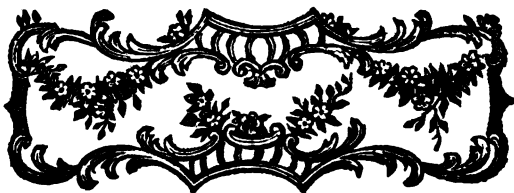
LISETTE, Suivante de Clarice.

ERGASTE.

FRONTIN, Valet d'Ergaste.

ARLEQUIN, Valet d'Hortense.

La Scène est dans un Jardin.



LA MÉPRISE, COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Jardin.

SCENE PREMIERE.
FRONTIN, ERGASTE.

FRONTIN.

JE vous dis , Monsieur , que je
l'attends ici ; je vous dis qu'elle
s'y rendra , que j'en suis sûr ,
& que j'y compte , comme si
elle y étoit déjà.

ERGASTE.

Et moi , je n'en crois rien.

FRONTIN.

C'est que vous ne savez pas ce que je
vaux ; mais une fille ne s'y trompera pas.
J'ai vu la friponne jeter sur moi de cer-
tains regards , qui n'en demeureront pas-
là , qui auront des suites ; vous le verrez.

A ij

Nous n'avons vu la Maitresse & la Suivante qu'une fois ; encore , ce fut par un coup du hazard que nous les rencontrâmes hier dans cette promenade-ci ; elles ne furent avec nous qu'un instant ; nous ne les connoissons point ; de ton propre aveu, la Suivante ne te répondit rien quand tu lui parlas. Quelle apparence y a-t-il qu'elle ait fait la moindre attention à ce que tu lui dis ?

Mais, Monsieur, faut-il encore vous répéter que ses yeux me répondirent ? N'est-ce rien que des yeux qui parlent ? Ce qu'ils disent est encore plus sûr que des paroles : mon Maître en tient pour votre Maitresse, lui dis-je tout bas, en me rapprochant d'elle ; son cœur est pris, c'est autant de perdu ; celui de votre Maitresse me paroît bien aventuré, j'en crois la moitié de parti, & l'autre en l'air ; du mien, vous n'en avez pas fait à deux fois, vous me l'avez expédié d'un coup d'œil ; en un mot, ma charmante, je t'adore ; nous reviendrons demain ici, mon Maître & moi, à pareille heure, ne manques point d'y mener ta Maitresse, afin qu'on donne la dernière main à cet amour-ci, qui

COMÉDIE.

5

n'a peut-être pas toutes les façons ; moi ,
je m'y rendrai une heure avant mon Maître , & tu entends bien que c'est t'inviter
d'en faire autant ; car il sera bon de nous
parler sur tout ceci , n'est-ce pas ? Nos
cœurs ne seront pas fâchés de se connoître
un peu plus à fond ? Qu'en penses-tu ,
ma poule ? Y viendras-tu ?

ERGASTE.

A cela nulle réponse ?

FRONTIN.

Ah ! vous m'excuserez.

ERGASTE.

Quoi ! elle parla donc ?

FRONTIN.

Non.

ERGASTE.

Que veux-tu donc dire ?

FRONTIN.

Comme il faut du tems pour dire des
paroles , & que nous étions très-pressés ,
elle mit , ainsi que je vous l'ai dit , des
regards à la place des mots , pour aller
plus vite ; & se tournant de mon côté
avec une douceur infinie : Oui , mon
fils , me dit-elle , sans ouvrir la bouche ,
je m'y rendrai , je te le promets , tu peux
compter là-dessus ; viens-y en pleine con-
fiance , & tu m'y trouveras : voilà ce
qu'elle me dit , & que je vous rends mot

A iij

6 LA MÉPRISE,
pour mot, comme je l'ai traduit d'après
les yeux.

ERGASTE.

Va, tu rêves.

FRONTIN.

Enfin, je l'attends. Mais, vous, Monsieur, pensez-vous que la Maitresse veuille revenir ?

ERGASTE.

Je n'ose m'en flatter, & cependant je l'espère un peu. Tu fais bien que notre conversation fut courte ; je lui rendis le gant qu'elle avoit laissé tomber ; elle me remercia d'une manière très-obligeante de la vitesse avec laquelle j'avois couru pour le ramasser, & se démaqua en me remerciant. Que je la trouvai charmante ! Je croyois, lui dis-je, partir demain, & voici la première fois que je me promène ici ; mais le plaisir d'y rencontrer ce qu'il y a de plus beau dans le monde, m'y ramènera plus d'une fois.

FRONTIN.

Le plaisir d'y rencontrer ? Pourquoi ne pas dire l'espérance ? C'auroit été indiquer adroitement un rendez-vous pour le lendemain.

ERGASTE.

Oui. Mais ce rendez-vous indiqué l'auroit peut-être empêché d'y revenir par

COMÉDIE.

7

raison de fierté ; au lieu , qu'en ne parlant que du plaisir de la revoir , c'étoit simplement supposer qu'elle vient ici tous les jours , & lui dire que j'en profiterois , sans rien m'attribuer de la démarche qu'elle feroit en y venant.

FRONTIN, *regardant derriere lui.*

Tenez , tenez , Monsieur , suis-je un bon traducteur du langage des œillades ? Eh ! direz-vous que je rêve ? Voyez-vous cette figure tendre & solitaire , qui se promene là-bas en attendant la mienne ?

ERGASTE.

Je crois que tu as raison , & que c'est la Suivante.

FRONTIN.

Je l'aurois défié d'y manquer ; je me connois. Retirez-vous , Monsieur , ne gênez point les intentions de ma Belle ; promenez-vous d'un autre côté , je vais m'instruire de tout , & j'irai vous rejoindre.



S C E N E II.

L I S E T T E , F R O N T I N .

F R O N T I N , *en riant.*

EH! eh! bon jour , chere enfant , reconnoissez-moi ; me voilà , c'est le véritable.

L I S E T T E .

Que voulez-vous , Monsieur le Véritable? Je ne cherche personne ici , moi.

F R O N T I N .

Oh! que si, vous me cherchiez, je vous cherchois; vous me trouvez, je vous trouve , & je défie que nous trouvions mieux. Comment vous portez-vous ?

L I S E T T E , *faisant la révérence.*

Fort bien. Et vous , Monsieur ?

F R O N T I N .

A merveilles. Voilà des appas dans la compagnie de qui il seroit difficile de se porter mal.

L I S E T T E .

Vous êtes aussi galant que familier.

F R O N T I N .

Et vous , aussi ravissante qu'hypocrite ; mettons bas les façons , vivons à notre aise. Tiens , je t'aime ; je te l'ai déjà dit,

COMÉDIE. 9

& je le répète; tu m'aimes, tu ne me l'as pas dit, mais je n'en doute pas: donnes-toi donc le plaisir de me le dire, tu me le répéteras après, & nous serons tous deux aussi avancés l'un que l'autre.

L I S E T T E.

Tu ne doutes pas que je ne t'aime, dis-tu?

F R O N T I N.

Entre nous, ai-je tort d'en être sûr? Une fille comme toi manqueroit-elle de goût? Là, voyons; regardes-moi pour vérifier la chose;ournes encore sur moi cette prunelle friande que tu avois hier, & qui m'a laissé pour toi le plus tendre appétit du monde. Tu n'oses, tu rougis. Allons, m'amour, point de quartier; finissons cet article-là.

L I S E T T E , *d'un ton tendre.*

Laisse-moi.

F R O N T I N.

Non, ta fierté se meurt; je ne la quitte pas que je ne l'aye achevée.

L I S E T T E.

Dès que tu as deviné que tu me plais, n'est-ce pas assez? Je ne t'en apprendrai pas davantage.

F R O N T I N.

Il est vrai, tu ne feras rien pour mon instruction; mais il manque à ma gloire le ragoût de te l'entendre dire.

A v

10 LA MÉPRISE,

L I S E T T E.

Tu veux donc que je la régale aux dépens de la mienne ?

F R O N T I N.

La tienne ? Eh ! pafsambleu , je t'aime : que lui faut-il de plus ?

L I S E T T E.

Mais, je ne te hais pas.

F R O N T I N.

Allons, allons, tu me voles ; il n'y a pas-là ce qui m'est dû ; fais-moi mon compte.

L I S E T T E.

Tu me plais.

F R O N T I N.

Tu me retiens encore quelque chose ; il n'y a pas-là ma somme.

L I S E T T E.

Eh bien ! donc... Je t'aime.

F R O N T I N.

Me voilà payé avec un *bis*.

L I S E T T E.

Le *bis* viendra dans le cours de la conversation , fais-m'en crédit , pour à présent ; ce seroit trop de dépense à la fois.

F R O N T I N.

Oh ! ne crains pas la dépense ; je mettrai ton cœur en fonds , va , ne t'embarasse pas.

L I S E T T E.

Parlons de nos Maîtres. Premièrement , qui êtes-vous , vous autres ?

COMÉDIE.

11

FRONTIN.

Nous sommes des Gens de condition qui retournons à Paris, & de-là à la Cour, qui nous trouve à redire ; nous revenons d'une Terre que nous avons dans le Dauphiné ; & , en passant , un de nos amis nous a arrêté à Lyon, d'où il nous a mené à cette Campagne-ci , où deux paires de beaux yeux nous racrocherent hier pour autant de tems qu'il leur plaira.

L I S E T T E.

Où sont-ils , ces beaux yeux !

FRONTIN.

En voilà deux ici ; ta Maîtresse a les deux autres.

L I S E T T E.

Que fait ton Maître ?

FRONTIN.

La guerre , quand les Ennemis du Roi nous raisonnent.

L I S E T T E.

C'est-à-dire , qu'il est Officier. Et son nom ?

FRONTIN.

Le Marquis Ergaste ; & moi , le Chevalier Frontin , comme cadet de deux freres que nous sommes.

A vj

12 LA MÉPRISE,

L I S E T T E.

Ergasfe, ce nom-là est connu; & tout ce que tu me dis-là, nous convient assez.

F R O N T I N.

Quand les minois se conviennent, le reste s'ajuste. Mais, voyons, mes enfans, qui êtes-vous, à votre tour?

L I S E T T E.

En premier lieu, nous sommes belles.

F R O N T I N.

On le sent encore mieux qu'on ne le voit.

L I S E T T E.

Ah! le compliment vaut une révérence.

F R O N T I N.

Passons, passons; ne te pique point de payer mes complimens de qu'ils valent; je te ruinerois en révérences, & je te cajole gratis. Continuons: vous êtes belles; après?

L I S E T T E.

Nous sommes orphelines.

F R O N T I N.

Orphelines? Expliquons-nous; l'Amour en fait quelquefois, des orphelins: êtes-vous de la façon? Vous êtes assez aimable pour cela.

L I S E T T E.

Non, impertinent; il n'y a que deux ans que nos parens sont morts, Gens de condition aussi, qui nous ont laissé très-riches.

COMÉDIE.

13

FRONTIN.

Voilà de fort bons procédés.

LISETTE.

Ils ont eu pour héritiers deux filles, qui vivent ensemble dans un accord qui va jusqu'à s'habiller l'une comme l'autre, ayant toutes deux presque le même son de voix, toutes deux blondes & charmantes, & qui se trouvent si bien de leur état, qu'elles ont fait serment de ne point se marier, & de rester filles.

FRONTIN.

Ne point se marier, fait un article ; rester filles, en fait un autre.

LISETTE.

C'est la même chose.

FRONTIN.

Oh ! que non ! Quoi qu'il en soit, nous protestons contre l'un ou l'autre de ces deux sermens-là : celle que nous aimons n'a qu'à choisir, & voir celui qu'elle veut rompre ; comment s'appelle-t-elle ?

LISETTE.

Clarice, c'est l'aînée, & celle à qui je suis.

FRONTIN.

Que dit-elle de mon Maître ? Depuis qu'elle la vu, comment va son vœu de rester fille ?

LISETTE.

Si ton Maître s'y prend bien, je ne

14 **LA MÉPRISE,**
crois pas qu'il se soutienne, le goût du mariage l'emportera.

FRONTIN.

Voyez le grand malheur ! combien y a-t-il de ces vœux-là qui se rompent à meilleur marché ? Eh ! dis-moi, mon Maître l'attend ici, va-t-elle venir ?

L I S E T T E.

Je n'en doute pas.

FRONTIN.

Sera-t-elle encore masquée ?

L I S E T T E.

Oui, en ce pays-ci c'est l'usage, en Été, quand on est à la campagne, à cause du hâle & de la chaleur. Mais n'est-ce pas-là Ergaste que je vois là-bas ?

FRONTIN.

C'est lui-même.

L I S E T T E.

Je te quitte donc ; informe-le de tout ; encourage son amour. Si ma Maîtresse devient sa femme, je me charge de t'en souffrir une.

FRONTIN.

Eh ! me la fourniras-tu en conscience ?

L I S E T T E.

Impertinent ! je te conseille d'en douter.

FRONTIN.

Oh ! le doute est de bon sens ; tu es si jolie !

SCENE III.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.
EH bien ! que dit la Suivante ?

FRONTIN.

Ce qu'elle dit ? ce que j'ai toujours prévu ; que nous triomphons, qu'on est rendu, & que quand il nous plaira, le Notaire nous dira le reste.

ERGASTE.

Comment ! est-ce que sa Maitresse lui a parlé de moi ?

FRONTIN.

Si elle en a parlé ? on ne tarit point, tous les échos du pays nous connoissent, on languit, on soupire, on demande quand nous finirons ; peut-être qu'à la fin du jour on nous sommera d'épouser, c'est ce que j'en puis juger sur le discours de Lisette, & la chose vaut la peine qu'on y pense. Clarice, fille de qualité, d'un côté ; Lisette, fille de condition, de l'autre, cela est bon ; la race des Frontins & des Ergastes ne rougira point de leur devoir son entrée dans le monde, & de leur donner la préférence.

16 **LA MÉPRISE,**
 E R G A S T E.

Il faut que l'amour t'ait tourné la tête;
explique-toi donc mieux ? Aurois-je le
bonheur de ne pas déplaire à Clarice !

F R O N T I N.

Eh ! Monsieur , comment vous expliquez-vous vous-même ? Vous parlez du ton d'un Suppliant , & c'est à nous à qui on présente Requête. Je vous félicite , au reste ; vous avez dans votre victoire un accident glorieux que je n'ai pas dans la mienne ; on avoit juré de garder le célibat , vous triomphez du serment. Je n'ai point cet honneur-là , moi ; je ne triomphe que d'une fille qui n'avoit juré de rien.

E R G A S T E.

Eh ! dis-moi naturellement si l'on a du penchant pour moi.

F R O N T I N.

Oui , Monsieur ; la vérité toute pure est que je suis adoré , parce qu'avec moi cela va un peu vite , & que vous êtes à la veille de l'être , & je vous le prouve , car voilà votre future idolâtre qui vous cherche.

E R G A S T E.

Écarte-toi.



SCÈNE IV.

ERGASTE, HORTENSE,
FRONTIN, *éloigné.*

Hortense, quand elle entre sur le Théâtre, tient son masque à la main pour être connue du Spectateur, & puis le met sur son visage dès que Frontin tourne la tête & l'apperçoit. Elle est vêtue comme l'étoit ci-devant la Dame de qui Ergaste dit avoir ramassé le gant le jour d'auparavant, & c'est la sœur de cette Dame.

HORTENSE, *traversant le Théâtre.*

N'Est-ce pas-là ce Cavalier que je vis hier ramasser le gant de ma sœur ? Je n'en ai gueres vu de si bien fait. Il me regarde, j'étois hier démasquée avec cet habit-ci, & il me reconnoît, sans doute.

(Elle marche comme en se retirant.)

ERGASTE, *l'aborde, la salue, & la prend pour l'autre, à cause de l'habit & du masque.*

Puisque le hazard vous offre encore à mes yeux, Madame, permettez que je

18 LA MÉPRISE,

ne perde pas le bonheur qu'il me procure ; que mon action ne vous irrite point ; ne la regardez pas comme un manque de respect pour vous , le mien est infini , j'en suis pénétré : jamais on ne craignit tant de déplaire ; mais jamais cœur , en même tems , ne fut forcé de céder à une passion ni si soumise , ni si tendre.

HORTENSE.

Monsieur , je ne m'attendois pas à cet abord-là ; & quoique vous m'ayez vûe hier ici , comme en effet j'y étois , & démasquée , cette façon de se voir n'établit entre nous aucune connoissance , sur-tout avec les personnes de mon sexe ; ainsi , vous voulez bien que l'entretien finisse.

ERGASTE.

Ah ! Madame , arrêtez , de grace , & ne me laissez point en proie à la douleur de croire que je vous ai offensé ; la joie de vous retrouver ici m'a égaré , j'en conviens ; je dois vous paroître coupable d'une hardiesse que je n'ai pourtant point ; car je n'ai sù ce que je faisois , & je tremble devant vous à présent que je vous parle.

HORTENSE.

Je ne puis vous écouter.

ERGASTE.

Voulez-vous ma vie en réparation de l'audace dont vous m'accusez ? Je vous

COMÉDIE. 19

l'apporte , elle est à vous , mon sort est entre vos mains ; je ne saurois plus vivre si vous me rebutez.

H O R T E N S E.

Vous , Monsieur !

E R G A S T E.

J'explique ce que je sens , Madame ; je me donnai hier à vous , je vous consacrai mon cœur ; je conçus le dessein d'obtenir grace du vôtre , & je mourrai s'il me la refuse. Jugez si un manque de respect est compatible avec de pareils sentimens.

H O R T E N S E.

Vos expressions sont vives & pressantes , assurément , il est difficile de rien dire de plus fort ; mais enfin , plus j'y pense , & plus je vois qu'il faut que je me retire : Monsieur , il n'y a pas moyen de se prêter plus long-tems à une conversation comme celle-ci , & je commence à avoir plus de tort que vous.

E R G A S T E.

Eh ! de grace , Madame , encore un mot qui décide de ma destinée , & je finis : me haïssez-vous ?

H O R T E N S E.

Je ne dis pas cela ; je ne pousse point les choses jusques-là , elles ne le méritent pas. Sur quoi voudriez-vous que fût fondée ma

20 **LA MÉPRISE,**
haine? Vous m'êtes inconnu, Monsieur;
attendez donc que je vous connoisse.

E R G A S T E.

Me sera-t-il permis de chercher à vous
être présenté, Madame?

H O R T E N S E.

Vous n'aviez qu'un mot à me dire tout-
à-l'heure, vous me l'avez dit, & vous con-
tinuez, Monsieur : achevez donc, ou je
m'en vais; car il n'est pas dans l'ordre que
je reste.

E R G A S T E.

Ah ! je suis au désespoir ! Je vous en-
tends; vous ne voulez pas que je vous voye
davantage.

H O R T E N S E.

Mais en vérité, Monsieur, après m'a-
voir appris que vous m'aimez, me con-
seillerez-vous de vous dire que je veux
bien que vous me voyiez? je ne pense pas
que cela m'arrive. Vous m'avez deman-
dé si je vous haïssois, je vous ai répondu
que non : en voilà bien assez, ce me sem-
ble; n'imaginez pas que j'aille plus loin.
Quant aux mesures que vous pouvez
prendre pour vous mettre en état de me
voir avec un peu plus de décence qu'ici,
ce sont vos affaires. Je ne m'opposerai
point à vos desseins, car vous trouverez

bon que je les ignore , & il faut que cela soit ainsi : un homme comme vous a des amis , sans doute , & n'aura pas besoin d'être aidé pour se produire.

ERGASTE.

Hélas ! Madame, je m'appelle Ergaste; je n'ai d'amis ici que le Comte de Belfort, qui m'arrêta hier comme j'arrivois du Dauphiné , & qui me mena sur le champ dans cette Campagne-ci.

HORTENSE.

Le Comte de Belfort, dites-vous ! Je ne savois pas qu'il fût ici. Nos maisons sont voisines , apparemment qu'il nous viendra voir : & c'est donc chez lui que vous êtes actuellement, Monsieur ?

ERGASTE.

Oui, Madame; je le laissai hier donner quelques ordres après dîné , & je vins me promener dans les allées de ce petit bois , où j'aperçus du monde ; je vous y vis , vous vous y démasquâtes un instant , & dans cet instant vous devîntes l'arbitre de mon sort : j'oubliai que je retournois à Paris; j'oubliai jusqu'à un mariage avantageux qu'on m'y ménageoit , auquel je renonce , & que j'allois conclure avec une personne à qui rien ne me lioit , qu'un simple rapport de condition & de fortune.

Dès que ce mariage vous est avantageux , la partie se renouera ; la Dame est aimable , sans doute , & vous ferez vos réflexions.

E R G A S T E.

Non , Madame , mes réflexions sont faites ; & je le répète encore , je ne vivrai que pour vous , ou je ne vivrai pour personne : trouver grace à vos yeux , voilà à quoi j'ai mis toute ma fortune , & je ne veux plus rien dans le monde , si vous me défendez d'y aspirer.

H O R T E N S E.

Moi , Monsieur , je ne vous défends rien , je n'ai pas ce droit-là , on est le maître de ses sentimens ; & si le Comte de Belfort , dont vous me parlez , alloit vous mener chez moi , je le suppose , parce que cela peut arriver , je serois même obligée de vous y bien recevoir.

E R G A S T E.

Obligée , Madame ; vous ne m'y souffririez donc que par politesse ?

H O R T E N S E.

A vous dire vrai , Monsieur , j'espère bien n'agir que par ce motif-là , du moins d'abord ; car de l'avenir , qui est-ce qui en peut répondre ?

COMÉDIE.

23

ERGASTE.

Vous, Madame, si vous le voulez.

HORTENSE.

Non, je ne fais encore rien là-dessus, puisqu'ici même j'ignore ce que c'est que l'amour ; & je voudrois bien l'ignorer toute ma vie. Vous aspirez, dites-vous, à me rendre sensible ? A la bonne heure, personne n'y a réussi : vous le tentez, nous verrons ce qu'il en sera ; mais je vous saurai bien mauvais gré, si vous y réussissez mieux qu'un autre.

ERGASTE.

Non, Madame ; je n'y vois pas d'apparence.

HORTENSE.

Je souhaite que vous ne vous trompiez pas ; cependant je crois qu'il sera bon, avec vous, de prendre garde à soi de plus près qu'avec un autre. Mais voici du monde, je serois fâchée qu'on nous vit ensemble ; éloignez-vous, je vous prie.

ERGASTE.

Il n'est point tard, continuez-vous votre promenade, Madame ? & pourrois-je espérer, si l'occasion s'en présente, de vous revoir encore ici quelques momens ?

HORTENSE.

Si vous me trouvez seule, & éloignée

24 LA MÉPRISE,
des autres ; dès que nous nous sommes
parlés, & que , grace à votre précipita-
tion, la faute en est faite, je crois que vous
pouvez m'aborder sans conséquence.

ERGASTE.

Et cependant je pars sans avoir eu la
douceur de voir encore ces yeux & ces
traits....

HORTENSE.

Il est trop tard pour vous en plaindre ;
mais vous m'avez vûe , séparons-nous ,
car on approche. (*Quand il est parti.*) Je
suis donc folle ; je lui donne un espee de
rendez-vous, & j'ai peur de le tenir , qui
pis est.



SCENE V.

SCÈNE V.

HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

M Adame , je viens vous demander
votre avis sur une commission qu'on
m'a donnée.

HORTENSE.

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous avoir compagnie ?

HORTENSE.

Non ; quelle est-elle , cette compagnie ?

ARLEQUIN.

C'est ce Monsieur Damis , qui est si
amoureux de vous.

HORTENSE.

Je n'ai que faire de lui ni de son
amour. Est-ce qu'il me cherche ? De
quel côté vient-il ?

ARLEQUIN.

Il ne vient par aucun côté , car il ne
bouge ; & c'est moi qui vient pour lui ,
afin de savoir où vous êtes. Lui dirai-je
que vous êtes ici , ou bien ailleurs ?

Tome IV.

B

LA MÉPRISE,

H O R T E N S E.

Non; nulle part.

A R L E Q U I N.

Cela ne se peut pas , il faut bien que vous soyez en quelque endroit : il n'y a qu'à dire où vous voulez être.

H O R T E N S E.

Quel imbécille ! Rapporte-lui que tu ne me trouves pas.

A R L E Q U I N.

Je vous ai pourtant trouvée; comment ferons-nous?

H O R T E N S E.

Jet'ordonne de lui dire que je n'y suis pas; car je m'en vais.

(Elle s'écarte.)

A R L E Q U I N.

Eh bien ! vous avez raison, quand on s'en va, on n'y est pas; cela est clair.

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, CLARICE.

N HORTENSE, *à part.*
E voilà-t-il pas encore ma sœur!

CLARICE

J'ai tourné mal-à-propos de ce côté-ci.
M'a-t-elle vûe?

HORTENSE.

Je la trouvé embarrassée ; qu'est-ce
que cela signifie? Ergaste y auroit-il part?

CLARICE.

Il faut lui parler ; je fais le moyen de la
congédir. Ah ! vous voilà, ma sœur?

HORTENSE.

Oui, je me promenois : & vous, ma sœur?

CLARICE.

Moi de même : le plaisir de rêver m'a
insensiblement amené ici.

HORTENSE.

Et poursuivez-vous votre promenade?

CLARICE.

Encore une heure ou deux.

HORTENSE.

Une heure ou deux !

CLARICE.

Oui, parce qu'il est de bonne heure.

Bij

H O R T E N S E.

Je suis d'avis d'en faire autant. .

C L A R I C E.

*(A part.)**(Haut.)*

De quoi s'avise-t-elle? Comme il vous plaira?

H O R T E N S E.

Vous me paroissez rêveuse?

C L A R I C E.

Mais... Oui, je rêvois; ces lieux-ci y invitent: mais nous aurons bientôt compagnie; Damis vous cherche, & vient par-là.

H O R T E N S E.

Damis? Oh! sur ce pied-là je vous quitte. Adieu, vous savez combien il m'ennuye. Ne lui dites pas que vous m'avez vûe. *(A part.)* Rappelions Arlequin, afin qu'il observe.C L A R I C E, *riant.*

Je savois bien que je la ferois partir.



SCENE VII.

CLARICE, LISETTE.

LISETTE.
Q Uoi ! toute seule, Madame !

CLARICE.
Oui, Lisette.

LISETTE, *en riant, & lui marquant du
bout du doigt.*

Il est ici.

CLARICE.
Qui ?

LISETTE.
Vous ne m'entendez pas ?

CLARICE.
Non.

LISETTE.
Eh ! cet aimable jeune homme qui
vous rendit hier un petit service de si
bonne grace.

CLARICE.
Ce jeune Officier ?

LISETTE.
Eh ! oui.

30 LA MÉPRISE,

CLARICE.

Eh bien ! qu'il y soit ; que veux-tu que j'y fasse ?

LISETTE.

C'est qu'il vous cherche ; & si vous voulez l'éviter, il ne faut pas rester ici.

CLARICE.

L'éviter ! Est-ce que tu crois qu'il me parlera ?

LISETTE.

Il ne manquera pas ; la petite aventure d'hier le lui permet de reste.

CLARICE.

Va , va , il ne me reconnoîtra seulement pas.

LISETTE.

Hum ! vous êtes pourtant bien reconnoissable ; & de l'air dont il vous lorgna hier , je vais gager qu'il vous voit encore ; ainsi prenons par-là.

CLARICE.

Non , je suis trop lasse ; il y a long-tems que je me promene.

LISETTE.

Oui-dà , un bon quart-d'heure , à-peu-près.

CLARICE.

Mais pourquoi me fatiguerois-je à suir

COMÉDIE.

31

un homme, qui, j'en suis sûre, ne songe pas plus à moi, que je songe à lui?

L I S E T T E.

Eh mais ! c'est bien assez qu'il y songe autant.

C L A R I C E.

Que veux-tu dire?

L I S E T T E.

Vous ne m'avez encore parlé de lui que trois ou quatre fois.

C L A R I C E.

Ne te figurerois-tu pas que je ne suis venue seule ici, que pour lui donner occasion de m'aborder ?

L I S E T T E.

Oh ! il n'y a pas de plaisir avec vous, vous devinez mot à mot ce qu'on pense.

C L A R I C E.

Que tu es folle !

L I S E T T E, *riant*.

Si vous n'y étiez pas venue de vous-même, je devois vous y mener, moi.

C L A R I C E.

M'y mener ! Mais vous êtes bien hardie de me le dire !

L I S E T T E.

Bon ! je suis encore bien plus hardie que cela, c'est que je crois que vous y seriez venue.

B iv

32 LA MÉPRISE,

CLARICE.

Moi!

L I S E T T E.

Sans doute, & vous auriez raison, car
il est fort aimable; n'est-il pas vrai?

CLARICE.

J'en conviens.

L I S E T T E.

Et ce n'est pas-là tout, c'est qu'il vous
aime.

CLARICE.

Autre idée!

L I S E T T E.

Oui-dà: peut-être que je me trompe.

CLARICE.

Sans doute, à moins qu'on ne te l'ait
dit, & je suis persuadée que non; qui
est-ce qui t'en a parlé?

L I S E T T E.

Son valet m'en a touché quelque chose.

CLARICE.

Son valet!

L I S E T T E.

Oui.

CLARICE, *quelque tems sans parler,*
& impatiente.

Et ce valet t'a demandé le secret, ap-
paremment?

COMÉDIE.
LISETTE.

33

Non.

CLARICE.

Cela revient pourtant au même ; car je renonce à savoir ce qu'il vous a dit , s'il faut vous interroger pour l'apprendre.

LISETTE.

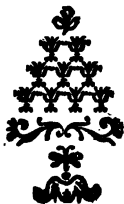
J'avoue qu'il y a un peu de malice dans mon fait ; mais ne vous fâchez pas , Engagez vous adore, Madame.

CLARICE.

Tu vois bien qu'il ne sera pas nécessaire que je l'évite , car il ne paroît pas.

LISETTE.

Non ; mais voici son valet qui me fait signe d'aller lui parler. Irai-je savoir ce qu'il me veut ?



SCENE VIII.
FRONTIN, LISETTE,
CLARICE.

CLARICE.

OH ! tu le peux ; je ne t'en empêche pas.

LISETTE.

Si vous ne vous en souciez gueres , ni moi non plus.

CLARICE.

Ne vous embarrassez pas que je m'en soucie , & allez toujours voir ce qu'on vous veut.

LISETTE, à Clarice.

Eh ! parlez-donc ? (*Et puis s'approchant de Frontin.*) Ton Maître est-il là.

FRONTIN.

Oui ; il demande s'il peut reparoître , puisqu'elle est seule.

LISETTE, revient à sa Maitresse.

Madame , c'est Monsieur le Marquis Ergaste , qui auroit grande envie de vous faire encore la révérence , & qui , comme vous voyez , vous en sollicite par le plus révérencieux de tous les valets.

(*Frontin salue à droite & à gauche.*)

COMÉDIE.

35

CLARICE.

Si je l'avois prévu , je me serois retirée.

L I S E T T E.

Lui dirai-je que vous n'êtes pas de cet avis-là ?

C L A R I C E.

Mais je ne suis d'avis de rien ; réponds ce que tu voudras ; qu'il vienne.

L I S E T T E , *d Frontin.*

On n'est d'avis de rien ; mais qu'il vienne.

F R O N T I N.

Le voilà tout venu.

L I S E T T E.

Toi , avertis-nous si quelqu'un approche.

(*Frontin sort.*)



SCENE IX.

CLARICE, LISETTE,
ERGASTE.

ERGASTE.

Que ce jour-ci est heureux pour moi,
Madame ! avec quelle impatience
n'attendois-je pas le moment de vous re-
voir encore ! J'ai observé celui où vous
étiez seule.

CLARICE, *se démasquant un moment.*

Vous avez fort bien fait d'avoir cette
attention-là ; car nous ne nous connoissons
gueres. Quoi qu'il en soit , vous avez
souhaité me parler , Monsieur ; j'ai cru
pouvoir y consentir. Auriez-vous quel-
que chose à me dire ?

ERGASTE.

Ce que mes yeux vous ont dit avant
mes discours, ce que mon cœur sent mil-
le fois mieux qu'ils ne le disent , ce que
je voudrois vous répéter toujours , que je
vous aime , que je vous adore , que je ne
vous verrai jamais qu'avec transport.

COMÉDIE.

37

L I S E T T E , *à part , à sa Maitresse.*
Mon rapport est-il fidele ?

C L A R I C E.

Vous m'avouerez, Monsieur, que vous ne mettez gueres d'intervalle entre me connoître, m'aimer, & me le dire ; & qu'un pareil entretien auroit pû être précédé de certaines formalités de bienveillance, qui sont ordinairement nécessaires.

E R G A S T E.

Je crois vous l'avoir déjà dit, Madame; je n'ai su ce que je faisois : oubliez une faute échappée à la violence d'une passion qui m'a troublé, & qui me trouble encore toutes les fois que je vous parle.

L I S E T T E , *à Clarice.*
Qu'il a le débit tendre !

C L A R I C E.

Avec tout cela, Monsieur, convenez pourtant qu'il en faudra revenir à quelque-une de ces formalités dont il s'agit, si vous avez dessein de me voir.

E R G A S T E.

Si j'en ai dessein ! Je ne respire que pour cela. Madame, le Comte de Belfort doit vous rendre visite ce soir.

C L A R I C E.

Est-ce qu'il est de vos amis ?

E R G A S T E.

C'est lui, Madame, chez qui il me semble vous avoir dit que j'étois.

C L A R I C E.

Je ne me le rappellois pas.

E R G A S T E.

Je l'accompagnerai chez vous, Madame ; il me la promis : s'engage-t-il à quelque chose qui vous déplaît ? Consentez-vous que je lui aye cette obligation ?

C L A R I C E.

Votre question m'embarrasse ; dispensez-moi d'y répondre.

E R G A S T E.

Est-ce que votre réponse me seroit contraire ?

C L A R I C E.

Point du tout.

L I S E T T E.

Et c'est ce qui fait qu'on n'y répond pas.

(*Ergaste se jette à ses genoux, & lui baise la main.*)

C L A R I C E , *remettant son masque.*

Adieu, Monsieur ; j'attendrai le Comte de Belfort. Quelqu'un approche ; laissez-moi seule continuer ma promenade , nous pourrons nous y rencontrer encore.

S C E N E X.

ERGASTE, CLARICE,
LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, à Lisette.

JE viens vous dire que je vois de loin
une espee de petit Negre qui ac-
court.

LISETTE.

Retirons-nous vite , Madame ; c'est
Arlequin qui vient.

(Clarice sort. Ergaste & elle se saluent.)



2000

SECRET

三三三三三

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

三三三三三

THE UNITED STATES OF AMERICA
DO hereby certify that
[Name] is a [Type of Person]

五五五五五五

SECRET

三三三三三

"I have been thinking about you a great deal lately, and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I am still the same old me, but I have learned a few things along the way. Life is so full of surprises, isn't it? I wish I could tell you all about it. But I must close for now. Write back soon, please. Love, Mother."



SCENE XI.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

JE suis enchanté , Frontin ; je suis transporté ! Voilà deux fois que je lui parle aujourd'hui. Qu'elle est aimable ! Que de graces ! Et qu'il est doux d'espérer de lui plaire !

FRONTIN.

Bon ! espérer ? Si la Belle vous donne cela pour de l'espérance , elle ne vous trompe pas.

ERGASTE.

Belfort m'y menera ce soir.

FRONTIN.

Cela fera une petite journée de tendresse assez complete. Au reste , j'avois oublié de vous dire le meilleur : votre Maîtresse a bien des graces ; mais le plus beau de ses traits , vous ne le voyez point , il n'est point sur son visage , il est dans sa cassette. Savez-vous bien que le cœur de Clarice est une emplette de cent mille écus , Monsieur ?

COMÉDIE.

41

ERGASTE.

C'est bien-là à quoi je pense. Mais, que nous veut ce garçon-ci ?

FRONTIN.

C'est le beau brun que j'ai vu venir.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, ERGASTE,
FRONTIN.

ARLEQUIN, *à Ergaste.*

Vous êtes mon homme ; c'est vous que je cherche.

ERGASTE.

Parles. Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Où est ton chapeau ?

ARLEQUIN.

Sur ma tête.

FRONTIN, *le lui ôtant.*

Il n'y est plus.

ARLEQUIN.

Il y étoit quand je l'ai dit ; (*Il le remet.*) & il y retourne.

ERGASTE.

De quoi est-il question ?

LA MÉPRISE,

SCENE XI.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

Jus enchanté, Frontin ; je suis
transporté ! Voilà deux fois que je lui
aujourd'hui. Qu'elle est aimable !
graces ! Et qu'il est doux d'espé-
lui plaire !

FRONTIN.

! espérer ? Si la Belle vous donne
ur de l'espérance, elle ne vous
pas.

ERGASTE.

ort m'y menera ce soir.

FRONTIN.

fera une petite de tendre
complète. A j'avois o
vous dire le m votre M
ien des grace e plus b
its, vous ne z point
nt sur son vi est da
Savez-vous b e coe
est une emp ent
onsieur ?

COM :

ERG

C'est bien-là à q
nous veut ce garçoi

FRO

C'est le beau bru

SCEN

ARLEQUI

FRO

Q

non

ne.

R

ue n

FR

on cha

ARL

rière.

FRONT

est plus.

ARL

étoit quan

& il y reto

ER

voit en

COMÉDIE.

43

ARLEQUIN.

Ma Maitresse.

ERGASTE.

Est-ce que je la connois ?

ARLEQUIN.

Vous lui avez parlé ici.

ERGASTE.

Quoi ! c'est cette Dame-là qui t'envoie dire qu'elle s'est moquée de moi ?

ARLEQUIN.

Elle-même en original ; je lui ai aussi entendu marmoter entre ses dents , que vous étiez un grand fourbe ; mais, comme elle ne m'a point commandé de vous le rapporter , je n'en parle qu'en passant.

ERGASTE.

Moi, fourbe ?

ARLEQUIN.

Oui ; mais , rien qu'entre les dents , un fourbe tout bas.

ERGASTE.

Frontin , après la manière dont nous nous sommes quittés tous deux , je t'ai dit que j'espérois ; y comprends-tu quelque chose ?

FRONTIN.

Oui-dà , Monsieur ; esprit de femme & caprice : voilà tout ce que c'est ; qui dit l'un , suppose l'autre. Les avez-vous jamais vu séparés ?

Ils sont unis comme les cinq doigts de la main.

ERGASTE, à *Arlequin*.

Mais, ne te tromperois-tu pas ? Ne me prends-tu point pour un autre ?

ARLEQUIN.

Oh ! que non. N'êtes-vous pas un homme d'hier ?

ERGASTE.

Qu'appelles-tu un homme d'hier ? je ne t'entends point.

FRONTIN.

Il parle de vous, comme d'un enfant au maillot. Est-ce que les gens d'hier sont de cette taille-là ?

ARLEQUIN.

J'entends que vous êtes ici d'hier.

ERGASTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Un Officier de la Majesté du Roi.

ERGASTE.

Sais-tu mon nom ? Je l'ai dit à cette Dame.

ARLEQUIN.

Elle me la dit aussi : un appelé Ergaste.

ERGASTE, *outré*.

C'est cela même !

COMÉDIE.

45

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'est vous qu'on n'estime pas ;
vous voyez bien que le paquet est à vo-
tre adresse.

FRONTIN.

Ma foi , il n'y a plus qu'à lui en payer
le port , Monsieur.

ARLEQUIN.

Non , c'est port payé.

ERGASTE.

Je suis au désespoir !

ARLEQUIN.

On s'est un peu diverti de vous en pas-
sant ; on vous a regardé comme une farce
qui n'amuse plus. Adieu.

(*Il fait quelques pas.*)

ERGASTE.

Je m'y perds !

ARLEQUIN , *revenant.*

Attendez... Il y a encore un petit re-
liqua , je ne vous ai donné que la moitié
de votre affaire ; j'ai ordre de vous dire...
J'ai oublié mon ordre... La moquerie ,
un ; la farce , deux ; il y a un troisième
article.

FRONTIN.

S'il ressemble au reste , nous ne per-
dons rien de curieux.

ARLEQUIN , *tirant des tablettes.*

Pardi , il est tout de son long dans ces
tablettes-ci.

ERGASTE.

Eh ! montres donc ?

ARLEQUIN.

Non pas , s'il vous plaît ; je ne dois pas vous le montrer : cela m'est défendu , parce qu'on s'est repenti d'y avoir écrit , à cause de la bienséance & de votre peu de mérite ; & on m'a crié de loin de les supprimer , & de vous expliquer le tout dans la conversation : mais , laissez-moi voir ce que j'oublie... A propos, je ne sais pas lire : lisez donc vous-même.

(*Il donne les tablettes à Ergaste.*)

FRONTIN.

Eh ! morbleu , Monsieur , laissez-là ces tablettes , & n'y répondez que sur le dos du porteur.

ARLEQUIN.

J'en'ai jamais été le pupitre de personne.

ERGASTE, *lu.*

Je viens de vous appercevoir aux genoux de ma sœur. (*Ergaste s'interrompant.*) Moi ! (*Il continue.*) Vous jouez fort bien la Comédie ; vous me l'avez donnée tantôt : mais je n'en veux plus. Je vous avois permis de m'aborder encore , & je vous le défends ; j'oublie même que je vous ai vu.

ARLEQUIN.

Tout juste ; voilà l'article qui nous

COMÉDIE. 47

manquoit : plus de fréquentation ; c'est l'intention de la tablette. Bon soir.

(*Ergaste reste comme immobile.*)

FRONTIN.

J'avoue que voilà le vertigo le mieux conditionné qui soit jamais sorti d'aucun cerveau femelle !

ERGASTE, *recourant à Arlequin.*

Arrête. Où est-elle ?

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

ERGASTE.

Attends que j'aie fait , du moins , un mot de réponse ; il est aisé de me justifier : elle m'accuse d'avoir vu sa sœur , & je ne la connois pas.

ARLEQUIN.

Chanson !

ERGASTE, *en lui donnant de l'argent.*

Tiens , prends , & arrête.

ARLEQUIN.

Grand-merci ; quand je parle de chanson , c'est que j'en vais chanter une ; faites à votre aise , mon Cavalier ; je n'ai jamais vu de fourbe si honnête-homme que vous. (*Il chante.*) Ra la ra ra...

ERGASTE.

Amuse-le , Frontin ; je n'ai qu'un pas à faire pour aller au logis , & je vais y écrire un mot.

SCENE XIII.

ARLEQUIN , FRONTIN.

ARLEQUIN.

Puisqu'il me paye des injures , voyez combien je gagnerois avec lui , si je lui apportois des complimens... (*Il chante.*) Ta la la ra la ra.

FRONTIN.

Voilà de jolies paroles que tu chantes-là.

ARLEQUIN.

Je n'en fais point d'autres. Allons divertis-moi , ton Maître t'a chargé de cela ; fais-moi rire.

FRONTIN.

Veux-tu que je chante aussi ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas curieux de symphonie.

FRONTIN.

De symphonie ? Est-ce que tu prends ma voix pour un Orchestre ?

ARLEQUIN.

C'est qu'en fait de Musique , il n'y a que le Tambour qui me fasse plaisir.

FRONTIN.

C'est-à-dire que tu es au concert quand on bat la caisse.

ARLEQUIN.

*
COMÉDIE.

49

ARLEQUIN.

Oh ! je suis à l'Opéra.

FRONTIN.

Tu as l'oreille martiale. Avec quoi te divertirai-je donc ? Aimes-tu les contes des Fées ?

ARLEQUIN.

Non ; je ne me fonce ni de Comtes ni de Marquis.

FRONTIN.

Parlons donc de boire.

ARLEQUIN.

Montres-moi le sujet du discours.

FRONTIN.

Le vin , n'est-ce pas ? On l'a mis au frais.

ARLEQUIN.

Qu'on l'en retire, j'aime à boire chaud.

FRONTIN.

Cela est mal sain. Parlons de ta Maîtresse.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Expédions la bouteille.

FRONTIN.

Doucement, je n'ai pas le fol, mon garçon.

ARLEQUIN.

Ce misérable ! Et du crédit ?

FRONTIN.

Avec cette mine-là, où veux-tu que

Tome IV.

C

50 **LA MÉPRISE,**
j'en trouve? Mets-toi à la place du Marchand de vin.

ARLEQUIN.

Tu as raison, je te rends justice; on ne sauroit rien emprunter sur cette grimace-là.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen, elle est trop sincère; mais il y a remède à tout : paye, & je te le rendrai.

ARLEQUIN.

Tu me le rendras? Mets-toi à ma place aussi; le croirois-tu?

FRONTIN.

Non, tu réponds juste: mais payes en pur don, par galanterie; sois généreux.

ARLEQUIN.

Je ne saurois, car je suis vilain; je n'ai jamais bû à mes dépens.

FRONTIN.

Morbleu! que ne sommes-nous à Paris; j'aurois crédit.

ARLEQUIN.

Eh! que fait-on à Paris? Parlons de cela, faite de mieux. Est-ce une grande Ville?

FRONTIN.

Qu'appelles-tu, une Ville? Paris, c'est le Monde, le reste de la Terre n'en est que les Fauxbourgs.

COMÉDIE.

51

ARLEQUIN.

Si je n'aimois pas Lisette , j'irois voir
le Monde.

FRONTIN.

Lisette , dis-tu ?

ARLEQUIN.

Oui , c'est ma maitresse.

FRONTIN.

Dis donc que ce l'étoit , car je te l'ai
soufflée hier.

ARLEQUIN.

Ah ! maudit souffleur ! Ah ! scélérat !
Ah ! chenapan !



SCENE XIV.

ERGASTE , FRONTIN ,
ARLEQUIN.

ERGASTE.

Tiens, mon ami , cours porter cette lettre à la Dame qui t'envoie.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux être le postillon du Diable, qui vous emporte tous deux, vous & ce coquin, qui est la copie d'un fripon; ce maraud, qui n'a ni argent, ni crédit, ni le mot pour rire; un forcier qui souffle les filles; un escroc qui veut m'emprunter du vin; un gredin qui dit que je ne suis pas dans le Monde, & que mon pays n'est qu'un Fauxbourg. Cét insolent! un Fauxbourg! Va, va, je t'apprendrai à connoître les Villes.

(*Arlequin s'en va.*)

ERGASTE, à Frontin.

Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

C'est une bagatelle, une affaire de jalousie; c'est que nous nous trouvons ri-
voux, & il en sent la conséquence.

E R G A S T E.

De quoi aussi t'avises-tu de parler de Lisette?

F R O N T I N.

Mais , Monsieur , vous avez vu des amans ; devineriez-vous que cet homme-là en est un ? Dites en conscience.

E R G A S T E.

Va donc toi-même chercher cette Dame-là , & lui remets mon billet le plutôt que tu pourras.

F R O N T I N.

Soyez tranquille ; je vous rendrai bon compte de tout ceci , par le moyen de Lisette.

E R G A S T E.

Hâte-toi , car je souffre.

(*Frontin part.*)



S C E N E X V.

E R G A S T E , *seul.*

VIt-on jamais rien de plus étonnant
que ce qui m'arrive ! Il faut absolu-
ment qu'elle se soit méprise.

S C E N E X V I.

L I S E T T E , E R G A S T E .

L I S E T T E .

N'Avez-vous pas vu la sœur de Mada-
me, Monsieur ?

E R G A S T E .

Eh ! non , Lisette ; de qui me parles-
tu ? Je n'ai vu que ta Maitresse , je ne me
suis entretenu qu'avec elle ; sa sœur m'est
totalement inconnue , & je n'entends rien
à ce qu'on me dit-là.

L I S E T T E .

Pourquoi vous fâcher ? Je ne vous dis
pas que vous lui ayez parlé , je vous de-
mande si vous ne l'avez pas apperçue.

COMÉDIE.

55

ERGASTE.

Eh ! non , te dis-je , non , encore une fois , non : je n'ai vu de femme que ta Maitresse ; & quiconque lui a rapporté autre chose , a fait une imposture ; & si elle croit avoir vu le contraire , elle s'est trompée.

LISETTE.

Ma foi , Monsieur , si vous n'entendez rien à ce que je vous dis , je ne vois pas plus clair dans ce que vous me dites. Vous voilà dans un mouvement épouvantable , à cause de la question du monde la plus simple que je vous fais : à qui en avez-vous ? Est-ce distraction , méchante humeur , ou fantaisie ?

ERGASTE.

D'où vient qu'on me parle de cette sœur ? D'où vient qu'on m'accuse de m'être entretenu avec elle ?

LISETTE.

Eh ! qui est-ce qui vous en accuse ? Où avez-vous pris qu'il s'agisse de cela ? En ai-je ouvert la bouche ?

ERGASTE.

Frontin est allé porter un billet à ta Maitresse , où je lui jure que je ne fais ce que c'est.

LISETTE.

Le billet étoit fort inutile ; & je ne

Civ

vous parle ici de cette sœur , que parce que nous l'avons vûe se promener ici-près.

ERGASTE.

Qu'elle s'y promene ou non , ce n'est pas ma faute , Lisette ; & si quelqu'un s'est jetté à ses genoux , je te garantis que ce n'est pas moi.

LISETTE.

Oh ! Monsieur , vous me fâchez aussi , & vous ne me ferez pas accroire qu'il me soit rien échappé sur cet article-là ; il faut écouter ce qu'on vous dit , & répondre raisonnablement aux gens , & non pas aux visions que vous avez dans la tête : dites moi seulement si vous n'avez pas vu la sœur de Madame , & puis c'est tout.

ERGASTE.

Non , Lisette , non ; tu me désespères !

LISETTE.

Oh ! ma foi , vous êtes sujet à des vapeurs ; ou bien , auriez-vous , par hazard , de l'antipathie pour le mot de sœur ?

ERGASTE.

Fort bien.

LISETTE.

Fort mal. Ecoutez-moi , si vous le pouvez : ma Maitresse a un mot à vous dire sur le Comte de Belfort ; elle n'osoit

COMÉDIE.

57

revenir à cause de cette sœur dont je vous parle, & qu'elle a apperçue se promener dans ces cantons-ci ; or vous m'assurez ne l'avoir point vûe.

ERGASTE.

J'en ferai tous les sermens imaginables.

LISETTE.

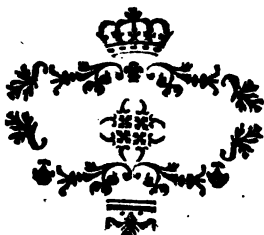
Oh ! je vous crois. (*A part.*) Le plaisant écart ! Quoi qu'il en soit , ma Maîtresse va revenir , attendez-la.

ERGASTE.

Elle va revenir , dis-tu ?

LISETTE.

Oui , Clarice elle-même , & j'arrive exprès pour vous en avertir. (*A part, en s'en allant.*) C'est - là qu'il en tient : quel dommage.



SCENE XVII.

ERGASTE, *seul.*

PUisque Clarice revient , apparemment qu'elle s'est désabusée, & qu'elle a reconnu son erreur.

SCENE XVIII.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

EH bien ! Frontin , on n'est plus fâchée , & le billet a été bien reçu , n'est-ce pas ?

FRONTIN, *triste.*

Qui est-ce qui vous fournit vos nouvelles, Monsieur ?

ERGASTE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

C'est que moi , qui sort de la mêlée , je vous en apporte d'un peu différentes.

COMÉDIE.

59

ERGASTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

FRONTIN.

Tirez sur ma figure l'horoscope de notre fortune.

ERGASTE.

Et mon billet ?

FRONTIN.

Hélas ! c'est le plus maltraité. Ne voyez-vous pas bien que j'en porte le deuil d'avance.

ERGASTE.

Qu'est-ce que c'est que d'avance ? Où est-il ?

FRONTIN.

Dans ma poche, en fort mauvais état. (Il le tire.) Tenez, jugez vous-même s'il peut en revenir.

ERGASTE.

Il est déchiré !

FRONTIN.

Oh ! cruellement ; & bien m'en a pris d'être d'une étoffe d'un peu plus de résistance que lui, car je ne reviendrois pas en meilleur ordre. Je ne dis rien des ignominies qui ont accompagné notre disgrâce, & dont j'ai risqué de vous rapporter un certificat sur ma joue.

ERGASTE.

Lisette, qui sort d'ici, m'a donc joué ?

C w j

60 LA MÉPRISE,

FRONTIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit , cette double Soubrette ?

ERGASTE.

Que j'attendisse la Maitresse ici , qu'elle alloit y venir pour me parler , & qu'elle ne songeoit à rien.

FRONTIN.

Ce que vous me dites-là ne vaut pas le diable : ne vous fiez point à ce calme-là , vous en ferez la dupe , Monsieur ; nous revenons houspillés , votre billet & moi : allez-vous-en , sauvez le corps de réserve.

ERGASTE.

Dis-moi donc ce qui s'est passé.

FRONTIN.

En voici la courte & lamentable histoire. J'ai trouvé l'inhumaine à trente ou quarante pas d'ici ; je vole à elle , & je l'aborde en Courier suppliant. C'est de la part du Marquis Ergaste , lui dis-je d'un ton de voix qui demandoit la paix. *Qu'est-ce , mon ami ? Qui êtes-vous ? Eh ! que voulez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cet Ergaste ? Allez , vous vous méprenez , retirez-vous , je ne connois point cela.* Madame , que votre beauté ait pour agréable de m'entendre : je parle pour

COMÉDIE. 61

un homme à demi-mort , & peut-être actuellement défunt , qu'un petit Negre est venu de votre part assassiner dans des Tablettes , & voici les mourantes lignes que vous adresse dans ce papier son douloureux amour. Je pleurois moi-même en lui tenant ces propos lugubres ; on eût dit que vous étiez enterré , & que c'étoit votre testament que j'apportois.

ERGASTE.

Acheves. Que t'a-t-elle répondu ?

FRONTIN, *lui montrant le billet.*

Sa réponse , la voilà mot pour mot ; il ne faut pas grande mémoire pour en retenir les paroles.

ERGASTE.

L'ingrate !

FRONTIN.

Quand j'ai vu cette action barbare , & le papier couché sur la poussière , je l'ai ramassé ; ensuite , redoublant de zèle , j'ai pensé que mon esprit devoit suppléer au vôtre , & vous n'avez rien perdu au change : on n'écrit pas mieux que j'ai parlé ; & j'espérois déjà beaucoup de ma pièce d'éloquence , quand le vent d'un revers de main qui m'a frisé la moustache , a forcé le Harangueur d'arrêter aux deux tiers de sa Harangue.

LA MÉPRISE,

FRONTIN.

Et que vous a-t-elle dit, cette dou-
de-doulette?

ERGASTE.

Que l'attendiſſe la Maîtrefſe ici, qu'elle
allât venir pour me parler, & qu'elle
ne ſongeoit à rien.

FRONTIN.

Et que vous me dites-là ne vaut pas
à guère: ne vous fiez point à ce calme-
de vous en ferez la dupe, Monſieur:
vous devenez huiſpillés, votre biſſet
s'en va: allez-vous-en, ſauvez le corps.

ERGASTE.

De-moi dont ce qui s'eſt

FRONTIN.

En voici la courte hiſtoire:
J'ai trouvé l'inſolent
ou quarante pas d'ici;
je l'aborde en Courtois
de la part du Maître
d'un ton de

Qu'èſt-ce

Eſt-ce

que

l'

SCENE XIX.

ERGASTE, CLARICE,
FRONTIN.

CLARICE, *démasquée en l'abordant, & puis
remettant son masque.*

JE prends l'instant où ma sœur, qui se promène là-bas, est un peu éloignée, pour vous dire un mot, Monsieur; vous devez, dites-vous, accompagner ce soir au logis le Comte de Belfort, silence, s'il vous plaît, sur nos entretiens dans ce lieu-ci; vous sentez bien qu'il faut que ma sœur & lui les ignorent. Adieu.

E R G A S T E.

Quel étrange procédé que le vôtre, Madame! Vous reste-t-il encore quelque nouvelle injure à faire à ma tendresse?

C L A R I C E.

Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? Vous m'étonnez!

L I S E T T E.

Ne vous l'ai-je pas dit? c'est que vous lui parlez de votre sœur; il ne sauroit

64 **LA MÉPRISE,**
entendre prononcer ce mot-là sans en
être furieux : je n'en ai pas tiré plus de
raison tantôt.

FRONTIN.

La bonne ame ! Vous verrez que nous
aurons encore tort. N'approchez pas
Monsieur , plaidez de loin ; Madame a la
main légère , elle me doit un soufflet ,
vous dis-je , & elle vous le payeroit ,
peut-être. En tout cas , je vous le donne.

CLARICE.

Un soufflet ! Que veut-il dire ?

LISETTE.

Ma foi , Madame , je n'en fais rien ; il
y a des fous qu'on appelle visionnaires ,
n'en feroit-ce pas-là ?

CLARICE.

Expliquez donc cette énigme , Mon-
sieur. Quelle injure vous a-t-on faite ?
De quoi se plaint-il ?

ERGASTE.

Eh ! Madame , qu'appellez-vous énig-
me ? A quoi puis-je attribuer cette con-
tradiction dans vos manieres , qu'au des-
sein formel de vous moquer de moi ? Où
ai-je vu cette sœur à qui vous voulez que
j'aie parlé ici ?

COMÉDIE.

65

L I S E T T E.

Toujours cette sœur ! Ce mot-là lui tourne la tête.

F R O N T I N.

Et ces agréables Tablettes où nos soupirs sont traités de farce, & qui sont chargées d'un congé à notre adresse.

C L A R I C E , *à Lisette.*

Lisette, fais-tu ce que c'est ?

L I S E T T E , *comme à part.*

Bon ! ne voyez-vous pas bien que le mal est au timbre ?

E R G A S T E.

Comment avez-vous reçu mon billet, Madame ?

F R O N T I N , *le montrant.*

Dans l'état où vous l'avez mis, je vous demande à présent ce qu'on en peut faire.

E R G A S T E.

Porter le mépris jusqu'à refuser de le lire !

F R O N T I N.

Violer le droit des gens en ma personne, attaquer la joue d'un Orateur, la forcer d'esquiver une impolitesse ; où en seroit-elle si elle avoit été mal-à-droite ?

SCENE XXI.

HORTENSE, ARLEQUIN,
FRONTIN.

HORTENSE, *masquée, qu'Ergaste prend
pour Clarice, à qui il vient de parler.*

Vous venez de m'envoyer un billet,
Monsieur, qui me fait craindre que
vous ne tentiez de me parler, ou qu'il
ne m'arrive encore quelque nouveau mes-
sage de votre part, & je viens vous prier
moi-même qu'il ne soit plus question de
rien, que vous ne vous ressouveniez pas
de m'avoir vûe, & sur-tout que vous le
cachiez à ma sœur, comme je vous pro-
mets de le lui cacher à mon tour; c'est
tout ce que j'avois à vous dire, & je
passe.

ERGASTE, *étonné.*

Entends-tu, Frontin?

FRONTIN.

Mais où diable est donc cette sœur?



SCENE DERNIERE.

HORTENSE, CLARICE,
LISETTE, ERGASTE,
FRONTIN, ARLEQUIN.

CLARICE, à *Ergaste & à Hortense.*

QUoi ! ensemble ; vous vous connoissez donc ?

FRONTIN, *voyant Clarice.*

Monfieur, voilà une friponne, sur ma parole.

HORTENSE, à *Ergaste.*

Etes-vous confondu ?

ERGASTE.

Si je la connois, Madame, je veux que la foudre m'écrase.

LISETTE.

Ah ! le petit traître !

CLARICE.

Vous ne me connoissez point ?

ERGASTE.

Non, Madame, je ne vous vis jamais, j'en suis sûr, & je vous crois même une

70 LA MÉPRISE,
personne apostée pour vous divertir à mes
dépens, ou pour me nuire. (*Et se tour-
nant du côté d'Hortense.*) Et je vous jure,
Madame, par tout ce que j'ai d'honneur...

HORTENSE, *se démasquant.*

Ne jurez pas, ce n'est pas la peine; je
ne me soucie ni de vous ni de vos sermens.

ERGASTE, *qui la regarde.*

Que vois-je! Je ne vous connois point
non plus.

FRONTIN.

C'est pourtant le même habit à qui j'ai
parlé; mais ce n'est pas la même tête.

CLARICE, *en se démasquant.*

Retournons-nous-en, ma sœur, &
soyons discrètes.

ERGASTE, *se jettant aux genoux de
Clarice.*

Ah! Madame, je vous reconnois;
c'est vous que j'adore.

CLARICE.

Sur ce pied-là, tout est éclairci.

LISSETTE.

Oui, je suis au fait. (*A Hortense.*)
Monsieur vous a, sans doute, abordée,

COMÉDIE. 71

Madame ; vos habits se ressemblent , & il vous aura toujours pris pour Madame , à qui il parla hier.

ERGASTE.

C'est cela même ; c'est l'habit qui m'a jetté dans l'erreur.

FRONTIN.

Ah ! nous en tirerons pourtant quelque chose. (*A Hortense.*) Le soufflet & les Tablettes sont , sans doute , sur votre compte , Madame ?

HORTENSE.

Il ne s'agit plus de cela ; c'est un détail inutile.

ERGASTE , à *Hortense.*

Je vous demande mille pardons de ma méprise , Madame , je ne suis pas capable de changer ; mais personne ne rendroit l'infidélité plus pardonnable que vous.

HORTENSE.

Point de complimens , Monsieur le Marquis ; conduisez-nous au logis , sans attendre que le Comte de Belfort s'en mêle.

L I S E T T E, à *Ergaste*.

L'aventure a bien fait de finir ; j'allois
vous croire échappés des petites-Maisons.

F R O N T I N.

Va, va, puisque je t'aime, je ne me
vante pas d'être trop sage.

A R L E Q U I N, à *Lisette*.

Et toi l'aimes-tu ? Comment va le
cœur ?

L I S E T T E.

Demandes-lui-en des nouvelles, c'est
lui qui me le garde.

F I N.

LA MERE
COQUETTE,
OU
LES AMANS
BROUILLÉS.
COMEDIE.

Par M. ^{Philippe} QUINAULT.

Prix 30 sols.



Suivant la Copie imprimée.

A PARIS.

THE

LIBRARY

OF

THE

UNIVERSITY

OF

THE

STATE

OF

THE

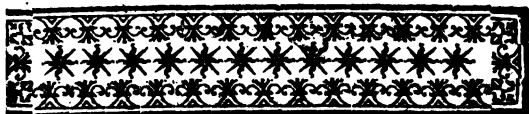
STATE

OF

THE

STATE

OF



A M A D A M E
LA D U C H E S S E
DE MONTAUSIER,
D A M E D'H O N N E U R
D E L A R E I N E.



ADAME,

*Vous voyez combien il est dangereux d'a-
voir quelquefois trop d'indulgence pour ceux
qui se mêlent d'écrire : l'approbation dont
Vous avez honoré cette Comédie, m'a donné la*

hardiesse de Vous l'offrir, & voilà ce que Vous coûte la bonté que Vous avez eue d'en vouloir dire trop de bien. Je ne doute pas, MADAME, que si je m'étais rendu justice, je n'eusse jugé plus modestement de la grace que Vous avez faite à cet Ouvrage; mais il est si naturel de se flater, & si avantageux de Vous plaire, qu'il n'y a point de modestie qui puisse tenir contre des louanges aussi glorieuses que les Vôtres. Pardonnez-moi donc, s'il Vous plaît, l'audace que j'ai de vous offrir un Présent si peu digne de Vous: pour essayer de Vous le rendre moins fâcheux, j'en retrancherai les éloges que Vous pourriez craindre d'une Epître dédicatoire. Ce n'est pas, MADAME, une légère peine que je m'impose, je ne connois point de violence au monde, qui soit égale à celle de s'empêcher de Vous louer, mais la foiblesse que je sens en moi, doit arrêter le zele qui m'emporte; L'ILLUSTRE JULIE du fameux Voiture est dans un si haut degré de gloire, qu'une Plume comme la mienne n'y peut toucher sans profanation. En vérité, MADAME, c'est grand dommage qu

E P I T R E. ij

Cet Homme si plein d'esprit n'ait pas assez vécu pour être témoin de la dernière perfection d'un Mérite qu'il a tant admiré dans sa naissance & dans son progrès : il seroit extrêmement à souhaiter qu'une mort moins précipitée lui eût permis de voir les endroits les plus éclatans de Votre Vie, & lui eût laissé le loisir de les mettre dans leur plus beau jour. L'honneur de cet emploi ne doit être réservé, à son défaut, qu'à des Génies qui soient, s'il est possible, de l'excellence du sien ; & ma témérité ne seroit pas excusable, si je ne la bornois en cette occasion à la liberté que j'ose prendre de Vous protester que je suis avec tout le respect que je vous dois,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
QUINAULT.



A C T E U R S.

LAURETTE , *Servante d'Ismene.*

CHAMPAGNE , *Vallet de-Chambre d'Acante.*

ACANTE , *Amant d'Isabelle.*

LE MARQUIS , *Cousin d'Acante.*

CREMANTE , *Pere d'Acante.*

ISABELLE , *Fille d'Ismene.*

ISMENE , *Mere d'Isabelle.*

LE PAGE DU MARQUIS.

*La Scene est à Paris , dans une Salle du Logis
d'Ismene.*



LA MERE
COQUETTE,
OÙ
LES AMANS
BROUILLÉS.
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.



Un'es donc pas content? Vraiment, c'est
une honte,
Je t'ai baïsé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baïses par compte!
Après un an d'absence, au retour d'un Amant,

2 LA MERE COQUETTE,

Tu crois que deux baisers, ce soit contentement!

LAURETTE.

Hé! mon Dieu! patience, un de ces jours j'espère
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guère.
Mais parlons de mon Maître, & sans déguilement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement?

LAURETTE.

Où, qu'en t'avoit fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bon Homme, & l'ôter d'esclavage;
Et que n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté.
A ce compte, il est mort?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire,

Et ta Maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment? rire?

CHAMPAGNE.

Oh, que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?

Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire.

Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,

Ce fut en cette Salle, en ce lieu justement.

Comme je te faisois mon petit compliment,

T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde;

Eh, je m'en acquittai, je crois....

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta Maîtresse survint, qui nous fit séparer,

Avec elle en sa chambre elle te fit entrer;

Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,

Je voulus par dépit écouter à la porte.

J'ai l'oreille un peu fine; elle avoit le cœur gros,

Elle le débonda d'abord par des sanglots;

COMEDIE. 3

Puis d'un ton assez aigre elle te fit entendre
 Quels maux de mon voyage elle devoit attendre ;
 Que j'allois lui chercher un Epoux irrité
 D'avoir languï long-temps dans la captivité,
 Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage ;
 Enfin qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
 Un vieux mari chagrin viendroït troubler le cours
 De ses plus doux plaisirs & de ses plus beaux jours.
 J'en aurois bien ouï davantage sans peine,
 Mais on vint à sortir de la Chambre prochaine ;
 J'eus peur d'être surpris, & je vois à regret
 Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute ?

LAURETTE.

Oui, je te le prouve.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimeis assez....

LAURETTE.

Va, je saine de ressus-

CHAMPAGNE.

Quel secret entre Amans doit-on jamais avoir ?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, & tu veux tout savoir ?

Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,

Je ne me fasse pas beaucoup de violence ?

Je suis fille, je t'aime, & me tais à regret.

Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret ;

Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible.

Et ne m'y puis fier, sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le Monde, & je suis bien changé ;

Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé.

Je sais comme il faut vivre, & vivre avec adresse ;

Je reviens du Pays des sept Sages de Grece ;

Et pour te faire voir que j'en fais fort bien,

Je t'ai un grand secret dont tu ne sauras rien.

A 5

4 LA MERE COQUETTE. LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon Maître.
Son vieux pere sur-tout, fâcheux au dernier point,
Est homme là-dessus à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystère?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire,
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras....

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu fais quelle amitié de tout temps lit paroître
L'Epoux de ta Maîtresse au Pere de mon Maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfans,
Et qu'il y peut avoir déjà près de huit ans
Que ton Maître embarqué sur Mer pour ses affaires,
Fut pris, & chez les Turcs vendu par des Corsaires.
Tu sais que ta Maîtresse en eut peu de douleur,
Et très-patiemment supporta ce malheur;
Que loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort & prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux Maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher & tirer son Ami d'esclavage.
Je fus, comme tu fais, m'embarquer pour cela;

COMEDIE.

Tu fais enfin... Comment! quels gestes fais-tu là?

L A U R E T T E.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre :

Si je fais tous cela, que sert de me l'apprendre?

C H A M P A G N E.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

L A U R E T T E.

Conte-moi simplement ce que je ne fais point.

C H A M P A G N E *lui faisant signe de se taire.*

Donc.... au moins....

L A U R E T T E.

Oui, dis donc.

C H A M P A G N E.

Veux-tu que je te dise?

Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

L A U R E T T E.

Comment?

C H A M P A G N E.

Un vent fâcheux à Malte nous jeta,

Où d'un certain vin Grec le chasme m'arrêta :

Ta Maîtresse aussi bien....

L A U R E T T E.

Laisse-là ma Maîtresse :

Si l'on s'interrogeoit....

C H A M P A G N E.

Me crois-tu sans adresse?

Un Vaisseau Turc fut pris; un Esclave Chrétien,

François, & pas trop fort pour un Parisien,

Trouvé sur ce Vaisseau, fut mis hors d'esclavage :

Il étoit vieux, cassé; j'eus pitié de son âge,

Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,

Et du Pays des Turcs il m'a fort bien instruit.

Veux-tu voir si je fais....

L A U R E T T E.

Moi! puis-je m'y connaître?

C H A M P A G N E.

N'importe.

L A U R E T T E.

Quelqu'un vient; c'est Acante, ton Maître.

6 LA MERE COQUETTE,

SCENE II.

ACANTE, LAURETTE,
CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez caufans Monsieur Champagne
& moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, Monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta Maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir Madame encor de quelque temps ;
Elle est à la toilette.

ACANTE.

Il fuffit, & j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire entre nous que Madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la Mere en ces lieux, n'attire point vos pas ;

Que la Fille plutôt...

ACANTE.

Quoi! l'ingrate Isabelle?

Je l'aimois, je l'avoue, & d'une ardeur fidelle.

Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,

Et je puis dire, hélas ! qu'alors j'étois aimé :
 J'en avois chaque jour quelque douce assurance ,
 Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence-
 Elle vit avec joie & même avec transport
 Nos deux Peres amis, de notre hymen d'accord ;
 Et j'attendois des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
 Une éternelle amour , s'il en peut jamais être.
 J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
 Du penchant naturel qu'a son sexe à changer ;
 Mais l'Ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre ,
 Est changeante, sans foi, Fille enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux ;
 Les hommes par ma foi ne valent guere mieux ;
 Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
 Souvent cherche querelle & veut changer lui-même :
 Quand les traîtres sont las, Messieurs sont les jaloux.

A C A N T E.

Crois-tu ?...

LAURETTE.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous.
 Isabelle sans doute agit d'une maniere
 Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere,
 Et malgré ses mépris, malgré tous ses reburs,
 Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

A C A N T E.

Moi ! que j'aime une Ingrate ! une inconstante Fille !...
 Mais, est-elle en sa Chambre ?

LAURETTE.

Oùi, Monsieur, qui s'habille :

Un Homme y vient d'entrer.

A C A N T E.

Qui ?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu.

Beau, jeune.

A C A N T E.

Et c'est ?

LAURETTE.

Déjà vous voilà tout en feu.

3 LA MERE COQUETTE,

Il n'a que soixante ans, c'est Monsieur votre Pere.

A C A N T E.

Mon Pere! Eh! que fait-il?

L A U R E T T E.

Eh! que pourroit-il faire?

Courbé sur son bâton, le bon petit Vieillard
Tousse, crache, se mouche, & fait le goguenard;
De contes du vieux temps étourdir Isabelle:
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

A C A N T E.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

C H A M P A G N E.

Là, dis.

L A U R E T T E.

Je le crois bien;

Mais pour dire qui c'est, Monsieur, je n'en sais rien.

C H A M P A G N E.

Seroit-ce point?...

A C A N T E.

Quid donc?

C H A M P A G N E.

Attendez, que j'y pense.

Le Marquis?

A C A N T E.

Mon Cousin? j'y vois peu d'apparence.

L A U R E T T E.

N'est vrai, ce Cousin, respect la Parenté,
Est un jeune étourdi, bouffi de vanité,
Qui cache dans le faste & sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque & d'une garniture,
Le plus badin Marquis qui vît jamais le jour,
Et pour tout dire enfin, un sot suivant la Cour.

C H A M P A G N E.

N'importe, il est Marquis, c'est ainsi qu'on le nomme,
Et ce titre par fois rajuste bien un homme.

A C A N T E.

Ah! si c'étoit pour lui... Non, je ne le crois pas;
Isabelle n'a point des sentimens si bas;
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,

COMEDIE. 9

Je ne lui saurois faire encor cette injustice :
Mais si je connoissois mon Rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah ! vous êtes, Monsieur, encor bien amoureux.

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage ;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas ! que l'orgueilleuse au moins n'en sache rien ;
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment, sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez ;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, & croit que je l'adore ;
Dis-lui qu'elle s'abuse ; oui, mais dis-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien,
Elle tient votre cœur trop sûr sous son Empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire,
Ce cœur, ce lâche cœur...

SCENE III.

LE MARQUIS, ACANTE,
CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

AH ! Cousin, te voilà ;
Bon jour. Que je t'embrasse. Encor cette fois-là.

10 LA MÈRE COQUETTE;

A C A N T E.

Ah! vous me meurtrissez! Laurette se retire?

L A U R E T T E.

Monsieur Champagne encor a deux mots à me dire.

L E M A R Q U I S.

Comment, Monsieur Champagne! Il est donc revenu?

Il sent son honnête Homme, & je l'ai méconnu;

Lorsqu'il étoit Laquais il n'étoit pas si sage.

C H A M P A G N E.

Nr vous non plus, Monsieur, lorsque vous étiez Page.

L E M A R Q U I S.

Nous étions grands fripons.

C H A M P A G N E.

Vous l'étiez plus que moi.

L E M A R Q U I S.

Je te veux servir.

C H A M P A G N E.

Ouf, vous m'étranglez, ma foi.

L E M A R Q U I S.

Eh, Laurette!

L A U R E T T E.

Ah! Monsieur, avec moi je vous prie,

Treuve de compliment & de cérémonie.

Laurette & Champagne se retirent.

A C A N T E.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez

D'estropier les Gens par vos civilités,

Ces complimens de main, ces rudes embrassades,

Ces saluts qui font peur, ces bons-jours à gourmandes?

Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons?

L E M A R Q U I S.

Ho, ho, voudrois-tu bien me donner des leçons,

A moi, Cousin, à moi?

A C A N T E.

C'est un avis sincère,

Et ce que je vous suis me défend de me taire:

On peut plus sagement exprimer l'amitié.

L E M A R Q U I S.

Eh! mon pauvre Cousin, que tu me fais pitié!

C O M E D I E. 17

Tu veux donc faire prendre un air modeste & sage
 Aux Gens de ma volée, aux Marquis de mon âge ?
 Va, tu fais peu le Monde, & la Cour, si tu crois
 Qu'on puisse être Marquis, jeune & sage à la fois !
 Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule ;
 On n'est point regardé si l'on ne gesticule ;
 Si dans les jeux de main, ne cédant à pas un,
 On ne se fait un peu distinguer du commun.
 La Sagesse est niaise, & n'est plus en usage,
 Et la Galanterie est dans le badinage.
 C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
 Et le véritable air des Gens de qualité.

A C A N T E.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne...

L E M A R Q U I S.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

A C A N T E.

Mais....

L E M A R Q U I S.

Ne t'érige point de grace en raisonneur ;
 Morbleu, c'est un défaut à te perdre d'honneur,
 Tâche à t'en corriger, & changeons de matière.
 Je viens chercher ici ton Pere, à ta priere ;
 Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

A C A N T E.

Il est dans cette Chambre, & sortira bientôt ;
 Sur-tout....

L E M A R Q U I S.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire,
 Laisse-moi seulement.

A C A N T E.

Quoi! que je me retire,
 Sans m'informer de lui, du moins de sa santé ?

L E M A R Q U I S.

Hé! ne te pique point de tant d'honnêteté ;
 Dans un Fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guere
 Ces soins si curieux de la santé d'un Pere.
 Le Bon-Homme pour toi ne mourra que trop tard.

A C A N T E.

Vous croyez....

12 LA MERE COQUETTE;

LE MARQUIS.

Avec moi, Cousin, finesse à part;
Nous savons ce que c'est que la perte d'un Pere,
Jamais de ce malheur, Fils ne se désespere;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter,
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelque honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout Pere qui vit trop, court danger de déplaire;
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

A C A N T E.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté,
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense;
Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur:
De plus, ce coup sur-tout m'a percé jusqu'au cœur;
Lui-même qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon Hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisait de m'engager ailleurs,
Et jettoit l'œil pour moi sur des Partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un *je suis votre Pere, & je le veux ainsi.*

LE MARQUIS.

Laissons l'Amour à part, parlons pour ta dépense;
Mais fors, j'entends tousser, & le Bon-Homme avance.

SCENE IV.

CREMANTE, LE MARQUIS.

CREMANTE *en toussant.*

C'Est vous, mon cher neveu? qui vous croyoit si prêt

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après,
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie;

COMEDIE.

13

Quelques coups sur le dos....

CREMANTE.

Doucement, je vous prie.

La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qu'a peut si matin vous émouvoir si fort?

CREMANTE.

Je vais tout vous conter sans feinte & sans grimace,
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CREMANTE.

Couvrons-nous donc, de grace.

LE MARQUIS.

Mettez.

CREMANTE.

Eh!

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CREMANTE.

Quoi! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non.

CREMANTE.

Quoi! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu, non.

CREMANTE.

Vous laisser chapeau bas?

Moi! souffrir d'un Marquis ce respect!

LE MARQUIS.

Non, je jure,

C'est moins respect pour vous, que soin pour ma
coëffure:

Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles Gens.

CREMANTE.

Eh! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non dà, vous êtes sain.

14 LA MERE CQUETTE,

C R E M A N T E.

Oui, je le suis, sans doute,
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Cathère, Rhumatisme.

L E M A R Q U I S.

Ah! tout cela n'est rien.

C R E M A N T E.

Enfin, à cela près je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil & chaud,
Tel qu'au temps...

L E M A R Q U I S.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

C R E M A N T E.

Je ne vous dis donc point, enfin qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu Rival de mon Fils même.

L E M A R Q U I S.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

C R E M A N T E.

Vraiment je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc par un feu dont tout mon sang s'allume,
Eveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon ame plus émue,
Sa beauté négligée en sembloit être accrue;
Son désordre charmoit, un long & doux sommeil
Avoir rendu son tein plus frais & plus vermeil,
Rallumé ses regards & jetté sur la bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornemens, sans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautés,
Sous le nom de Bon-Homme & d'Ami de son Père;
Je l'ai vue habiller sans façon, sans mystère:
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux,
Mais Dieu fait cependant comme j'ouvrais les yeux.
En se chauffant j'ai vu... rien n'est mieux fait au monde;
J'ai vu certain morceau de jambe blanche, ronde...

COMEDIE.

15

Mais n'allez pas l'aimer au moins sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les Gens de Cour ont bien autre chose en l'esprit,
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée,
Poursuivez donc.

CREMANTE.

Ensuite elle s'est donc coëffée:

J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds,
Tomber à flots épais jusques sur ses talons,
Et même si bien pris mon temps & mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coëffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras,
Par bonheur tout à coup une épingle arrachée,
Qui tenoit sur son sein la chemise attachée,
M'a laissé voir à nud l'objet le plus charmant...
Ouf, je suis ému quand j'y pense seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra, changeons donc de langage,
Aussi bien mon Cousin à vous parler m'engage,
Il voudroit quelque argent.

CREMANTE.

Là-dessus je suis sourd;

La Jeunesse a besoin qu'on la tienne de court.
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre,
Tenez-lui les rigueurs des Peres d'aujourd'hui,
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui;
Mais que c'est pour son bien.

CREMANTE.

Allez, laissez-moi faire,

Je fais faire valoir l'autorité de Pere.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis,
J'en reçus hier deux cens qui sont évanouis,
Mais vous saurez comment, & m'en louerez sans doute;
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire sans vanité,

16 LA MERE COQUETTE.

Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CREMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie ;

L'honneur vient de Bravoure & de Galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et Galant de fortune, & Brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donnés d'avance,
Un Marquis des plus gueux, mais brave à toute ou-
trance,

M'a feint une querelle, & d'abord prenant feu,
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CREMANTE.

Un soufflet !

LE MARQUIS.

Point du tout.

CREMANTE.

Mais un coup sur la joue.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, & lui-même l'avoue ?
J'ai fait rage aussitôt, j'ai ferrailé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour Brave sans conteste.
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste :
Avec une Comtesse en crédit à la Cour,
J'ai seul passé le soir, & joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent, mais la perte est légère,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chère.

CREMANTE.

Quoi ! la Dame en faveurs vous auroit racquitté ?

LE MARQUIS.

Non, je la crois fort sage, à dire vérité.
Mais comme je sortois sans suite que mon Page,
(Car c'est une Maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux Marquis, & des plus médifans,
Qui pour chasser ensemble alloient sans doute aux
champs ;

Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu paroître,

J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,
Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tels cas les Galans fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fors peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CREMANTE.

Mais l'Honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon, c'est du vieil Honneur dont vous nous parlez-là.

CREMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grace, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CREMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content,
Mais j'espère en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la Cour vous est-il nécessaire?

CREMANTE.

Non, l'Amour maintenant est mon unique affaire;
Mon Fils aime Isabelle, & c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble, & de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne,
Je fais l'art de brouiller les gens mieux que personne:
C'est-là mon vrai talent, & mon soin le plus doux.

CREMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

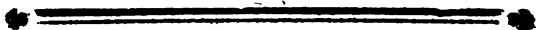
Allons résoudre tout chez vous;

Fin du premier Acte.

18 LA MERE COQUETTE,



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE *sortant de sa chambre, & trouvant*
Ismene qui sort de la sienne.

J'ALLOIS à votre chambre.

ISMENE.

Et qu'y veniez-vous faire?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere,
M'informer s'il vous plaît que je faise vos pas
Au Temple, ce matin.

ISMENE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévère;
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colere?
J'essayerois, Madame...

ISMENE.

Ah! c'est trop discourir,

Allez, retirez-vous, je ne vous puis souffrir.



SCENE II.

SCENE II.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, en vérité cette rigueur m'étonne;
Quoi ! vous pour tout le monde & si douce & si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point !

ISMENE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point ;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle ;
C'est une Fille aimable...

ISMENE.

Elle n'est que trop belle ;
Je fais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage...

ISMENE.

En est-il un plus grand ?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse,
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, & qui malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins ;
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués n'en croit-on pas quarante ?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médifans ;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMENE.

On le peut, mais enfin c'est l'âge de retraite,
La beauté perd ses droits, fût-elle encore parfaite
Et la galanterie au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

20 LA MERE COQUETTE,

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, & c'est une chimère.

ISMENE.

Une Fille à seize ans défait bien une Mère ;
J'ai beau par mille soins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affaiblir ,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse & qui passe avec elle,
Ma Fille détruit tout dès qu'elle est près de moi ,
Je me sens enlaidir si-tôt que je la voi ;
Et la jeunesse en elle, & la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins & ma parure ;
Fut-il jamais sujet d'un plus juste courroux.

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous :
Mais on fait à ce mal le remède ordinaire ,
Faites-la d'un Couvent au moins Pensionnaire.
Quoi ! vous hochez la tête ? Est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés.

ISMENE.

Non, je puis m'assurer de son obéissance ,
Elle suit mes desirs toujours sans résistance ,
Je la trouve soumise à tout ce que je veux ,
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux ,
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte ,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir ;
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir ?
C'est dans l'État de Vierge où je dois me réduire
Un prétexte aux plaisirs, qu'une Fille à conduire ;
Je puis sous la couleur d'un soin si précieux ,
Entendre sans scrupule à paroître en tous lieux ,
A jouir des douceurs du Cours, des Promenades ,
A voir les Jeux publics, Bals, Balets, Mascarades ,
Et n'ay-ant plus de Fille à mener avec moi ,
Je suis vivement, & c'est-là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hais la solitude ,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude ,
Et j'aime encore mieux voir ma Fille à regret ,

C O M E D I E.

21

Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

L A U R E T T E.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble,
On vous prend pour deux Sœurs quand on vous voit
ensemble.

I S M E N E.

Sans mentir ?

L A U R E T T E.

Je vous parle avec sincérité.

ISMENE *se regardant dans son miroir de poche* :
Comment suis-je aujourd'hui ? mais dis la vérité.

L A U R E T T E.

Vous ne fûtes jamais plus jeune ni plus belle,
Sur-tout, votre beauté paroît fort naturelle.

I S M E N E.

Est-il bien vrai, Laurette ?

L A U R E T T E.

Il n'est rien plus certain.

I S M E N E.

Tu peux prendre pour toi cette Jupe demain ;
Je viens d'appercevoir que la tienne se passe.

L A U R E T T E.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grâce
Votre Fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

I S M E N E.

La jeunesse, Laurette, a de puissans attraits.

L A U R E T T E.

Elle est jeune, il est vrai, mais à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on la fait paroître ;
Votre Fille n'a point vos secrets pour charmer.

I S M E N E.

Acante cependant l'aime, & ne peut m'aimer ;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pu déraciner sa première tendresse :
Je ne puis à ma Fille arracher cet Amant.

L A U R E T T E.

Les premières amours tiennent terriblement ;
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance ;
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,

B 2

22 LA MERE COQUETTE.

Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, graces au Ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

I S M E N E.

C'est beaucoup ; mais, Laurette,
Ce n'est pas, tu le fais, tout ce que je souhaite ;
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un Epoux assuré,
Un parti qui me plût, & qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

L A U R E T T E.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second Epoux vaudroit bien le premier ;
Mais c'est un grand dessein.

I S M E N E.

N'épargne soin ni peine,
Si tu peux réussir, ta fortune est certaine,
Tu n'en dois point douter.

L A U R E T T E.

J'y ferai mon effort,
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord :
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître ;
Vous êtes fort bien veuve, & l'on ne peut mieux l'être ;
Votre mari sans doute est défunt, autant vaut,
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut :
Après huit ans passés, sans qu'un mari se trouve,
Une femme au besoin est même plus que veuve ;
Il n'est rien de plus sûr, votre Avocat l'a dit :
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour & d'un remue-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

I S M E N E.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

L A U R E T T E.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici ;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

I S M E N E.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

COMÉDIE.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends, fiez-vous à mes soins ;
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule route l'avance ;
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMÈNE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'Où vient que ta Maîtresse évite de me voir ?
Va-t'elle dire encor deux mots à son miroir ?
De ses ingrédients grossir un peu la dose.

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose,
Elle va l'enfermer, & doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut ?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons-là, je te prie,

Elle hait là-dessus à mort la raillerie,
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal en celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'Homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel Homme est-ce ?

CHAMPAGNE.

Un Vieillard assez chagrin.

14 LA MERE COQUETTE, LAURETTE.

Au fond :

Est-ce un Homme d'esprit ?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en réponds.

Mais touchant sa famille, il s'obstine à se taire....

LAURETTE.

Cela n'importe rien pour ce que j'en veux faire,
Ma Maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison ;
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre,
Et pour l'en délivrer on l'obligeroit fort,
Si quelqu'un témoignoît que son Mari fût mort,
Crois-tu que ton Vieillard pût rendre cet office ?
Nous serions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi,
C'est sans doute.

LAURETTE.

Et sur-tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu veux y joindre aussi ton témoignage,
Ça seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi ! faire un faux rapport ?

LAURETTE.

Quoi ! pour mentir un peu, te troubles-tu si fort ?
Et serois-tu bien Homme à si foible cervelle,
Que de t'embarrasser pour une bagatelle ?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux ;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage,
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage,
Elle est pour nous sans honte, & jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des Valets ;
Les Gens d'esprit sur-tout ont leur profit en tête.

COMEDIE.

23

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrêta.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton Maître étoit mort.
Comment dire autrement, sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un Homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord ne doutant point du choix
Que ton Maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachais cette mort, pour détourner la Mere
De donner à sa Fille un importun Beau-pere;
Mais ton Maître pour elle étoit sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée;
Mais d'un souci j'ai l'ame embarrassée:
Si ton Maître à la fin revenoit du Levant &

LAURETTE.

Mon Dieu! point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma Maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, & tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? Que rien ne t'inquiète.



SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE,
CHAMPAGNE.

LAURETTE *feignant de pleurer.*

Quelle nouvelle ! ah ! ah !

ISMENE.

De quoi pleure Laurette ?

LAURETTE.

Je pleure, mais hélas ! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, Madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah ! ma bonne Maîtresse,

C'est... Je ne puis parler, tant la douleur me presse ;
Monsieur Champagne... Hé là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tout ?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi ! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystère ?

C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire ;
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à Madame une extrême douleur :
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne ,
Le plutôt vaut le mieux pour la tirer de peine :
A la laisser languir quel plaisir prenez-vous ?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'Époux ?

COMEDIE.

ISMENE *se laissant choir sur un siège.*
Je n'aurois plus d'Époux ! seroit-il bien possible ?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour Madame est sensible,
La pauvre Femme ! hélas ! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous sâchez pas tant , Madame , il n'en est rien.

ISMENE.

Ah ! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zèle !

Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle.
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain Diamant...

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire,
Je serai plus pour vous , & vous-le pouvez croire ;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon.

Son Époux est-il mort ?

CHAMPAGNE *prenant le Diamant.*

Hé.

LAURETTE.

Parlez tout de bon,

Madame le souhaite ; & n'a pas l'ame ingrate,
Mais elle ne veut pas sur-tout que l'on la flatte ;
De son Mari, sans feinte, apprenez lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, Madame, il est donc mort.

ISMENE.

Ciel !

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable & la possède,
Un peu de solitude est son meilleur remède :
Laissons-là revenir , & va prendre le soin
D'instruire le Vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le Diamant est bon , au moins.

28 LA MERE COQUETTE,

LAURETTE.

Bon, tu te railles;

C'est du pauvre-défunt un présent d'Epousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt ?

LAURETTE.

Eh, mon Maître; & tu doutes à tort....

CHAMPAGNE.

Enfin s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout, va, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, il est parti, cessez de vous contraindre,
Rendez grâces au Ciel, tout va bien, tout nous rit.

ISMENE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit ?

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté; si c'est peu d'un témoin,

Nous en aurons encore un second au besoin :

Les Dons faits à propos produisent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel ?

ISMENE.

Le Pere d'Acante.

COMEDIE.

29

LAURETTE.

Hé! qu'appréhendons-nous?

Le bon Homme vous aime; & tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop, c'est ce que j'apprends;
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit sans doute embarrasser;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge?

ISMENE.

Il n'importe, & je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui? lui vous épouser? ce seroit conscience;
Vieil, usé comme il est, & déjà demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari la longue & triste épreuve,
Puisqu'en très-bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour
vous,

Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune Epoux,
Et de connoître un peu par votre expérience,
Du Jeune & du Vieillard quelle est la différence.

ISMENE.

Ce n'est point pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu, non.

Mais voici le bon Homme, il faut changer de ton.

SCENE VI

CREMANTE, ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, Monsieur, à consoler Madame.

B. G.

30 LA MERE COQUETTE,
CREMANTE.

Qu'a-t-elle ?

ISMENE.

Oh !

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'ame.

CREMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà ?

LAURETTE.

La mort de son Mari.

CREMANTE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Il n'est pas mort, peut-être.

ISMENE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne qui l'assure, est Homme irréprochable.

CREMANTE.

Sa mort m'ôte un Ami, vous ôtant un Epoux,
Et j'y crois perdre au moins, Madame, autant que vous,
Le regret que j'en ai ne cède en rien au vôtre,
Mais nous l'avions compté pour mort & l'un & l'autre ;
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer ;
Puis la perte est pour vous aisée à réparer ;
Et pour vous consoler d'une telle disgrâce,
Quelqu'autre du Défunt peut occuper la place :
Vous n'aurez rien perdu prenant un autre Epoux ;
J'en fais un ..

ISMENE.

Hé, Monsieur ! de quoi me parlez-vous ?

CREMANTE.

Je veux que dans l'effort de vos premières larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes ;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet ;
Mais enfin si l'Epoux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire...

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CREMANTE.

Mon Dieu ! tout se peut faire :

COMEDIE.

311

Si vous saviez l'Epoux que je veux vous offrir...

I S M E N E.

Ah !

L A U R E T T E.

Au seul nom d'Epoux son mal semble s'aigrir.

C R E M A N T E.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche ;
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche ;
Et j'ai cru que mon Fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second Epoux ne lui déplairoit pas.

L A U R E T T E.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire...

C R E M A N T E.

Je m'en garderai bien, non, non, je me retire ;
Je la laisse en repos, ce sera le meilleur.

I S M E N E.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur ?

C R E M A N T E.

Jé vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler vous trouble davantage.

I S M E N E.

Hélas ! qui pourroit mieux me consoler que vous ?
Vous étiez tant ami de mon défunt Epoux ;
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien venant de vous ne me sauroit déplaire.

C R E M A N T E.

✓ Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

I S M E N E.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport ?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie,
De n'entendre parler d'autre Epoux de ma vie ;
J'en rejettois l'espoir, quoiqu'il me fût permis ;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis ?

C R E M A N T E.

Je voulois vous parler de mon Fils, mais Madame ;
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre ame ;
Prenez plutôt du temps pour examiner bien...

I S M E N E.

Ah ! Monsieur, après vous je n'examine rien.

32 LA MERE COQUETTE.

C R E M A N T E.

Il est jeune, bien fait, voyez s'il peut vous plaire.

I S M E N E.

Vous savez mieux que moi ce qui n'est nécessaire ;
Acante vaut beaucoup ; mais quelqu'en soit le prix ,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

C R E M A N T E.

Vous nous honorez trop.

I S M E N E.

Au moins c'est une affaire,
Que vous trouverez bon, Monsieur, que je diffère :
Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort,
Eeu mon mari déjà depuis longtemps est mort ;
J'en ai porté le deuil, &c. j'ai toute licence,
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance ;
Et pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore au moins huit ou dix jours.

C R E M A N T E.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe ;
Il est vrai, mais j'espère à mon tour une grâce.

I S M E N E.

Ce que je vous dois être unit nos intérêts.

C R E M A N T E.

Votre Fille pourroit les unir de plus près.

I S M E N E.

Ma Fille, dites-vous ?

C R E M A N T E.

Pour elle je soupire.

I S M E N E.

Vous, Monsieur.

C R E M A N T E.

Pourquoi non ? qu'y trouvez-vous à dire,

I S M E N E.

Hé rien ; mais vous pourriez peut être choisir mieux ,
Elle est si jeune encor.

C R E M A N T E.

Me trouvez-vous si vieux ?

I S M E N E.

Point du tout ; mais j'ai peur, quelque soin que je
prenne,

COMEDIE.

33

Que ma Fille en ce choix m'obéisse avec peine.

C R E M A N T E.

A ne vous rien celer ; j'ai peur ; s'il est ainsi ,
Qu'à m'obéir mon Fils n'ait de la peine aussi.

I S M E N E.

Sur ma Fille ; après tout , j'ai pourtant trop d'empire ;
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire ;
Elle me fut toujours soumise au dernier point.

C R E M A N T E.

Mon Fils , je pense ; aussi ne me dédira point ,
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence ,
Que l'Amour mit entr'eux dès leur plus tendre en-
fance ;

Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
À diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

I S M E N E.

Ainsi que vous ; Monsieur ; c'est ce qui m'inquiète ;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

L A U R E T T E.

Je fais l'art de fourber assez bien ; Dieu-merci ;
Mais dans le Cabinet vous seriez mieux qu'ici.

C R E M A N T E.

Elle a raison , aucun n'y viendra nous distraire ;
Allons-y consulter ce que nous devons faire ,
Et voir par quels moyens nous pourrions sans retour
Séparer deux Amans en dépit de l'Amour.

Fin. du second Acte.



34 LA MERE COQUETTE,



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

HÉ bien, que voulez-vous? Si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sauriez que faire;
Des regrets des vivans les morts ne font pas mieux:
Parlons donc d'autre chose, & ressayez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'Ingrat qui m'avoit tant sa-plaire,
Acante, ce volage à qui je-fus si chere,
T'a parlé ce matin?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous,

Que pense-t-il de moi?

LAURETTE.

Lui! pense-t-il à vous?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor r'a-t-il pu faire?
De quoi r'a-t-il parlé?

LAURETTE.

Rien que de votre Mere:
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi?

LAURETTE.

Pas un mot seulement;

COMEDIE.

15

De votre Mere seule il m'a parlé sans cesse :
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu ?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere enfin que peut-il voir d'aimable ?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable ;
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens.
Vous ne serez en âge encor de très-long-temps :
Votre Pere étant mort, tout est en sa puissance ;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance ;
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter.
Qu'un jeune Epoux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire & de cacher son âge,
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage ;
Mais voir mon Amant même en devenir l'Epoux !
Voir mon Beau-pere en lui !

LAURETTE.

Que fait cela pour vous ?

Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiete ?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus ! Que n'est-il vrai, Laurette ?

LAURETTE.

Comment ! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté ?
Quoi ! vous constante encor pour un homme qui
change ?

Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange ?
Un homme changeroit ; & vous pleine d'appas,
Fier, vous fille enfin vous ne changeriez pas ?
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage ?

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage ;
Et comme par pudeur une fille d'abord.

36 LA MERE COQUETTE,

N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'Amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Sur-tout les premiers feux sont toujours les plus doux,
Ceux d'Acante & les miens sont nés presque avec
nous;

Nos Peres qui s'aimoient, sembloient dès la naissance,
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence :
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi-m'exprimoient sa tendresse,
Nous nous voyions souvent, & nous cherchions sans
cesse ;

Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi ;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi,
Et nos cœurs ignorant quel mal ce pouvoit être,
Surent sentir l'ambur, plutôt que le connoître.

L A U R E T T E.

C'est cela qui le rend encore avec raison,
Plus coupable envers vous après sa trahison ;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

I S A B E L L E.

Sans doute ; & si je vois sa trahison certaine...

L A U R E T T E.

Quoi ! vous flatteriez-vous assez pour en douter ?

I S A B E L L E.

Ah ! s'il se peut encor, laissez-moi m'en flatter.

L A U R E T T E.

Vous pourriez-vous flatter d'une erreur si honteuse ?
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse ;
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

I S A B E L L E.

On m'en a dit assez pour me désespérer :
Cependant en secret un pouvoir que j'admire
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pu dire.
Je ne fais quoi toujours me parle en sa faveur.

L A U R E T T E.

Mon Dieu ! jusqu'où l'Amour séduit un jeune cœur !
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

COMEDIE.

37

ISABELLE.

Tu ne peux tout promettre encor, s'il est volage ;
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi ! le voir ?

ISABELLE.

Je t'ai crue, & l'ai fui jusqu'ici.

Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu ;
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit cru,
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite,
Qu'un aveu de l'Ingrat... Mais tu rougis, Laurette ?

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne la suis que trop, je ne m'en défends point :
Mais pardonne aux abois d'une première flamme
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer ;
Et si de m'y servir la prière te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine :
Un Billet de ma main par quelque autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encore par charité ;
Ne confiez hors moi ce Billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore ?

LAURETTE.

Eh ! oui, je suis trop bonne.

Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît ;
Et si vous le savez, c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Và, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce-là cette Lettre ?

38 LA MERE COQUETTE,
ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah! gardez bien d'en mettre;

Votre Ingrat peut montrer ce Billet aujourd'hui,
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui :
Nous ne saurions chercher dans le siècle où nous som-
mes,
Trop de précautions contre les traîtres Hommes ;
Ils sont si vains !

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah ! croyez-moi, j'en fais là-dessus plus que vous ;
Vous n'avez pas encore assez d'expérience,
Rentrez, laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui, j'aurai bientôt fait, n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui.

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici,

Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous même.

ISABELLE.

Sur-tout...

LAURETTE.

Encor ? rentrez. Qu'on est sot quand on aime !



SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

JE fors d'avec notre Homme, & d'un long entretien.
LAURETTE.

Hé bien?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'Homme de bien,
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta Maîtresse a pesté d'importance :
Mais enfin mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus?

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon ; mais il faut aujourd'hui,
Quoiqu'il coûte pourtant, nous assurer de lui :
Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste,
Dis-moi, que fait ton Maître ?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste,

LAURETTE.

Il peste ! & contre qui ?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit :
Il ne peut, quoiqu'il fasse, oublier Isabelle ;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle,
Plus il y tâche & moins il en a le pouvoir.

40 LA MERE COQUETTE,
LAURETTE.

Hé! n'a-t-il point de honte?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir;

Il aime avec regret, la honte en est extrême,
Il s'en blâme, il s'en dit cent pouilles à lui-même,
Se battoit volontiers de rage qu'il en a;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela:
Il est enforcé.

LAURETTE.

Les Amans sont bien lâches!

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là?

LAURETTE.

Moi qu'aurois-je?

CHAMPAGNE.

Un Billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu! que tu vois clair!

CHAMPAGNE.

Je suis dépaycé;

Vois-tu? j'ai de bons yeux, & suis un peu rusé;
J'ai vu comme j'entrois retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce Billet est d'elle;
Qu'au Rival de mon Maître...

LAURETTE.

Oh!

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah! que les gens si fins sont quelquefois sâcheux!

CHAMPAGNE.

Ce Poulet va sans doute au Marquis?

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Tous démêlons un peu les ruses les plus fines;
voyages sont bien les gens.

COMEDIE.

41

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout le vin Grec ouvre bien un esprit;
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connoître;
Ainsi je m'en donnois...

LAURETTE.

Voici ton jeune Maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit? son amour le ramène en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE,

LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennemis où Madame est plongée,
Monsieur?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des Amis.

Et je crois que pour vous, Monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa Fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle;

42 LA MERE COQUETTE,

De son défunt Mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait :
Madame en la voyant, d'ennuis est trop outrée ;
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

A C A N T E.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser...

L A U R E T T E.

Nullement,

A C A N T E.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

L A U R E T T E.

Hé, Monsieur ! croyez-moi, parlez-nous sans finesse,
Vous cherchez Isabelle, & non pas ma Maitresse ;
Avouez sans façon ce qu'aîsément je voi.

A C A N T E.

Ah ! si je l'avouois, que dirois-tu de moi ?

L A U R E T T E.

Moi ! qu'aurois-je à vous dire ? Il ne m'importe guere ;
Chacun peut en ce monde aimer à sa maniere ;
Et je n'ai pas dessein par mes raisonnemens
De vouloir réformer les erreurs des Amans.

A C A N T E.

Sont-ce-là les conseils que Laurette me donne ?

L A U R E T T E.

Je ne me mêle plus de conseiller personne :
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, Monsieur, sont des chansons.

C H A M P A G N E.

Si vous saviez quel est votre Rival indigne.

A C A N T E.

Qui seroit-ce ? dis donc.

C H A M P A G N E.

Laurette me fait signe.

L A U R E T T E.

Il parle sans savoir.

C H A M P A G N E.

Je fais tout, & fort bien,

Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

COMEDIE.

41

ACANTE.

Souffre au moins qu'il acheve.

LAURETTE.

Eh, Monsieur! il se tailler.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir

Ce qui pourroit aider Monsieur à se guérir?

N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,

S'il fait que le Marquis tient sa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'est mon Cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que fait-il ce qu'il dit?

Il s'est mis malgré moi cette erreur dans l'esprit;

Croyez sur mon honneur...

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie?

Et certain Billet doux qu'au Marquis elle envoie,

Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le Marquis un Billet?

CHAMPAGNE, tirant le Billet du sein de Laurette.

Le voilà.

ACANTE, arrachant le Billet des mains de Champag.

Donne.

LAURETTE.

Eh! que voulez-vous?

CHAMPAGNE à Laurette.

Il ne veut que le lire.

Laisse faire Monsieur.

LAURETTE.

Comment...

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

44 LA MERE COQUETTE.

A C A N T E.

Laurette à mon Rival porte donc ce Poulet?

L A U R E T T E.

Tu me trahis ainsi!

C H A M P A G N E.

Le grand tort qu'on te fait!

L A U R E T T E.

Ne croyez pas, Monsieur, que jamais je permette...

C H A M P A G N E.

Hé, pour amour de moi, si tu m'aimes, Laurette...

Elle consent, Monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

L A U R E T T E.

Je ne suis que trop sotte, & tu le fais trop bien.

C H A M P A G N E.

Oui, tu m'aimes beaucoup, je n'ensuis point en doute;

Aussi de mon côté.... Mais il va lire, écoute.

A C A N T E lit.

*J*E voudrais vous parler, & nous voir seuls tous deux;

*J*e ne conçois pas bien pourquoi je le desire :

*J*e ne fais ce que je vous veux;

*M*ais n'auriez-vous rien à me dire?

A C A N T E continue.

Eh! c'est pour le Marquis?

C H A M P A G N E.

Hé bien, qu'en dites-vous,

Monsieur?

A C A N T E.

Pour le Marquis?

C H A M P A G N E.

Le style est assez doux.

Vous ne nous dites rien?

L A U R E T T E.

Eh! que veux-tu qu'il dise?

Il est tout interdit de cette perfidie.

A C A N T E.

L'Ingrate! Ah! si jamais cette Fille sans foi

Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi?

Encor si mon Rival avoit quelque mérite!

Mais que pour le Marquis Isabelle me quitte,

COMEDIE.

45

Que son esprit volage, ébloui d'un faux-jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour....

LAURETTE.

D'ordinaire en Amour, Monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une Fille est quelquefois bizarre :
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste & le fracas ;
Un Marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son Marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux-titre.

LAURETTE.

Il n'importe ; ou vrai Marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, & sur-tout, comme c'est la coutume,
Un Page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah ! si je ne me venge, & si j'épargne rien....

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une Beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus,
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus....

ACANTE.

Esperer tout de moi, prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral, mais il n'a pas le double ;
Peut-être quelque jour que son pere mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son Pere aussi l'enterarrera :
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un peut-être,
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton Maître.
Je connois Isabelle, & jusqu'au fond du cœur ;
La crainte d'un Beau-pere est sa mortelle peur,
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire,
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa Mere :

C a

46 LA MERE COQUETTE,

Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

A C A N T E.

Mais pourrais-je espérer qu'elle revint par-là?

L A U R E T T E.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle ;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle ;
Et comme son Beau-pere, il dépendroit de vous
D'empêcher le Marquis de se voir son Epoux.

A C A N T E.

Il n'est, pour l'empêcher, effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas....

L A U R E T T E,

Où?

A C A N T E.

Voir cette inconstante ;
Lui dire que sa Mere a pour moi tant d'appas....

L A U R E T T E.

Ah ! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

A C A N T E.

Pourquoi ?

L A U R E T T E.

Pour vous encor j'appréhende sa vue,

A C A N T E.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résolue ;
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

L A U R E T T E.

En fait d'amour, Monsieur, ne répondons de rien.

A C A N T E.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter... Non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'Ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

L A U R E T T E.

Mais l'incivilité, Monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même ;
Aussi-bien vous pourriez le vouloir vainement,
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

A C A N T E.

La perside !

COMEDIE.

47

LAURETTE.

Attendez, j'espere agir de sorte,
Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son Billet, ne le rendez-vous pas ?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras ;

Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois à ma honte

Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

Laurette rentre. Va, je t'en tiendrai compte.

Sans vanité, Monsieur, nous avons réussi ;

Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah ! que trop bien, c'est-là ce qui me désespere.

LAURETTE *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre Pere.

ACANTE.

Mon Pere ?

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour.

Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,

Et vous seroit beau bruit, vous trouvant avec elle.

Sans doute en lui parlant, il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré...

LAURETTE.

Ne faites point, Monsieur, là-dessus votre conte ;

C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte,

Il le trouve commode, & l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins, dis à l'Ingrate... O Ciel ! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre Pere, il monte.

G 3

48 LA MEKE-COQUETTE,
ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidèle:
Mais qu'attendez-vous tant? qu'on vous vienne
gronder?

ACANTE.

Surtout.

LAURETTE.

Et le Billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà ce Billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos faiblesses;

On vous observe, au moins.

ACANTE *déchirant le Billet.*

Tiens.

LAURETTE.

Fait bien, en vingt pièces.

SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'Ingrat déchire ainsi mon Billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux,

Qu'ainsi de ma faiblesse il triomphe à ma vue!

LAURETTE.

Que vous avois-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu cru?
Pourquoi lui rendois-tu ce Billet trop bontoux?

COMEDIE.

49

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?

Toi, qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,

Que ne trahissois-tu le foible de mon ame?

Falloit-il, pour en croire un lâche emportement,

Abandonner mon cœur à son aveuglement?

Et ne devois-tu pas, avec un zele extrême,

Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Eh! comment?

LAURETTE.

D'un Billet sans adresse on se sauve aisément:

Dites, pour réparer & ma faute & la vôtre,

Que vous aviez écrit ce Billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis;

Dit.

LAURETTE.

Au premier venu, par exemple, au Marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon ame s'abandonne:

Mais quelqu'un vient-ici, je ne puis voir personne.



50 LA MERE COQUETTE,

SCENE V.

CREMANTE, LAURETTE.

CREMANTE *courant après Isabelle.*

EN! notre bel enfant?

LAURETTE *arrivant Cremanse.*

Ah! Monsieur, laissez-là;

La pauvre fille est mal.

CREMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie:

Entre nous, tout répond, Monsieur, à notre envie.

CREMANTE.

As-tu des deux Amans augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon :

Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus
faire ;

Le Marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CREMANTE.

Je n'ai qu'à le mander ; mais viendrons-nous à bout ?

LAURETTE.

Allons trouver Madame , & je vous dirai tout.

Fin du troisieme Acte.



COMEDIE.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

JUSQUES-LÀ du Marquis Isabelle est éprise ?
Je ne l'aurois pas cru ; j'avouerai ma surprise ;
Tu dis que dans sa chambre, & sans témoin ce soir
Ce Galant a reçu rendez-vous pour la voir.

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien :

CHAMPAGNE.

Moi ? tu me fais mal connoître.
Je meure si jamais j'en dis rien qu'à mon Maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci :
Je suis bien simple encor de tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh ! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible.

Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc, quand viendra ton Vieillard ?

CHAMPAGNE.

Il viendra sans manquer, dans une heure au plus tard ;
Mais voici le Marquis, adieu, je me retire.

SCENE II.
LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire;

Je ris de ton adresse & du tour du Billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait!

Sur-tout pour mon Cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime;

Mais j'ai tout de nouveau si bien su l'éblouir,

Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.

Au lieu qu'à son deçu j'ai cru vous introduire,

Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment?

LAURETTE.

Je vas vous en instruire:

J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux;

J'ai feint que vous aviez querelle Acante & vous,

Que vous deviez vous battre, & dès ce soir peut-être,

Que ce combat pourroit la venger de son traître,

Qu'elle en devoit attendre ou la fuite ou la mort;

Je l'ai vue à ces mots interdite d'abord;

Son ame où la tendresse est soudain revenue,

De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue,

Et quoique la vengeance ait pu lui conseiller,

L'Amour qui sembloit mort n'a fait que s'éveiller.

La voyant à ce point de ce combat émue,

COMEDIE.

55

J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue,
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien, mais après tout,

A quoi bon ce combat ?

LAURETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps.
Pour me donner loisir d'avertir vos parens.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine ;
Ainsi de son aveu chez elle je vous mene ;
De savoir nos desseins ne faites pas semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de Galant ;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurois bien regret d'en déromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre Cousin sur-tout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager !

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon Pere est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon Page...

LAURETTE.

Eh ! je sais bien que vous avez un Page.

LE MARQUIS.

Le voici ; ce frippon s'arrête à chaque pas.



54 LA MERE COQUETTE,

SCENE III.
LE PAGE, LE MARQUIS,
LAURETTE.

LE MARQUIS *prenant un manteau gris des
mains de son Page.*

Donnez, Page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ma Caleche est là bas.

LE PAGE.

Qui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Écoutez. La nuit étant venue,

Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue,
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.

Page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

*En cas qu'on me vint demander,
Qu'on dise, & que sur-tout mon Suiffe s'en souviene,
Qu'on ne croie pas ce soir que chez moi je revienne,
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs :
Et si l'on demande où, dites chez les Baigneurs.
Fuyez de cela d'un ton... Vous m'entendez bien, Page?
Non, si l'aillez, allez.*

LAURETTE.

*Quel est cet équipage ?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris ?*

LE MARQUIS.

Ah ! il y de ce manteau tu l'avois tout le prix.

COMEDIE.
LAURETTE.

Quel prix?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple & d'étoffe commune,
Un manteau de mystère & de bonne fortune;
Manteau pour un Galant utile en cent façons;
Manteau propre sur-tout à donner des soupçons;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie:
Mais par quelque artifice, il seroit donc besoin
De l'attirer ici.

LAURETTE.

Champagne en prendra soin.

C'est un Valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus qu'il se tient fort habile;
Et qui croit m'attraper lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert:
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son Maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahir souvent par un zèle indiscret;
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie;
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die;
J'ai feint de craindre fort que son Maître en sût rien.
Exprès... Voyez, Monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.

Ils entrent dans la Chambre d'Isabelle.



56 LA MERE COQUETTE,

SCENE IV.
ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'est lui; nous arrivons, Monsieur, à la bonne heure.
ACANTE.

Ah! c'est trop, je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, Monsieur,

ACANTE.

Laisse-moi si tu crains ma colere.

Ils ont fermé la porte.

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire;

Les mysteres d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons; on n'ouvre pas?

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.

Voyez par le trou. Bon.

ACANTE après avoir regardé par le trou
de la serrure.

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce conte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé?

CHAMPAGNE.

Quoi donc? qui peut tant vous troubler?

COMEDIE.

57

A C A N T E.

Misgrate! ô Ciel! J'ai vu... Je ne saurois parler.

C H A M P A G N E.

Vous avez donc, Monsieur, vu chose bien terrible?

A C A N T E.

Je l'ai vue elle-même, ah! qui l'eût cru possible!

Enfermer le Galant d'un air tout interdit.

C H A M P A G N E.

Où?

A C A N T E.

Dans son Cabinet à côté de son lit.

C H A M P A G N E.

Voyez-vous la rusée avec son innocence!

Diable!

A C A N T E.

Il faut redoubler.

C H A M P A G N E.

Un peu de patience,

On vient.

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE,
CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici?

C H A M P A G N E.

Ne vois-tu pas qui c'est?

A C A N T E.

Où, c'est moi.

LAURETTE.

Vous, Monsieur, excusez s'il vous plaît,

J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

58 LA MEKE COQUETTE,

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte,
Non, non, elle a raison de me traiter ainsi;
Je l'incommoderois, & le Galant aussi.

LAURETTE.

Quel Galant?

ACANTE.

Le Galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque pièce nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir, j'ai tout dit; que veux-tu?
J'aurois trahi Monsieur s'il n'en avoit rien su.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Eh...

LAURETTE.

Quoi?

ACANTE.

Le rendez-vous que j'ai eu de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?

Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, Monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux

D'une Fille d'honneur?

CHAMPAGNE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, Monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire,

COMEDIE.

19

J'ai vu... Non, sans le voir je n'en aurois pu croire ;
 J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
 Se couler doucement chez elle en manteau gris.
 Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite ?
 Le faire entrer sans bruit ? fermer la porte ensuite ?
 Avoir soin du Galant & de sa sûreté ?
 Enfin par la serrure, après avoir heurté,
 Je n'ai point vu l'Ingrate avec un trouble extrême,
 A côté de son lit l'enfermer elle-même ?
 Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela ?

Explique nous un peu quelle affaire il a là,
 Avec ton bel esprit tu ne fais que répondre.

LAURETTE.

C'est.... J'ai.... Je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre ?

Crois-moi, fais mieux, avoue.

A C A N T E.

En cette occasion

Faut-il quelque autre aveu que sa confusion ?
 Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle,
 Il faut que j'aie aussi confondre l'infidelle,
 Que j'éclate....

LAURETTE.

Eh, Monsieur ! ne soyez pas si prompt ;
 Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront ?
 De faire un tort mortel à l'honneur d'une Fille,
 Si sage jusqu'ici, de si bonne famille ?
 De plus, qui vous fut chère ? Enfin, songez-y bien,
 Vous êtes honnête Homme, & vous n'en ferez rien :
 Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
 Serait pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

A C A N T E.

La voici.

SCENE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE
CHAMPAGNE.

LAURETTE à Isabelle.

C'est Monsieur qui m'arrête en ces lieux.
ACANTE à Champagne.

Elle est toute interdite.

ISABELLE à Laurette.

Il paroît furieux.

LAURETTE à Isabelle.

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere,
Vous ferez bien d'aller avertir votre Mere.

ACANTE à Isabelle.

Quoi! sans rien dire ainsi, passer en m'évitant?

LAURETTE.

Elle a hâte, Monsieur, & Madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire;
Nous n'avons que je crois, Monsieur, rien à nous dire.
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçu;
Je cherche mon Cousin, ne l'auriez-vous pas vu?

LAURETTE.

Non, Monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous
amuse?

ACANTE.

Et quoi! vous paroissez & surprise & confuse?
D'où naît cette rougeur.

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon Cousin n'est pas venu chez vous?

COMEDIE.

61

ISABELLE.

Il y pouvoit venir s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma Lettre ;
Mais l'ayant déchirée il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon Cousin ?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris ?

Laurette n'a pas dû vous en faire un mystère.

LAURETTE.

Mon Dieu ! vous vous ferez crier par votre Mere ;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE *arrêtant Isabelle.*

Auprès de votre Mere, au moins sans trop d'audace,

Pourrois-je encor de vous esperer une grace ?

Votre Mere étant-veuve avec tant de beautés,

On va venir briguer son choix de tous côtés ;

Votre suffrage y peut être considerable,

Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.

Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur ;

Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur,

Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire ;

Vous savez....

ISABELLE.

Oui, Monsieur, je fais ce qu'il faut dire.



62 LA MERE COQUETTE,

SCÈNE VII.

ACANTE, LAURETTE,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit ;
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit
Elle sort toute outrée, & l'atteinie est cruelle.

ACANTE.

Cependant le Marquis est enfermé chez elle ?

LAURETTE.

Je prendrai soin, Monsieur, si-tôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale & sans bruit :
Fût-il déjà bien loin ! Si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit :
Enfin pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit ;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que m'a toute bonté ne s'en est pu défendre :
Je suis trop complaisante, & je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce Rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens ; mais de grâce
Que la chose entre vous avec douceur se passe ;
Jugez ce qu'on croiroit, si vous faisiez éclat ;
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat ;
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médianee :
Les méchants bruits sur-tout ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais ;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle....

ACANTE.

Moi, l'épouser après ce que j'ai connu d'elle !

COMEDIE. 61

près la trahison dont je suis éclairci!
 près l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
 cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espère.

LAURETTE.

je puis vous servir pour épouser sa Mere,
 vous offre mes soins, & sans déguisement...

ACANTE.

ais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

on, Monsieur, que je sache. Il est vrai, ma Maîtresse
 ente moins que sa Fille, & n'a pas sa jeunesse,
 n éclat, sa beauté : mais au lieu de cela,
 vous saviez, Monsieur, les beaux louis qu'elle a,
 es écus d'or mignons, & le nombre innombrable
 le grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
 poussez-la, Monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir?

CHAMPAGNE.

loquez-vous d'Isabelle & de son inconstance.

ACANTE,

Oui.... Mais sa Mere sort,

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE,
 CHAMPAGNE.

ISMENE.

Craignez-vous ma présence?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMENE.

Vous ne sauriez, Monsieur, jamais importuner;

64 LA MERE COQUETTE.

Des soins de mes Amis je me tiens obligée ;
Mais on fuit volontiers une veuve affligée :
Car puisqu'il plaît au Ciel, trop contraire à mes vœux
Mon veuvage à présent n'a plus rien de doureux.

LAURETTE.

Monsieur fait tout, Madame, & chérit la famille,
Il a fait compliment pour vous à votre Fille :
Vous l'a-t-elle pas dit ?

ISMENE.

Quel esprit déloyal !

Ma Fille de Monsieur ne m'a dit que du mal :
Je n'ai jamais tant vu de colere & de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir ; injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige, & sa haine me plaît :
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurois à rougir, si j'avois son estime.

ISMENE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis,
Je vous aimai toujours autant & plus qu'un fils ;
Le Ciel m'en est témoin, & que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux,
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de sa Fille ;
Et Madame voyant Monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa Fille lui fait :
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité vous n'êtes guere sage.

LAURETTE.

Sage, ou non ; croyez-moi tous deux à cela près :
Pour Monsieur j'en réponds, je fais ses vœux secrets ;
Il souhaite ardemment une union si belle :
C'est vous qu'il veut aimer, c'est vous....

ACANTE.

Ah ! l'infidelle !

COMEDIE.

65

ISMENE.

Monsieur songe à ma Fille, & n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, Madame, y songer ! j'aurois le cœur si bas !
De cette lâcheté vous me croiriez capable ?

LAURETTE.

Moi : c'est lui faire tort, cela n'est pas croyable ;
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain, jamais, je le confesse,
L'Amour n'a fait aimer avec tant de tendresse,
N'a jamais inspiré dans le cœur d'un Amant
Rien qui fût comparable à mon empressement,
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidelle,
Dont mon ame charmée adoroit Isabelle,
Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMENE.

La Jeunesse, Monsieur, n'est que légèreté.
Au sortir de l'enfance une âme est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable ;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps.
C'est après les erreurs où la Jeunesse engage,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens
Qui détournent l'esprit des vrais attachemens ;
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est-là proprement l'âge de la constance :
Un esprit jusques-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, Madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle ?
Isabelle inconstante ! Isabelle infidelle !
Isabelle perfide, & sans se soucier...

ISMENE.

Quoi ! toujours Isabelle !

ACANTE.

Ah ! c'est pour l'oublier.
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,

66 LA MERE COQUETTE.

Arracher de mon cœur jusques à son nom même ;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux :
Grace au Ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

A C A N T E.

J'en fais Juge, Madame, & veux bien qu'elle die
S'il est rien de si noir que cette perfidie :
Après tant de sermens, & si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle....
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

I S M E N E.

C'est vous qui m'en parlez.

A C A N T E.

Ce sont tous ces endroits,
Où l'Ingrate a promis de m'aimer tant de fois ;
Ces lieux rémoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image ;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle, il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE *arrêtant Acanse qui veut passer
par la chambre d'Ismene,*

Par où donc allez-vous ?

A C A N T E.

Je ne sais, mais n'importe,
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

I S M E N E.

Ma Fille est là-dedans.

A C A N T E.

Ah ! je m'en ressouviens,
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe ;
Sans vous je l'oublois, & vous m'avez fait grace.



SCENE IX.

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

Fais sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment
tâchez de profiter d'un premier mouvement,
Pour le Pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vas, je l'ai laissé dans ma chambre avec elle:
Mais tu m'avois parlé d'un Vieillard...

LAURETTE.

Je l'attends;

Et vous verrez bientôt tous vos desirs contens.

ISMENE.

Hélas !

LAURETTE.

Comment hélas ! pour vous rendre contenté,
Que vous faut-il de plus, que d'épouser Acante ?

ISMENE.

Qu'il m'aimât, que ma Fille eût pour lui moins
d'attraits :

Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près ?
Epousez-le toujours.

ISMENE.

Quoi ! qu'un cœur m'appartienne !
Qu'il faille que ma Fille à ma honte retienne !
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir !

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, & c'est à vous à voir :
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire,
Vous n'avez...

D

68 LA MERE COQUETTE.

ISMENE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.

Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger ;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma Fille, épousant ce qu'elle aime,
Cethymen n'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever, tout commence assez bien.

ISMENE.

Agis de ton côté, je vas agir du mien.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.



SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE,
LAURETTE.

LAURETTE, *voyant Champagne au guet, qui se retire dès qu'il apperçoit le Marquis.*

L'AVEZ-VOUS vu, Monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'Ami Champagne au guet pour avertir son Maître:
Il veut vous voir sortir; souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublierai rien:

Jamaïs homme à la Cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire,
De rien faire mystère, & de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.

Si je parle au Cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu, que je veux qu'il avale;
C'est ma félicité de faire des biaux,

Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux:
Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire;
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire;
Le Cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un; adieu.

D a

SCENE II.

ACANTE, CHAMPAGNE.
LE MARQUIS.

ACANTE, empêchant Champagne de s'avancer.

Laisse-nous, je le voi.
Au Marquis, en lui ôtant son manteau.
Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.
C'est moi, Cousin, permets de grace que je sorte;
Pour n'être point connu j'ai certains intérêts...

ACANTE,
Ecoutez quatre mots, vous sortirez après.

LE MARQUIS.
Je vois bien que tu veux me parler de ton Père:
Mon soin est inutile, il est toujours sévère;
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur,
Je ne fais ce qui peut endurcir tant son cœur:
Je n'ai pu l'émouvoir, il n'est rien qui le touche.

ACANTE.
Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche?

LE MARQUIS.
Comment?

ACANTE.
Vous l'ignorez?

LE MARQUIS.
Qu'entends-tu donc par-là?

ACANTE.
Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.
Cousin, laissons cela:
Là-dessus en ami tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

COMEDIE.

71

A C A N T E.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

L E M A R Q U I S.

N'importe, je craindrois d'irriter tes douleurs,
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore;
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

A C A N T E.

Non, je puis sans chagrin savoir votre bonheur,
Isabelle à présent ne m'est plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous m'en pouvez faire confidence:
Je me sens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

L E M A R Q U I S.

Tout de bon?

A C A N T E.

Tout de bon.

L E M A R Q U I S.

Tu fais fort bien, ma foi.
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne:
Isabelle après tout n'a rien fait d'étonnant,
Tu lui plus autrefois, je lui plais maintenant;
L'ayant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête,
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, & je la quitte à moins.

A C A N T E.

Avez-vous, pour lui plaire, employé bien des soins?

L E M A R Q U I S.

Moi! des soins pour lui plaire! un tel soupçon
m'offense;

Mes soins sont pour des choix de plus grande
importance:

A moins d'être Duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

A C A N T E.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

L E M A R Q U I S.

Elle m'en a prêté, je n'ai pu moins pour elle;
On doit être civil, si l'on n'est pas amant:

D 3

72 LA MERE COQUETTE,

Peut-on en galant homme en user autrement?

A C A N T E.

Mais enfin dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

L E M A R Q U I S.

Tu peux croire...

A C A N T E.

Hem.

L E M A R Q U I S.

Cousin, il faut être discret:

Tu t'émeus, parle-moi franchement, je te prie;
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie.
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

A C A N T E.

C'est pour moi trop d'honneur, & je cede la place:
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grace?

L E M A R Q U I S.

Parle, je suis à toi; mais, morbleu, tout de bon.

A C A N T E.

Falloit-il pour cela m'arracher ce bouton?

L E M A R Q U I S.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage.

A C A N T E.

Au moins je ne puis pas reculer davantage.

L E M A R Q U I S.

Là, reprends du terrain.

A C A N T E.

Pourroit-on seul vous voir

En quelque-endroit demain?...

L E M A R Q U I S.

Si tu veux dès ce soir.

Pourquoi?

A C A N T E.

Vous n'avez-là qu'un couteau, que je pense?

L E M A R Q U I S.

Non.

A C A N T E.

Prenez une épée & bonne & de défense.

COMEDIE.

73

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non; il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprens-moi donc, au moins, contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous;

Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Hé bien, soit, descendons à l'instant dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi:

Si ta Maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?

Un homme recherché peut-il de bonne grace...

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse;

Nous nous battons là-bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur,

Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,

Et ne me battraï point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,

Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pied;

Et j'ai fait assez voir de marques de courage,

Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

74 LA MERE COQUETTE,

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,

Tu pourrais voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes!

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave!

LE MARQUIS.

Encore un coup, Cousin,

Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;

Et si tu me fais mettre une fois en furie,

J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, puisqu'ainsi tu me pousses à bout,

J'irai trouver ton pere, & je lui dirai tout:

Il est ici.

ACANTE *mettant l'épée à la main.*

Je cede enfin à ma colere.

LE MARQUIS.

Hé, cousin.

ACANTE.

Défends-toi; quelqu'un s'orr, c'est mon Pere.



SCÈNE III

CREMANTE, LE MARQUIS,
ACANTE.

LE MARQUIS *tirant l'épée.*

Maintenant...

CREMANTE.

Qu'est-ce ici? Quel désordre nouveau?
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer Monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien, quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez sans doute un courage fort grand.

CREMANTE.

Taisez-vous. Mais, Monsieur, quel est ce différend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CREMANTE.

Pour Isabelle! Il suit mes ordres de la sorte!

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils...

CREMANTE.

Vite, qu'on fasse excuse à Monsieur le Marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, Monsieur, excuse à qui m'offense?

CREMANTE.

N'importe, je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense.

Et de peur contre lui de me mettre en courroux,

Je vais me retirer, &c. le laisse avec vous.

76 LA MERE COQUETTE,

SCENE IV.
CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

QUoi! le joli garçon! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence!
Et pour comble d'audace & de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui!
Une fille à vos yeux désormais interdite,
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite;
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier;
Une fille, en un mot, qui se va marier?

ACANTE.

Se marier, Monsieur!

CREMANTE.

C'est une affaire faite;

La fille en est d'accord, la mere le souhaite.

ACANTE.

Et ce fera bientôt?

CREMANTE.

Ce sera, que je crois,

Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CREMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous?

CREMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous?

CREMANTE.

Moi-même.

COMEDIE. 77

ACANTE.

Epouser Isabelle,

Vous qui condamnâtes tant mon hymen avec elle,
Qui blâmâtes ce parti lorsqu'il m'étoit si doux?

CREMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublieriez ainsi la parole donnée?

CREMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée:
Jadis son Pere & moi, comme amis dès long-temps,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans:
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille;
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille;
Et pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa Veuve l'est bien mieux, vous aimez la dépense;
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance,
Sa Mere maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien:
Elle ne lui promet qu'une légère somme:
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme,
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre
heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'Amour perd la jeunesse, & pour une jeune ame
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme;
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préférer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans:
Il est bien juste enfin que suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie;
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaie à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere;
Mais enfin je suis libre, & de plus votre pere;

D. 6

78 LA MERE COQUETTE.

Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu,
Et que je l'aie, ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi....

CREMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle,
Elle est presque ma femme, & déjà m'appartient ;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.



SCENE V.

ISABELLE, CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

Vous quittez donc déjà Madame votre Mere?

ISABELLE.

Un Vieillard l'entretient d'une secrete affaire ;
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir si-tôt qu'il est entré.

CREMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, Monsieur?

CREMANTE.

Contre un Fils téméraire..

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux?

CREMANTE.

Quel sujet ! L'Insolent veut médire de vous,
Il voudroit empêcher notre heureux mariage :
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage...

ISABELLE.

Se peut-il que Monsieur, engagé comme il est,
m'en ce qui me touche encor quelque intérêt?

COMEDIE.

79

CREMANTE.

C'est malice ou dépit ; mais vous m'êtes si chère...

ACANTE.

Si j'y prends intérêt ce n'est que pour mon Pere.

CREMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut ?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut ?
Adiez, ma belle Enfant, malgré lui je desiré...

ISABELLE.

Mais, Monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit
dire ?

CREMANTE.

Je n'en veux rien savoir, & déjà comme Epoux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis, Monsieur, toute sa médisance ;
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, & qu'il fut trop touché ;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah ! si je n'avois point autre reproche à faire !

CREMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire ;
Autrement...

ACANTE.

Je me tais ; mais si j'osois parler,

Si vous saviez, Monsieur...

CREMANTE

Quoi ! toujours nous troubler ?

Vous pouvez là-dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, Monsieur, qui vous déplaîse.

CREMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous ;

L'Ingrat mérite assez déjà votre courroux :

Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non, laissez-le dire ;

Ma haine encor n'est pas au point que je desiré :

80 LA MERE COQUETTE,

Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir,
Laissez-le enfin, Monsieur, m'aider à le haïr.

A C A N T E.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

C R E M A N T E.

Plait-il?

A C A N T E.

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

C R E M A N T E.

On ne vous parle pas; pour la dernière fois,
Taisez-vous ou sortez, je vous laisse le choix.

I S A B E L L E.

Il se taira, Monsieur.

C R E M A N T E.

J'entends qu'il considère

sa Belle-mère en vous.

A C A N T E.

Elle, ma Belle-mère?

C R E M A N T E.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

I S A B E L L E.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

C R E M A N T E.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colère,
Il n'en vaut pas la peine.

I S A B E L L E.

Où, l'Ingrat aujourd'hui?

Né vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

C R E M A N T E.

C'est un impertinent.

I S A B E L L E.

Cependant je confesse

Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse,
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon Époux.

C R E M A N T E.

Ah! quel meurtre, bon Dieu, c'auroit été pour vous!
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée;

COMEDIE.

85

Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai benir le choix qu nous engage :
Ah ! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge ;
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon Fils,
Et le vauz bien encor malgré mes cheveux gris ;
Je suis vieux , mais exempt des maux de la vieillesse,
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse ,
Par des yeux si puissans , par des charmes si doux ,
Hum.

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CREMANTE *en toussant.*

Point , point , c'est une toux dont la cause m'est douce,
C'est de transport , enfin c'est d'amour que je tousse ;
J'ai tant d'émotion...

SCENE VI.

CREMANTE, CHAMPAGNE,
ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE *tirant Cremante par le bras.*

Monsieur ?

CREMANTE.

Haye !

CHAMPAGNE.

Excusez.

Est-ce à l'endroit?...

CREMANTE.

Lourdaut , si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CREMANTE.

Fy vas ; allez devant. Et vous ?

32 LA MERE COQUETTE,
ACANTE.

Je me retire ;.

N'en doutez point, Monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CREMANTE.

Bon soir.

SCENE VII.
ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, *revenant sur ses pas.*

L'Ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti ?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée ?

Qui vous peut retenir ?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer ?

ACANTE.

Moi ! rien, je vas sortir.

ISABELLE.

Je vas aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi ! vous me fuyez donc avec un soin extrême ?

ISABELLE.

Moi ! point, c'est vous, Monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir, au moins je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

COMEDIE.

23

A C A N T E.

Vous allez donc enfin être ma Belle-mere?

I S A B E L L E.

Vous allez donc aussi devenir mon Beau-pere?

A C A N T E.

Si j'ai changé, du moins mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guere éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la Mere, échappé de la Fille,
Et n'a pas même osé sortir de la Famille.

I S A B E L L E.

Vous voyez bien qu'aussi prenant un autre Époux,
Je tâche en changeant même à m'approcher de vous:
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

A C A N T E.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

I S A B E L L E.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

A C A N T E.

Il me devoit bien l'être, après l'injuste flâme
Qu'un indigne Rival a surpris dans votre ame.
Le Marquis...

I S A B E L L E.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,

Si lâche...

A C A N T E.

Eh! quel moyen de ne le croire pas?

I S A B E L L E.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, Monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés;
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces sermens si trompeurs, où je fus si crédule,
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux;
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous,
Un cœur qui, trop content de sa première chaîne,
La voit rompre à regret, & n'en sort qu'avec peine.
Un cœur trop foible encor pour qui l'ose trahir,

84 LA MÈRE COQUETTE,

Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

A C A N T E.

Vous voulez m'abuser en parlant de la sorte :

Hé bien, Ingrate, hé bien, abusez-moi, n'importe;

Trompez-moi, s'il se peut, l'abus m'en sera doux,

Mon cœur même est tout prêt de s'entendre avec vous;

Mais faites que ce cœur, dont je ne suis plus maître,

Soit si bien abusé qu'il ne pense pas l'être.

J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

I S A B E L L E.

Mais quoi donc ?

A C A N T E.

Le Marquis caché chez vous ce soir,

Enfermé par vous-même.

I S A B E L L E.

On m'avoit fait entendre

Que vous aviez querelle.

A C A N T E.

Ah ! c'est mal vous défendre.

Mais le Billet rompu, pour le Marquis si doux....

I S A B E L L E.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous :

A C A N T E.

Pour moi ? N'avez-vous pas avoué le contraire ?

I S A B E L L E.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire ?

Croyez plutôt Laurette.

A C A N T E.

Hélas ! si je la croi,

Vous aimez le Marquis, vous me manquez de foi.

I S A B E L L E.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte :



SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous pour l'avis que j'apporterai ?
ISABELLE.

Perfide ! te voilà.

ACANTE.

Fourbe !

ISABELLE.

Esprit dangereux !

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux ?

ISABELLE.

Toi qui nous a trahis !

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystère ;

J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire,

Mis le Marquis en jeu pour y mieux réussir ;

Mais qui vous a brouillés, veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte !

LAURETTE.

Hé pourquoi, je vous prie ?

Est-ce un honte à moi qu'un peu de fourberie ?

N'est-ce pas mon devoir ?

ISABELLE.

Ton devoir !

LAURETTE.

En effet,

Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait ?

Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre Mere ;

36 LA MERE COQUETTE.

Votre Amant, par malheur, avoit trop su lui plaire,
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir ;
Mais c'étoit ma Maîtresse, & j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes ?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est pas si grand que vous le faites ;
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés,
Et l'on s'en aime mieux de s'être un-peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un & l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser & sa peine & la vôtre ;
Mais il faut composer pour un avis si doux ;
J'entends qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oui, dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi Monsieur soit sans colere
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui ; quoi qu'il ait pu faire.

Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien ;
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien,
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le Vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma Maîtresse avoit fait pratiquer par nous,
Pour venir assurer la mort de son Époux,
Pour ses péchés, sans doute, & pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son Époux lui-même.

ISABELLE.

Mon Pere !

LAURETTE.

Oui, c'est mon Maître ; il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité :
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre & pour la mieux surprendre
Son bonheur est sûr par cet heureux retour.

COMEDIE.

87

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon Pere & son amour.

LAURETTE.

Un amour de Vieillard aisément se surmonte;
Mon Maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire il ne l'oseroit plus;
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon Maître au plutôt veut voir votre Hyménée.

ACANTE.

Se peut-il...

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps,

Venez trouver celui qui vous rendra contents;
Il brûle de vous voir, & lui même m'envoie...

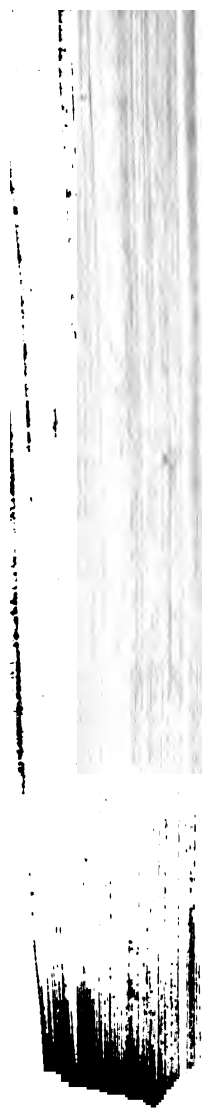
ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joie.

FIN.



cyon

L A

METEMPSICOSE,

PIECE EN VERS,

Telle qu'elle est restée au Théâtre.

S U I V I E

*Des Scènes qui ont été jouées quand elle a paru
pour la première fois.*

Et de celles qui n'ont jamais paru.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
ordinaires du Roi, le 16 Mai 1752.*

Le Prix est de 30 sols.



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au
Temple du Goût.

M. D C C. L I I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ALPHABET

THE

ARTS

AND

SCIENCE

OF THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY



A MES AMIS.

MESSIEURS ET CHERS AMIS,



E vous dédie cet Ouvrage : agréé , je vous prie , cette marque de mon attachement : vous faites les douceurs de ma vie : Je vous aime ; vous m'honorez de quelque retour : tant que je jouirai de ce bonheur , je n'aurai point à me plaindre du sort. Hé ne m'aura-t-il pas donné ce qui peut seul faire la félicité de l'honnête-homme , c'est-à-dire des modèles d'une tendre probité ?

Aimer , être aimé , s'égayer mutuellement dans les douceurs d'une indulgente familiarité , ouvrir son cœur aux charmes d'une confiance réciproque , c'est faire honneur à sa raison , & remplir les vûes de celui de qui nous la tenons.

Souffrez , je vous supplie , aimables & spirituelles Dames , vous qui daignez m'ad-

... à nos ~~secrets~~ *plaisirs* ;
 ... ~~de~~ *vous* ;
 ... ~~de~~ *passer* que
 ... ~~de~~ *possède*.
 ... ~~de~~ *pour* gloire
 ... ~~de~~ *plus*

... je n'ai pu résister : on fait
 ... les délices &
 ... de la
 ... comme ce que
 ... toutes qu'on
 ... !
 ... Messieurs

14-00000



P R E F A C E.



Auteur n'a pas la vanité de croire que cet Ouvrage soit une Comédie : ce genre de composition pris dans la rigueur de ses règles est trop au-dessus de sa capacité, & la *Métempsychose* mérite encore moins ce titre que nombre d'Ouvrages modernes qui en ont usurpé témérairement peut-être la dénomination.

L'amour a trop présumé de lui-même, & de l'indulgence des Spectateurs, quand il a osé risquer cette Pièce épisodique dans toute son étendue. Il a éprouvé combien il est dangereux d'être Novateur. En effet, une continuité d'idées, même les mieux traitées ne peut fixer longtems, quand aucun intérêt ne leur fraye le chemin du cœur. La Morale, la Satyre, la Plaîsanterie peuvent bien pendant quelque temps attacher l'esprit des Spectateurs ; mais, à la

fin , l'uniformité le fatigue , & ne tarde guères à l'indisposer.

Cependant le titre impofoit une loi indispensible. La Métempficofe annonce un fujet vaste , & il étoit , ce femble , abfurde de le borner à cinq ou fix Personnages ; mais cette raifon qui paraîtra plaufible aux Lecteurs n'a pas dû être fentie par les Spectateurs qui n'admettent de motifs que ceux qui concourent aux principes reçus , ou , ce qui eft la même chofe , à leurs plaifirs.

L'Auteur a longtems héfité fur le parti qu'il devoit prendre par rapport à l'impreffion. Son premier defsein étoit de donner fon Ouvrage dans la forme qu'il parait devoir rester au Théâtre. Il a recherché fcrupuleufement les opinions de plufieurs perfonnes célèbres dans les Lettres & de quelques Amateurs diftingués par la jufteffe de leur goût. Qu'il foit permis de le dire : ils ont unanimement décidé que la Métempficofe devoit paraître en entier à l'impreffion , & même qu'on ne devoit point balancer à y ajouter quelques Scènes qui n'ont jamais paru : enfin ils ont fait l'honneur à l'Auteur de lui témoigner quelques regrets fur la fuppreffion des rôles du *Chinois* , du *Guerrier* , de l'*Honefta* ,

P R E F A C E. vii

lors de la remise de cette Pièce au Théâtre.

Déterminé par les conseils des mêmes personnes, on a restitué dans l'impression beaucoup de vers retranchés à la représentation qui sont nottés par des guillemets : on tolère à la lecture des longueurs qui font souvent languir & le jeu & le débit théâtral.

Le Mercure n'a trouvé dans la Métamorphose que *de l'esprit, des vers & des portraits assez bien faits, point de goût, & nulle entente du Théâtre.*

Voilà un Ouvrage annoncé sous des qualifications un peu contraires. *Des vers & des portraits assez bien faits* par un homme sans goût ! quelle définition, & qu'elle est inconsequente !

Qu'est-ce que le goût, en fait de composition littéraire ? Ne seroit-ce point une sensation délicate, une touche tantôt fine, tantôt gracieuse, quelquefois hardie & nerveuse, qui sçait embellir & colorer avec le secours des nuances convenables, ce que le jugement & l'imagination ont choisi ? S'il est vrai que l'Auteur de cette Pièce ait mis quelque perfection dans ses portraits, quelque agrément dans son coloris, le Mercure a-t-il pû prononcer que le Peintre manque de goût ? Mais la plume est une

inconsidérée qui nous compromet souvent avec nous-mêmes.

Quant à l'*entente du Théâtre* qui ne se fait *nullement* sentir dans la *Métempscose*, on n'a rien à opposer à l'équité de la censure : une pièce à tiroir , où il n'y a *nulle entente du Théâtre* ! Il faut en convenir : ce défaut est inexcusable , & le reproche est bien fondé.

On a cru devoir présenter cette Pièce au Public dans l'ordre que les Comédiens lui ont donné : on trouvera , après la Scène de Thérèse , celles qui ont été supprimées, & celles qui n'ont jamais paru , précédées du Prologue.

Que trouvez-vous de si plaisant ?

MOMUS.

De te voir.

PITHAGORE.

Hé pourquoi ?

MOMUS.

C'est que j'aime à médire.

Quoi ! n'est-il pas comique , extravagant ;

De voir un fol quinteux , atrabilaire ,

Oser se charger d'un emploi

D'où dépend l'ordre de la Terre ?

Là , vieux rêveur , conviens de bonne foi ;

N'en déplaîse à ta barbe , à ta large calotte ,

Qu'assurément le bon Brama radote.

PITHAGORE.

Sa volonté fait mon pouvoir : .

En faveur d'un mortel le Ciel n'a qu'à vouloir ;

Et quand il nous élève au-dessus du vulgaire ,

Si nous suivons ses loix , sa bonté nous éclaire.

MOMUS.

A t'entendre parler , tout va donc de travers ;

Quand il juge à propos que nos hommes pervers

Soient placés dans un rang auguste.

PITHAGORE.

En ce cas je me tais , & je plains l'Univers ;

Mais je sçai que Brama ne fait rien que de juste .

Et comme son courroux n'est point universel,
Loin d'imputer au fort, à son caprice,
Les terribles fléaux des vengeances du Ciel,
J'y reconnais une justice

Qui ne punit jamais qu'un peuple criminel.

MOMUS.

Mais ne trouves-tu pas que ce Ciel est bizarre,
De se servir du bras d'un Tyran, d'un barbare,
Pour porter en son nom l'épouvante & la mort.

PITHAGORE.

Quel que soit l'instrument que sa colère emploie,
Quand devant lui je vois que tout fuit, que tout ploye,
Je juge du principe en voyant le ressort.

MOMUS.

Ainsi l'autorité suprême
Dont on te décore en ce jour
Pourroit prouver contre toi-même ;
Et puisque je te vois instrument à ton tour,
A ton air sec, à tes yeux sombres,
Je juge du principe, en voyant le ressort :

Je me tais, & je plains nos Ombres.

PITHAGORE.

Vous me raillez ?

MOMUS.

Oh ! c'est mon fort ;
Et d'ailleurs, je n'en veux.



LA
METEMPSICOSE.

SCENE PREMIERE.

PITHAGORE.



E Dieu Brama me doit son culte & ses
Autels.

Il daigne par reconnaissance
Me confier le destin des Mortels ;

Et m'ordonne en son nom de fixer la naissance

Dés vertueux comme des criminels.

Mais pour mieux prononcer sur leur métempsicose,

Chacun d'eux paraîtra , pour sa distinction.

Sous les dehors , avec la même passion

Qui de ses travers fut la cause.

Je vois déjà quelqu'un , qui d'un regard malin.

P I T H A G O R E.

Comment avez-vous fait pour remonter au Ciel ?

M O M U S :

Las de vivre parmi les hommes

Sur lesquels j'égayois mon fiel ;

Je fréquentai les Astronomes :

On croiroit , à leur voir tant d'érudition ,

Qu'ils sont au fait de la création.

La profondeur du Ciel à leurs yeux se dévoile ;

Avec un Astrolabe & deux petits Cristaux

Ils sçavent déchiffrer la plus petite Etoile.

Emerveillé de leurs travaux ;

Je conçus le projet de revoir ma patrie ,

J'appris , à deux pieds près , par la Géométrie ;

A combien de la terre est placé le Soleil.

Sûr de la route , alors j'inventai la voiture :

Un Neutonjen , Furet de la Nature ,

Me revêtit d'un chymique appareil ,

Mais si bien fait que , crac , la puissance attractive

En deux jours me guida si haut ,

Que , quoique d'essence impassive ,

J'eus , sans mentir , diablement chaud.

P I T H A G O R E.

Brama devoit punir un téméraire

D'oser paraître ici sans son aveu.

MOMUS.

Tu menaces toujours , mais lui plus débonnaire ;
Charmé de mon retour , m'a fait son Secrétaire :

J'en suis content ; c'est bien parbleu

La meilleure pâte de Dieu

Qui puisse gouverner la Terre.

P I T H A G O R E.

Cessez , Momus , ces propos insolens ;

Ce stile tient un peu trop de l'impie.

M O M U S.

Crois-moi , sans nous gronder exerçons nos talens ;

Tu prens , pour réussir , la grave hypocrisie ,

Prens-y garde , à la fin la pesanteur ennuie.

Les Dieux aiment la joie , & qui veut plaire aux Grâds ,

Sur la gaité doit monter son génie.

Le zèle se peint mieux sous des dehors rians ,

Que sous les traits timides & rampans

D'une basse mélancolie ;

Et des sujets prosternés & tremblans ,

Loin d'honorer leur grandeur infinie ,

Né leur présentent que l'encens

D'une outrageante idolâtrie.

» Or sus , voyons si tu sçais au bon sens

» Joindre l'équité , l'énergie.

» Tu vas juger sur les travers

Qu'on introduit dans l'Univers

- » L'oisiveté, l'orgueil, l'intérêt, la licence ;
- » Que prononceras-tu sur tous ces vaporeux
- » Qu'un stupide loisir fit bâiller en tous lieux ?
- » Que sans désir, sans peine, accablés d'opulence ;
- » Ne goûterent jamais la douce jouissance ,
- » Que le travail prépare aux gens laborieux ?

P I T H A G O R E.

- » Je veux les faire naître actifs, ingénieux ;
- » Et qu'allant des Castors repeupler la patrie ;
- » Ils en prennent les mœurs & la sage industrie.

M O M U S.

- » L'arrêt, ne t'en déplaîse, est peu judicieux ;
- » Et puisque la vapeur contrefaite ou réelle
- » A, dit-on, pris naissance en un cerveau femelle ;
- » C'est le sexe qu'il faut détrouper ou guérir.
- » Si l'on n'y réussit, dès-lors la mode cesse ;
- » Et les hommes honteux d'une telle foiblesse
- » N'osèrent plus s'en ressentir.

P I T H A G O R E.

- » Quel destin ferons-nous à ces brillantes filles
- » Qui du théâtre alloient dans le Palais-Royal ,
- » Etaler d'un amant l'aveuglement fatal ,
- » Et l'art de ruiner les plus riches familles ?

M O M U S.

- » A ton avis, ferions-nous mal ;
- » De leur donner l'éclat & la dent des chenilles ?

SCENE III.

UN MEDECIN, PITHAGORE,

MOMUS.

MOMUS.

CÉ maintien concerté, ce teint frais & brillant
Semble nous annoncer un Magistrat galant.

LE MEDECIN.

Erreur, mon cher; je suis le Docteur Omoplate;
Et docte, qui plus est; ami du genre humain,
Je prolonge ses jours par un art tout divin.
Je guéris rarement, mais j'amuse & je flatte;
Par le tour séducteur d'un langage anodin.
Sçavez-vous ce qu'étoit jadis un Medecin?

MOMUS.

Ce qu'il est maintenant, un Croupier d'Hypocrate;

Aimant l'argent, sçachant le grec;
Qui tue impunément, qui met la bourse à sec;
Qui sçait tâter le poulx, qui sans voir clair décide;
Qui par noms & surnoms discute tous les maux;
Et qui jamais ne ferait homicide;
Si l'on pouvoit guérir avec des mots.

LE MEDECIN.

Il n'est point question de faire la critique ;
 De ce qu'il est ou bien de ce qu'il fut.
 Toujours le même , quant au but ;
 Il n'a changé qu'en la pratique.
 Jadis c'étoit un ours , hypocondre & caustique ;
 Qui tristement monté sur un mulet quinteux ,
 Trottoit à petits pas , d'un air mélancolique
 Et qui d'un ton sépulcral & piteux ,
 Du sein de son malade arrachoit l'espérance..

P I T H A G O R E

Ce stile étoit trop dur ; mais souvent la science
 Donne aux gens érudits un ton brusque & chagrin.

LE MEDECIN.

Mais à présent un Médecin ,
 S'il n'a quatre chevaux ne peut faire la ronde.
 C'est un homme de goût , un coquet , un badin..

M O M U S.

Oui , qui sçait avec grace expédier son monde..

LE MEDECIN.

Mais quand on croit un mal impossible à guérir ,
 N'est-il pas plus poli de gagner la pistole ,
 En promettant ce qu'on ne peut tenir ,
 Que de tuer d'une parole
 Un malheureux qui peut en revenir ?

D'ailleurs, il faut que je l'avoue :

Nous sommes dupés tous les jours ;

Et trop souvent la nature nous joue,

Malgré nos pronostics, les plus bizarres tours,

P I T H A G O R E.

D'une méthode expéditive

Vous ne suivez que les serviles loix :

Loin de sonder la cause primitive,

Vous appliquez sans étude & sans choix,

A tout venant même remède,

Bon pour un seul, fatal à cent ;

Quand une fois il vous succède,

Vous l'employez à chaque instant.

D'un esprit paresseux routine détestable,

Qui sans respect pour son semblable

La main sur son argent, lui dicte ses arrêts ;

Qui sans approfondir un mal & ses progrès,

Traite le phlegmatique ainsi que le colère,

Le bilieux ainsi que le sanguin.

Votre art jadis si salutaire

N'est plus qu'un métier inhumain.

Chose inouïe ! il a ses modes,

Comme si la nature avoit ses changemens.

M O M U S.

Tant pis pour les tempéramens ;

Que ne se prêtent-ils aux nouvelles méthodes ?

LE MEDECIN.

L'ironique Mornus se joue à nos dépens ?
Je ne m'en fâche point ; celui qui tient l'école
Des foux & des mauvais plaisans ,
N'offensa jamais le bon sens ,
En égayant son humeur folle.
Pour vous, (à Pith.) qui des Mortels dispensez les
destins ,

Il est juste de vous répondre.
En quatre mots , je vais confondre
Les ennemis des Médecins.
Ce n'est point par défaut de zèle ou de science,
Que tant de malheureux périssent dans nos mains :
C'est moins encor faute d'expérience.

P I T H A G O R E .

Que vous manque-t-il donc ?

LE MEDECIN.

Le temps.
Un Médecin a-t-il fait une cure
A quelques hommes importants ;
D'abord il a la vogue , & sa fortune est sûre.
Son zèle alors lui fait détailler ses instans.
Vous sentez bien qu'il les mesure
Selon la qualité des gens :
Ces égards trop marqués excitent la censure ;

Le petit monde crie, & l'artisan murmure ;
Mais tout le monde est convaincu
Qu'un louis vaut mieux qu'un écu.

P I T H A G O R E.

Toute profession doit être gratuite,
Quand , pour prix de la réussite,
Il en revient l'honneur de soulager ,

La gloire de défendre , ou le droit de vanter.

LE MEDECIN.

Franchement , Seigneur Pithagore ,
De l'honneur vous outre les loix.

P I T H A G O R E.

Oui , je soutiens qu'il est des états , des emplois. . .

M O M U S.

Que l'honoraire deshonne.

P I T H A G O R E.

» Comment enfin exercez-vous votre art ?

LE MEDECIN.

» Je ne me suis jamais permis le moindre écart.

» Constant , exact , fidelle à la saignée ,

» Pour tout mal , quel qu'il fût , j'en imposois la loi ,

» Et je ne pense pas être rentré chez moi ,

» Sans en avoir fait faire un cent dans ma journée.

P I T H A G O R E.

» Mais si le mal ne guérit point ?

LE MEDECIN.

- » Voilà précisément le point
- » Où nous attendons la nature,
- » Alors, nous voyons clair ; la conséquence est sûre,
- » Que le mal n'est point dans le sang,
- » De-là, du Medecin le génie agissant
- » Sur les humeurs dresse la batterie ;
- » Les mortiers de la Pharmacie,
- » Tonnent, & font voler au sein du bilieux
- » Des plantes & des sels...

MOMUS.

Les mornelles mitrailles ;

LE MEDECIN.

- » Et leur activité dégageant les entrailles.....

PITHAGORE.

- » Oui, cela se pourroit, s'il étoit vigoureux ;
- » Mais, le sang épuisé, le pauvre malheureux
- » Succombe.....

MOMUS.

Et meurt dans la tranchée.

PITAGORE.

- » Que faites-vous enfin, quand la cause des maux
- » Réfiste à l'Émélique, ou demeure cachée ?

LE MEDECIN.

Hé quoi ! n'avons-nous pas la ressource des eaux !

MOMUS.

M O M U S.

» Ainsi que dans les Tribunaux ,
» Où l'on juge en dernière instance ;
» De tous les patiens c'est le dernier ressort ;
» Et vous les condamnez à boire à toute outrance ;
» Comme des Criminels dévoués à la mort.

P I T H A G O R E.

Beau Damoiseau, vous changerez de sexe,
Malade imaginaire en cornette, en jupon,
De tous les Charlatans vous ferez le plastron ;
Et votre esprit timide, inquiet & perplexe,
Sera d'un corps très-sain l'insensé destructeur ;
Sans désir & sans gour, à vous-même insipide,
Sans maladie & toujours en langueur ;
Les vapeurs rempliront le vuide
D'un cœur inanimé, stupide,
Purgé, saigné sans cesse, & toujours sans sujet...

M O M U S (*à part.*)

N'oublions pas l'eau de poulet.

P I T H A G O R E.

Vous ferez, quarante ans, d'un Charlatan averse
Et la ressource & le jouet.

L E M E D E C I N, *en s'en allant.*

Etre femme & jolie. Eh ! mais, c'est quelque chose,
Et si mon Médecin ressemble à nos Docteurs,

26 LA MATHÉMATIQUE.

Sitôt que l'on sent, certains perles vapors ;
Nous surprenons, ce n'est de l'empire.

SCENE IV.

PITHAGORE, MOMUS, UN
FLATTEUR

MOMUS, voyant venir le Flatteur.

C'est le même homme qui m'a dit :
Le Flatteur.

LE FLATTEUR.

Je ne propose aux pieds de votre sage Arbitre :
Je viens avec transport vous entendre & vous voir.
Au grand le Ciel vous rendra son pouvoir,
De cet honneur vos vœux sont le sort.

MOMUS.

L'Orateur est impie, quand l'éloge est trop fait.

PITHAGORE.

Débuter en l'honneur, digne une telle balle :
Votre stile est bien fide, & ce respent abond
once un Criminel qui vient demander grace
Au Juger, quel est votre sort ?

LE FLATTEUR.

Celui d'un homme indulgent , sociable ;
Avec qui personne n'eut tort.
Chéri des Grands , aux femmes agréable ;
Au Genre-Humain j'ai fait ma cour,
Comme un fan sans affaire , amoureux sans amour ,
Marquis sans fief , Abbé sans bénéfice ,
Enfin riche sans bien , je n'eus d'autre artifice ,
Pour vivre heureux , que l'utile secret
De m'assujettir aux caprices
D'un sexe impérieux , inégal & coquet ;
De fléchir sous ses injustices ,
Et d'applaudir à ceux qui tiennent dans leurs mains ;
Et la fortune & le sort des humains.

M O M U S.

Qui fait bien ce métier n'a pas besoin de rentes ;

LE FLATTEUR.

Poli , subtil , caressant & soumis ,
Je me ployois aux humeurs différentes
La louange acquiert des amis ;
Mais il faut l'appréter selon les caractères.
Un homme adroit se rend les hommes tributaires ;
Rien ne coûte à celui dont on flatte les sens ;
Et qui sçait en vertu transformer chaque vice
Par le pouvoir de ses tendres accens ;

Se rend son idole propice ,
Si-tôt que son orgueil en respire l'encens.

P I T H A G O R E .

Pouviez-vous , sans rougir , trafiquer la parole ?
Ce don vous fut-il fait pour le prostituer ?

M O M U S .

Rougir ? Que ce propos est gaulois , roturier !
Un page , mon ami , t'enverrait à l'école.

De la façon dont se fait ce métier ,
Si quelqu'un doit rougir , ce doit être l'idole.

L E F L A T T E U R .

De l'Orateur l'éloquence frivole
Répand des fleurs qui ne font qu'assoupir,
Mon art seul a le droit d'éveiller , d'attendrir ;
Par lui seul on se rend l'un à l'autre agréable ;
Par sa douce vapeur.....

P I T H A G O R E .

Tout art est condamnable ,
Lorsque , pour l'exercer , il faut ramper , mentir.

L E F L A T T E U R .

Mais tout rampe aujourd'hui ; c'est l'allure com-
mune :

Ce n'est plus qu'en rampant que l'on joint la for-
tune.

L'artiste rampe aux pieds d'un stupide amateur :

LA METEMPSICOSE. 19

Le Plaideur rampe en demandant justice ;
Pour triompher d'une fausse pudeur ,
Le Petit-Maitre rampe au fond d'une coulisse ,
Et va ramper chez le Marchand ,
Pour escroquer son drap , sa dorure & son ambre ;
Le Marchand à son tour rampe dans l'anricham-
bre ,

La larme à l'œil , pour ravoïr son argent ;
L'orgueilleux Comédien voit ramper le Poète.
L'Imprimeur voit ramper l'Ecrivain indigent.
En rampant aux genoux d'une vieille coquette ;
Le Gascon affamé débite des fadeurs.

L'Homme de Cour se trainant sur les tra-
ces

De ceux qui répandent les graces ,
Suit , en rampant la route des faveurs.
La Politique rampe aux genoux de la Force ,
L'hypocrisie aux pieds des vrais dévots ,
La souplesse , en louant les riches & les forts ,
Présente en rampant son amorce.
Tout rampe enfin dans l'univers.

Si selon vous , Seigneur , c'est un travers ,
Du moins conviendrez-vous qu'une adroite louange
Peut mettre un sage à labri des revers ;

Et qu'au fond du cœur il se venge
Du ridicule encens qu'il donne à des pervers.

P I T H A G O R E.

Un homme généreux jamais ne se prosterne
Devant.

LE F L A T T E U R.

Mon, cher Seigneur, vous n'êtes pas mo-
derne.

P I T H A G O R E.

La mâle vérité doit être le lien...

LE F L A T T E U R.

Que c'est bien dit ! mais je manquais de
bien.

P I T H A G O R E.

N'aviez-vous pas des bras ?

LE F L A T T E U R.

Des bras ! ce trait m'affomme,
A-t-on jamais parlé des bras d'un Gentilhomme !

M O M U S.

Pour peu qu'on ait un nom, on se borne au travail ;
De ramasser un gand, un éventail.

Faut-il que d'un Marquis la main se prostituë
A manier l'équerre, à faire une statue ?

L'industrie & les arts s'excusent chés l'Anglais ;

Le fils d'un Lord y fait une facture ;

Le Gentilhomme y parle, angle, courbe mâture ;
Mais jamais on n'a vû chez les nobles Français.

Les membres , ni l'esprit , y tomber en rôtüre.

LE FLATTEUR.

Sans ſçavoir , ſans travail , les hommes complaiſans

Vivent les bras croiſés en vendant leur encens :

Eut-on ſeize quartiers , fut-on le fils d'un Doge ;

En faiſant ce trafic , jamais on ne déroge ;

Et comme , grace au Ciel , il eſt peu d'hommes ſourds ,

Il n'en eſt guère auſſi qui dédaignent l'éloge ,

Délicat , ou groſſier , on le paye toujours :

Au gout des gens il ſuffit qu'on l'apprête ;

Et j'en ai vû de ſi plats , de ſi lourds ,

Que chez eux l'encens n'avoit cours ;

Qu'autant qu'il leur montoit vingt pieds deſſus la tête.

M O M U S.

Près de ces gens l'eſprit fait peu de frais :

LE FLATTEUR.

Quand on eſt indulgent , on ſe prête aux ſujets :

M O M U S.

Ainſi qu'un Tireur d'or d'un lingot fait reſſource ,

De même d'un lingot un Flatteur fait ſa bourſe.

N'eſt-il pas vrai que , plus il eſt épais ,

Plus il rapporte ?

LE FLATTEUR.

Eh ! ne doit-on pas vivre
Aux dépens de ceux qu'on enivre ?
Quand un homme d'esprit mange le bien d'un
for,
Alors de sa fumée il quadruple la dose ;
Dans quelque endroit qu'il entre , il paye son écot ;
Et selon l'objet ou la cause ,
Il la varie & la compose.
Par ses discours adroits le riche autorisé
De ses vertus se croit récompensé.
Par sa louange , un hypocrite.
Que l'intrigue élève aux honneurs ;
Se méconnaît lui-même , & se croit du mérite.
La Prude à ses accens flatteurs
Baisse les yeux , s'adoucit , se décèle :
La Coquette écoutant ses propos enchanteurs
Ne vieillit point , & se croit toujours
belle.
N'est-on pas sûr d'avoir la clé des cœurs ?
Lorsque l'on sçait d'une ame criminelle
Charmer l'inquiétude , étouffer les remords ,
Légitimer son opulence ,
Et raffermir la conscience
De ceux , qui sans scrupule entassent des trésors.

PITHAGORE.

Effronté faineant dont la langue maudite
Caressait les excès des plus lâches humains.....

LE FLATTEUR

Ah ! qu'avec dignité votre grandeur s'irrite !
Les jolis doigts ! les belles mains !

PITHAGORE.

Hé ! taisez-vous, infâme Parasite.

LE FLATTEUR.

Fy gagnerai, Seigneur, qui vous entend, profite.

PITHAGORE.

Fixez, Momus, le sort de ce méchant.

De son gout pour la flatterie,

Il conservera le penchant

Son ame n'en fera guérie,

Qu'après que sa bassesse aura reçu pour prix,

La pauvreté, la honte, & le mépris.

Louangeur mercenaire, & rimeur famélique,

Il répandra partout des Odes, des Portraits,

Des Madrigaux, des Sonnets, des Bou-
quets :

Déguenillé, rampant, étique,

A tout venant, pour un morceau de pain,

Il vendra sa fadeur lyrique ;

B v

Enfin , ce vil Flatteur , poursuivi par la faim
Ira terminer son destin
Chez un Anglais misantrope & caustique.

SCENE V.

PITHAGORE, MOMUS.

MOMUS.

» J Ugeons en même-temps toute l'espèce obli-
que

- » Des faux amis , des fourbes clandestins ;
- » Qui se glissent partout où l'intérêt les guides ;
- » Qui couvert d'un dehors souple , ingénu , timi-
de ,
- » Pénètrent dans le cœur des faciles humains ;
- » Qui réchauffés des droits d'une ame généreuse ;
- » Contre elle sourdement trament des trahisons ,
- » Et lui laissent au sein leurs lâches aiguillons,

PITHAGORE.

» De cette engeance ingratte & dange-
reuse ,

» Sans tant rêver , faisons des Scorpions.

M O M U S.

Comment renverrons-nous la famélique troupe
De tous ces Chevaliers postiches, fainéans,
Qui pour tout bien n'ont que trente-deux
dents,

Mais que l'appétit souffle en poupe
Où l'on mange gratis la plus friande soupe.
Ce fut, je crois, pour eux qu'on fit les méridiens ;
Car dès que du soleil l'heureux rayon approche ,
Et zeste , ils fendent l'air en esprits aériens ,
Mangent drû , boivent sec , mentent , disent des
riens ,

Et d'un adioufias qu'il tirent de leur poche
Ils payent en sortant le Maître, & les Laquais
Qu'en penses-tu? Changeons ces gourmands en Ro-
quets,
Et qu'ils aillent là-bas faire tourner la broche.



SCENE VI.

PITHAGORE, MOMUS;

LA BROCHURE.

MOMUS *apercevant la Brochure.*

C E maintien inquiet, cette sèche encolure
D'un Prévôt d'Apollon indiquent la figure.

LA BROCHURE.

Ah ! parbleu, Messieurs, je vous

plains,

D'être obligés d'entendre un vil tas de faquins.
N'êtes-vous pas bien las, de passer en revue
Tant des fous que des sots la stupide cohue ?
Pour le Seigneur Momus qui se moque de tout,
Ce tableau bigarré doit être de son gout.

M O M U S.

Il nous manquoit la caustique nuance
D'un hardi coloriste en fait de médifance.

P I T H A G O R E.

Comment vous nommait-on ? Quel fut votre des-
tin ?

LA BROCHURE.

Je m'appelle, Seigneur, le sieur de la Brochure
De Pere en Fils, je sors d'un Rimeur Florentin,
De ce Conteur mordant & libertin,
Contre qui la prude murmure ;
De celui dont l'esprit satirique & malin
Nes'appaisait qu'en rançonnant le monde.
Mon grand-Pere, dans Rome, eut le nom de Pasquin
Et sur l'engeance insipide & féconde
Des Rimeurs chevillards du Parmasse français,
Mon Père a décoché les plus vigoureux traits.
De-là, vous jugerez que pour son héritage
Ma Famille eut toujours la Censure en partage ;
Et je crois que l'honneur de mon extraction
M'acquiescera, Momus, votre protection.

M O M U S.

» Je protège les foux qui savent être sages,
» Ces foux rians, légers & superficiels,
» Qui, par tempérament me rendent leurs hom-
» mages ;
» Mais les foux réfléchis dont les cœurs criminels
» De la société renversent l'harmonie,
» Je ne m'en mêle point ; c'est au Dieu des Enfers
» A leur inspirer la manie,
» Et les moyens de troubler l'Univers.
» J'abjure aussi tous les foux politiques,
» Ainsi que les cerveaux fougueux & fanatiques

Qui dans leur verve iuppie , osent fronder leurs
Rois ;

Et je n'admets pour vivre sous mes loix ;
Que tous les four d'honneur , & les four pacifiques.
Votre folie est-elle dans ce cas ?

Avez-vous respecté , dans vos traits satiriques ,
Le Sexe , la Pudeur , le Ciel , les Potentats.

LA BROCHURE.

Vous vieillissez , Momus , & ce rare scrupule
Annonce un Dieu que l'âge a rendu ridicule.
Le Sexe , la pudeur , le Ciel , les Potentats !
Ces articles rayés des Textes du Parnasse ,
C'est réduire un Auteur à vendre des Pavots.

P I T H A G O R E.

Mais on se fait un nom en chantant les Héros ;

LA BROCHURE.

Ce genre est trop borné ; d'ailleurs l'éloge glace.

» Quand on louë un Grand Homme , on répète
toujours ,

» Ce qu'ont dit avant nous , Virgile , Homère ,
Horace :

» Peut-on de la vertu varier les atours ?

Sitôt que d'un Héros on a vanté l'audace ,

Qu'on a chanté , la bonté , la grandeur

Qu'on l'a conduit au Temple de Mémoire

Sur les aîles de la Victoire,
Tout est dit ; le Héros , le Chantre , ou l'Orateur
S'en vont de compagnie assoupir plus de monde
Qu'un Médecin n'en tue en parcourant sa ronde.

Dans ce siècle licentieux
On pâlit à l'aspect d'un tableau vertueux.
» On n'y souffre un Héros que peint en perspective ;
» Encor faux-il qu'il ait un nom Grec ou Romain :
» Sinon , la volupté dédaigneuse & rétive ,
» Hausse l'épaule , & fuit le sévère Ecrivain.

Le vrai rebute , attristé & choque ;
Si par la médisance il n'est assaisonné :
En vain pour le défendre un Gaulois suranné
Ose élever sa voix , le beau monde s'en moque ;
Et le faquin le plus borné ,
Pour peu qu'il soit mordant , fera siffler le phlegme
D'un Sage qui sçauroit parler sans apophtegme.

P I T H A G O R E.

Ah ! vous étiez sans doute au rang des beaux esprits ;
Vos talens , votre goût , & vos picquans Ecrits
Ont dû vous élever aux honneurs littéraires.

LA BROCHURE:

Comme on y veut des gens plus sages que Caton,
J'ai servi sous Phébus , parmi les volontaires.

M O M U S.

Ça , convenez au moins que vos traits téméraires

Vous ont produit quelque revenant bon.

LA BROCHURE.

» Mais...

MOMUS.

Votre modestie est de mauvaise grace ;

» Ce cérémonial rend un homme immortel ;

» Et dans les fastes du Parnasse,

» On est charmé de voir qu'un Rimeur plein de fiel

» A reçu, pour le prix d'un mot spirituel,

» Pardessus son pourpoint, quelque pesant guerdon.

LA BROCHURE.

» Je n'entends pas....

MOMUS.

Eh ! mais... ce sont des honoires

» Que sonda jadis Apollon

» Pour soulever les volontaires,

» Et pour récompenser tous vos nobles confrères.

LA BROCHURE.

A ces petits-mouvemens

On ne peut guère se soustraire.

» vent un sot qu'on borne en vain dans la colère

» à se faire appeler

Si par malheur on plaie le dictionnaire,

» Sans qu'on s'en aperçoive,

» Le scribe en main, dit maître une bourelle,

M O M U S.

Où le dos paye pour l'esprit.

P I T H A G O R E.

Qui, de gaité de cœur, dégrade, outrage un
homme,

Doit être retranché de la société.

L A B R O C H U R E.

Comment ! je souffrirai q'un pié-plat éventé

A qui manque l'instinct d'une bête de somme,

Ouvre la bouche où l'esprit doit parler ?

M O M U S.

Empêcha-t-on jamais l'Ane de braire ?

En fixant la Brochure.

Non plus qu'un Serpent de siffler !

L A B R O C H U R E.

» Hé quoi ! Messieurs, faut-il se taire

» Lorsque l'on voit un avide Traitant,

» En une nuit sorti de terre,

» Et revenir tout éclatant,

» Pour avoir sçu rogner le pain du Militaire ?

P I T H A G O R E.

» Leurs censeurs, s'ils pouvoient, en feroient bien

» autant ;

» Et contre eux le médifant crie,

» Moins par vertu que par envie.

LA BROCHURE.

- » Ai-je dû ménager ces jolis maraudeurs,
 » Qui vont dans les foyers cajoler les Actrices ;
 » Qui furetant les loges , les coulisses ,
 » Lorgnette en main , braquent les specta-
 reurs ?

- » A tous venans lâchent une embrassade ;
 » Parlent chevaux , chansons , habits , femmes ,
 odeurs ;
 » Et qui las du spectacle , & devenus Acteurs ,
 » En faveur des Laquais vont faire la parade.

P I T H A G O R E .

- » Que vous importe , s'ils sont foux ?
 » Quand on est jeune , il est permis de l'être ;
 » Le délire en est court , & le tems est un maître
 » Qui sçait des vains plaisirs amener les dégoûts.

LA BROCHURE.

- Falloit-il user d'indulgence
 Pour ces gens qui laissoient gémir dans l'indigence
 Leurs femmes & leurs rejettons ;
 Et qui prostituant à de lâches Maitresses .
 Leur santé , leur cœur , leurs richesses ;
 Leur payoient cher des regrets , des chan-
 sons ?

P I T H A G O R E .

- En futes-vous le témoin oculaire ?

LA BROCHURE.

Non; mais ces gens bien loin de garder du mystère...

P I T H A G O R E.

Croire le mal, d'un sûr est le penchant ;

Le divulguer, est celui du méchant.

De votre cœur pervers je sçai la maladie :

L'honnêteté des mœurs n'est point ce qui vous
plaît :

Sur les excès du vice un médisant se tait ;

Et par lui la licence est toujours applaudie ;

Quand on le met de la partie.

M O M U S.

Hé, les Spectacles, notre ami !

LA BROCHURE.

A dire vrai, ne valent plus le diable ;

Et, grace au mauvais goût, sont tombés à demi.

M O M U S.

Ce désastre me cause un chagrin véritable :

Quoi donc, manqueroit-on d'Auteurs ?

LA BROCHURE.

Il en est peu qui, dans un noble stile ;

Sçachent fondre le beau, l'agréable & l'utile ;

Mais en revanche on a des versificateurs :

Il en pleut à foison à ta Cour, à la Ville :

Dans Paris seul j'en connais près d'un mille ;

Sans compter ceux qui brûlent leur cerveau
 En faisant au bon sens souffrir gêne & torture
 Pour parodier l'ouverture
 Et les baroques airs d'un Opéra nouveau.

M O M U S.

Oh ! doucement , Monsieur de la Brochure ;
 Je sçai que l'Opéra ne fut jamais plus beau.
 Hé , les paroles ? ...

L A B R O C H U R E .

Les paroles ?

A ce qu'on dit, sont encore en Français ;
 Mais comme du bon sens les principes frivoles
 Pourraient des Amphions refroidir les accès ,
 On ne regarde plus de près
 A ces fadaïes vétilleuses ;
 Et pour rimer à peu de frais ,
 On évoque du Stix les ombres ténébreuses ,
 On enchaîne à jamais ,
 A jamais , à jamais ,
 Des chaînes amoureuses.
 L'Amour a moins de traits
 Que les Bergeres n'ont d'attraits.
 Les Belles rigoureuses ,
 Loin d'être heureuses ,
 Ont des regrets ;
 Et du sein des Mers orageuses ,

On va sous des ombrages frais
Goûter une profonde paix.

M O M U S.

» Et cette Troupe ingénue & plaisante,
» Dont jadis les bons mots attiroient tout Paris ?

LA BROCHURE.

» C'est maintenant une Troupe dansante

» Dont les Ballets font tout le prix.

» Ses Acteurs ont si bien outré le ridicule ,

» Qu'ils ont fait tomber le bon sens.

» Mais après tout, ce sont d'habiles gens,

» Puisque chez eux l'on ne circule

» Qu'autant qu'ils sont extravagans.

M O M U S.

» Je dois les protéger ; je pretends qu'on les goûte ,

» Puisqu'ils ont mis le bon sens en déroute :

» En faveur des Français, à ce que je puis voir...

LA BROCHURE.

Dans le Comique ils ont des Scenes à mouchoir,

Ma foi, fort au-dessus de celles de Moliere.

Cet homme pouvoit être assez bon autrefois,

Mais pour le tems présent sa Muse est trop grossiere ;

Il fait parler ses Acteurs en bourgeois ;

Son stile est simple , populaire.

De deux amans peint-il l'amour ?

Rien d'élevé , rien qui sente le tour

D'une ingénieuse tendresse,
 De la nature affectant la justesse,
 Il donne à chaque Acteur un caractère, un ton
 Qu'il se soit qu'un Truifolin, un Monsieur de la Sou
 Une Domestique, un Harpagon,
 Un Gendarme, un Tarruffe, un Orgon
 Un Docteur, qui n'ouvre la bouche
 Que pour prouver qu'il est un sot
 Un homme inquiet & farouche,
 Qui se gendarme sur un mot ?
 Il sçait de vouloir nuancer les images,
 Et sans s'en douter parler les Personnages.

Mais à présent le Théâtre est changé,
 De ces portraits communs le bon goût l'a purgé.
 Au lieu de ces Tableaux où chacun pouvoit lire
 De ses propres travers la comique satire,
 On veut de corriger & de peindre les mœurs,
 (Projet aussi fou que pénible,
 Puisqu'après tout l'homme est incorrigible)
 Par des coups de Théâtre on attendrit les cœurs
 Une seule chose est risible
 Dans les Pièces de nos Auteurs.

MOMUS.

Et qu'on les siffle ?

LA BROCHURE.

Non, c'est que les spectateurs

Prenant exemple sur les Dames ,
Sans égard pour le titre y répandent des pleurs ;
Mais dès que d'un Marquis on a peint les malheurs ,
Qu'on a mis au grand jour ses héroïques flâmes ,
L'Auteur sententieux suspendant les douleurs ,

Fait gravement philosopher des femmes.

On ne leur trouve point ailleurs

Tant de bon sens , tant de justesse.

Dans un style uniforme , orné , semé de fleurs ,

Le moindre Acteur y parle avec délicatesse.

Plus de Valets intriguans & bouffons ,

Sur qui roulent le plaissant d'une Pièce ;

Et si par fois on y voit des Martons ,

Leur langage est si pur , il a tant de finesses ,

Que sans leur tablier , on verrait des barbons

Les confondre avec leurs Maitresses.

P I T H A G O R E .

» Qui sçait plaire , a touché le but.

» Quels qu'en soient les moyens , il est d'un beau génie

» De sçavoir décemment amuser sa patrie ;

» Se ployer à son goût , c'est payer un tribut

» Dont la postérité seule a droit de connaître.

LA BROCHURE .

» Elle justifiera ma critique. . .

P I T H A G O R E .

Peur-être.

LA BROCHURE.

» Après un grand éclat Ronfard est au rebut ;
 » Et nos Auteurs, sans doute, auront même fortune.

MOMUS.

» De mon tems dans Rome il parut
 » Un Diable, dont la langue effrénée, importune,
 » Sur tout ouvrage, quel qu'il fût,
 » Versoit impudemment ses censures outrées :
 » Un Dramatique Auteur hazardant son débur,
 » Fit poliment sous main offrir à Belzebur,
 » La bastonnade ou ses entrées.
 » Les offres furent agréées ;
 » Mais préalablement la première il reçut.

LA BROCHURE.

» Et l'autre ?

MOMUS.

Il étoit gueux, & le gratis lui plut.

PITHAGORE.

Pour punir ce fléau, cette peste publique,
 Dont l'esprit pervers & cynique
 Sur le bien & le mal exhaloit son poison ;
 Sous le plumage d'un Oïson

Il reverra le jour dans une Métairie.
 Plus vicieux qu'un autre il fronda par envie
 Le luxe, les plaisirs, les talens, la gaité,
 L'apparence du vice & les traits de génie :

Emblème

Emblème de stupidité,
Hargneux, mordeur & braillard hébété,
En remuant la fange il trouvera sa vie ;
Et son col mis en sang fournira des coussins
A la mollesse des humains.

M O M U S.

Ajoutons-y deux mors : victime de la joie,
Il servira de but aux Manans du canton,
Tous beaux tireurs, qui, pour remporter
l'Oye,
Lui lanceront troiscens coups de bâton.

LA BROCHURE *en s'en allant.*

Pour qui fut bel esprit l'infamie est bien rude.

M O M U S.

Si l'Oïson, du passé garde le souvenir,
Grace au régime, à l'habitude,
Bien moins qu'un autre il doit souffrir
Dans cette façon de mourir.



SCENE VII

PITHAGORE, MOMUS, UN PETIT
MAITRE DE ROBE.

LE PETIT MAITRE. (*sautant au col de
Pithagore & de Momus.*)

B. Bonjour au cher Papa.

PITHAGORE.

Bonjour à la Poupée.

MOMUS.

Une Poupée! Eh! non, c'est un jeune Officier.

Ne vois-tu pas des basblancs, une épée,

Une bourse, un plumet? Ah! le joli Guerrier!

C'est un vrai bijou de revue.

LE PETIT MAITRE.

Momus, toujours malin, badine & s'évertue;

Dans cet habit, j'ai pourtant très-bon air;

J'en avois un couleur de chair;

Du moule & de l'habit nos Femmes étoient folles;

Mais cet habillement n'étoit que pour le soir

Lorsqu'en adroit Cocher, au Cour je faisois voir,

La plus brillante des gondoles.

Modeste le matin , respectant mon état ,
Un plus grave maintien...

M O M U S (*à part.*)

Ah ! l'étrange Amphibie ,
Qui sent le matin , sur le soir devient fat !

P I T H A G O R E .

D'où vous venoit , Monsieur , cette bizarrerie ?

LE PETIT MAITRE .

De vouloir qu'on me crût ce que je n'étois point ,
Pour l'habit Cavalier mon ame décidée...

P I T H A G O R E .

Qu'el étoit votre état ? ...

LE PETIT MAITRE .

Oh ! glissons sur ce point :

Je rougirois....

P I T H A G O R E .

Eh ! bien ? ...

LE PETIT MAITRE .

J'ai quelque idée ,

Mais... Fort confusé au moins , d'avoir dans un
Sénat

Figuré quelquefois en Robe , en grand Rabat.

J'avois pour Pere un homme austère &
ferme ,

Qui me fit , malgré moi , Sénateur à Palerme.

M O M U S .

Quoi, tout de bon, vous étiez Magistrat?

LE PETIT MAITRE.

Oh! le moins que je pus; car enfin, cette Robe,

Ce triste ornement du Barreau

Obscurcit ce qu'on a de beau,

Et des plus jolis traits la grace se dérobe

Sous la perruque in-folio.

» Une autre chose & m'attriste & me cha-
que;

» C'est le peu de respect qu'a pour nous un Soldat.

» Dès qu'un homme à Cocarde aperçoit un rabat,

» On voit que dans l'ame il s'en moque,

» Et j'ai vu de ces gens qui d'un air dédaigneux,

» Tout en riant, me mesuroient des
yeux.

.

P I T H A G O R E .

Le Ciel dans l'Univers, variant les emplois,

N'en a point établi qui ne fût honorable:

Et comme des Mortels ils forment le lien,

Il n'en est point de vil pour un bon Citoyen:

Il n'en est point qui ne soit estimable.

Le vôtre plus qu'un autre est digne de respect.

LA METEMPSICOSE.

53

D'un sage Magistrat tel est le privilège ;
Il déconcerte à son aspect
Le perfide & le sacrilège ;
D'un seul de ses regards il perce les replis,
De la Chicane ténébreuse ;
Et lui-même éloquent , il n'est jamais surpris
Par l'éloquence insidieuse.
Chéri des bons , des méchans redouté ,
La brigue & la faveur lui sont toujours suspectes ;
Et la verge à la main , il poursuit ces insectes ,
Qui de Thémis souillent la pureté.

M O M U S.

Il en est un qu'toujours gratte & ronge ,
Qu'on nomme en France un Procureur ;
Qui , pour veiller au bien de son plaideur ,
Au fond de sa bourse se plonge ;
Et qui , comme un Chymiste , exerçant son métier
Fond l'or , l'avale , & le rend en papier.

P I T H A G O R E.

Oui les voilà. Momus assez bien les crayonne.
Pour vous , beau Magistrat d'encolure mignonne ;
Qui rougissiez de votre Emploi ,
Il ne se peut qu'avec ce maintien , cette tête ,
Vous n'ayez fait quelque conquête.

Ciiij.

LE PETIT MAITRE.

Un seul objet me rangea sous sa loi.

MOMUS.

C'étoit sans doute une beauté divine.

LE PETIT MAITRE.

Rien de plus beau ; je veux que Momus le devine.

MOMUS.

Vous extravez, sur ma foi.

LE PETIT MAITRE.

L'objet est près de vous : oh ! Momus ne voit goutte !

MOMUS.

J'ai donc la visière en déroute !

Nous ne sommes que trois.

LE PETIT MAITRE.

Eh ? n'y fais-je pas moi ?

MOMUS.

Quel diable de vertige ! amoureux de vous-même !

LE PETIT MAITRE.

En fait de passion, c'est un sage système.

Indépendant, content de soi ;

Sans regret, sans dégoût, à soi-même fidelle,

On n'est point le plastron des rigueurs d'une belle.

Est-on bienfait, aimable & beau,

Le cœur à chaque instant goûte un plaisir nouveau.

Comme on se plaît toujours , jamais l'œil ne se
lasse

De parcourir le même objet.

A l'inconstance peu sujet ,

Chaque jour lui découvre une nouvelle grâce.

LE PETIT MAITRE.

Vous n'avez donc jamais auprès de deux beaux
yeux ? ...

LE PETIT MAITRE.

Fixez les miens : pouvais-je trouver mieux ?

Cette taille est , morbleu...

MOMUS.

Superbement moulée.

LE PETIT MAITRE.

Et la jambe , non cher ?

MOMUS.

Divinement taillée.

Quoi ! vous laissez oisifs tant de brillans appas ?

LE PETIT MAITRE.

Si de tous mes talens j'osois faire parade ,

Soit dit sans me vanter , je ne finirois pas.

MOMUS.

Allons , secouez-moi ce modeste embarras.

LE PETIT MAITRE.

Non , non , je me tairai : se louer est trop fade.

Ciiiij

M O M U S.

Laissez cette pudeur à de petits rabats :

Cette faiblesse vous dégrade.

LE PETIT-MAITRE.

Vous m'y forcez au moins.

M O M U S.

Oui.

LE PETIT MAITRE.

Quatorze entrechats

Couronnés par la gargouillade

Chés moi, d'un grand Danseur annoncent les efforts,

Dans un petit souper, je chante ; j'accompagne ;

Je sçais faire bondir le bouchon du Champagne.

Qui, mieux que moi, fait pétiller les bords
D'un cristal amoureux de la mousse bruyante ?

P I T H A G O R E.

Mais quand le lendemain, dès l'aurore naissante

Il vous faut sur les lys....

LE PETIT MAITRE.

J'y dors.

'Après le Plaidoyer', en sursaut je décide,

Qu'il faut suivre l'avis de celui qui préside.

Je donne aussi très-joliment du cors ;

Si vous voyiez ces doigts sur une chanterelle

Se livrer au désordre, enfanter des accords,

LA MÉTÉPSICOSE.

D'une beauté surnaturelle...

M O M U S.

Je m'écrierois, enivré de transports ;

Mon cher, vous êtes, je vous jure

Le premier Violon de la Magistrature.

LE PETIT MAÎTRE.

Eh ! bien, à votre avis, avois-je des talents ?

M O M U S.

On peut vous mettre au rang des hommes excellens.

LE PETIT-MAÎTRE.

Il faut que cela soit, puisque Momus me loue.

Un peu d'orgueil me gagne : il faut que je l'avoue.

C'est moi qui le premier de nos hommes galans

Sur le bord du Théâtre imprimai sur la joue

De ces jolis baisers faits en forme de mouë ;

Et qui donnés & rendus avec goût,

Se font entendre jusqu'au bout

De la plus spacieuse salle.

M O M U S.

Parbleu ! vous m'étonnez, & rien ne vous égale.

Vous cachez quelque chose, & ce n'est pas là tout ?

LE PETIT-MAÎTRE.

De trente-deux Pièces nouvelles,

Je suis....

M O M U S.

Ah ! vous êtes Auteur.

LE PETIT-MAITRE.

Des théâtrales bagatelles
J'abandonne le soin à nos folles cervelles.
Par cet esprit fécond, ce génie inventeur,
De trente-deux bijoux, nouveaux, indispensables,
Les nécessaires sont ornés ;
Mais tous également utiles ; agréables,
Tous enfin si bien faits, & si bien combinés,
Qu'on ne peut concevoir que dans un pied d'espace,
Tant d'instrumens divers puissent trouver leur place.

P I T H A G O R E , (d'un ton colére.)

Un nécessaire, dites-vous ?

Qu'est-ce cela ? ...

LE PETIT-MAITRE.

Papa, point de courroux.

Mettez dans vos discours plus de douceur, de grâce.
C'est un amas exquis d'instrumens, de bijoux
Qui, pour la propreté, partout nous accompagne ;
Et c'est, ce qu'on nomme entre nous,
Une toilette de campagne.

P I T H A G O R E.

Je suis au fait. Quel accident

Abrégéa votre vie. ..

LE PETIT-MAITRE.

Un cas épouvantable.

En tombant de cheval , je perdis une dent.
Dès ce moment , le jour me fut insupportable ;
Pour surcroît de malheurs , deux rides sur mon
front...

MOMUS.

Il faut mourir après un tel affront.
Une dent de moins , & deux rides !
Je le donne aux plus intrépides
De survivre à de tels malheurs.

LE PETIT-MAITRE.

Aussi réduit au lit , accablé de douleurs ,
Un transport au cerveau...

MOMUS.

Bon , bon ! vous voulez rire ,
Et cela ne se peut...

LE PETIT-MAITRE.

Ah ! ce fut un délire...

MOMUS.

Ce ne fut qu'un redoublement
D'un mal négligé dès l'enfance ;
Qui couvra par l'extravagance ,
Vous fit , mon cher , descendre au monument.

P I T H A G O R E.

Ce joli Magistrat qui , dédaignant la robe ;
De la fatuité parcourut les travers ,
Retournera dans le terrestre Globe ,
Exercer ses talens divers.

M O M U S , (à *Pithagore.*)

Va , je t'entens , & tu peux confier
Le soin du reste à ton Greffier.
Il changera d'habit , deux fois dans la journée ;
Grave Huissier , la baguette en main ,
Une Robe sera son habit du matin ;
Et fier Sergent l'après dinée ,
La plume dans l'oreille , & l'épée au côté ,
Une licue à la ronde il sera redouté.
Enfin , pour soutenir ses enfans , son ménage ,
Dans ses momens perdus , il courra le canton ;
Et faisant blasphémer un maudit Violon ;
Il fera désertier les foires de Village.
Adieu , notre cher , bon voyage.



SCENE VIII.

PITHAGORE, MOMUS,

PITHAGORE.

» **S**I dans un si noble exercice
» Il en est quelques-uns qui font moins qu'il ne
» faut,
» Leurs suppots savent bien éviter ce défaut,
» Et tomber dans un autre vice.
» Je veux parler de ces Paperasseurs,
» Dont le galimathias offusque la justice,
» Qui d'un droit simple & clair proluxes défenseurs;
» Versent sur le papier leur savante malice;
» Qui d'incidens sans nombre épuisant l'artifice,
» Par cent détours obscurs font errer les plaideurs.

MOMUS.

» Pour ces gratte-papiers je ne sais qu'un supplice;

PITHAGORE.

» Quel est-il ?

MOMUS.

» Eh ! morbleu, fais-en des Chicanneurs ;
» Et qu'ils soient à leur tour en proie aux Procureurs.

» A propos ? & certains Notaires
» De leurs droits excessifs , exacteurs arbitraires ,
» Qui s'ingérant de différens métiers
» Se font du bien d'autrui hardis dépositaires ;
» Qui dans leurs cabinets devenus usuriers ,
» Et d'un prêt lucratif dessinant la paraphe ,
» Semblent de l'Emprunteur minuter l'Épithaphe.

P I T H A G O R E .

» Je veux leur conserver , dans un métier nouveau ;
» Pour le bien du Public , des talens nécessaires ;
» Et qu'ayant désormais pour étude un tonneau ,
» Des pauvres , à vil prix , ils soient les Secrétaires.

S C È N E IX. *

P I T H A G O R E , M O M U S , U N
F A U X H E R O S .

M O M U S .

Q Uel diable de tapage ! & que'est ce brutal ?

L E F A U X H E R O S .

Est-ce toi , vieux barbon , qu'on nomme Pithagore ?

P I T H A G O R E .

Oui , que voulez-vous ?

LE FAUX HEROS.

Vivre encore.

MOMUS.

Quel cliquetis ! hé , c'est un Arsenal.

PITHAGORE.

Quel métier avez-vous exercé sur la terre ?

LE FAUX HEROS.

Le seul qui convienne aux Héros.

PITHAGORE.

Selon vous , quel est-il ?

LE FAUX HEROS.

En est-il deux ? la Guerre.

La valeur des Guerriers aux Dieux les rend égaux.

MOMUS.

Vous êtes trop modeste avec de tels rivaux ;

Vous êtes plus à craindre...

LE FAUX HEROS.

Oui , plus que leur tonnerre.

Que fait-il après tout qui nous soit comparable ?

MOMUS.

Oh ! vous autres Héros vous allez meilleur train.

LE FAUX HEROS.

Donne-moi seulement trente quintaux de poudre ;

En deux jours je fais plus de tort au Genre-humain

Qu'en deux mille ans n'en causeroit la foudre.

P I T H A G O R E.

Quel étoit votre nom ?

LE FAUX HEROS.

J'ai sous des noms divers.

Comme un torrent de feu parcourru vingt Provinces ?

Ce bras vainqueur a mis cent mille hommes aux fers ;

J'ai scû du Trône arracher trente Princes.
Fais-moi vivre , & je vais conquérir l'Univers.

P I T H A G O R E.

D'où vous vient , dites-moi , cette rage infernale ?

LE FAUX HEROS.

Aimer la gloire , est-ce être un enragé ?
Par cette passion un grand cœur dirigé....

P I T H A G O R E.

- » La gloire perd son nom en devenant fatale ;
- » L'équité maintenue , & l'honneur protégé ,
- » L'oppression punie , un innocent vengé ,
- » Le plus vil des Mortels tiré de la misère ;
- » Que dis-je ? Un puits creusé sur le bord d'un chemin
- » Peignent mieux d'un grand cœur le divin caractère
- » Que le fanatisme inhumain.
- » Des triomphateurs de la Terre.

MOMUS.

Croirois-tu qu'à nos yeux l'Inventeur du Moulin
Plus qu'Alexandre est un grand homme ?
Quel bien fait un Guerrier ? Il tue, égorge, assomme,
Du sang de ses pareils ensanglante la main :
Mais l'Inventeur pacifique , & benin
D'une aîlée & prompte mouture
Prépare en aliment le plus précieux grain
Que fasse sortir de son sein
La tendre & féconde nature.

LE FAUX HEROS à Momus.

Si ta figure avoit un corps ,
je te ferois , morbleu bien taire.

MOMUS au faux Héros.

Et toi bête intraitable , & fiere ,
S'il se pouvoit , je te mettrois un mors.

LE FAUX HEROS.

Un mors à moi ! moi , jadis Mithridate ?
Moi , jadis Atila , Mahomet , Ghenghiscan !
Qui Héros de plus fraîche datte ,
Ensanglantai le Bosphore & l'Euphrate

Sous le nom immortel du fameux Tamerlan.

P I T H A G O R E.

Vous ne fures jamais que l'instrument funeste
Dont s'est servi la colère céleste
Pour châtier d'illustres Criminels :

Loin de vous aplaudir del'odieuse gloire
D'avoir fait trembler les Mortels ,
• Le choix des Cieux devoit vous faire croire
Qu'il n'avoit pu trouver qu'en vous
Une ame qui fût assez noire
Pour remplir l'Univers des traits de son courroux.

LE FAUX HEROS.

Le Ciel m'a fait honneur , ou le Diable m'écrafe ;
Je ne me choque point de ta caustique phrase ,
Fais-moi passer là-bas , & nous verrons beau jeu :
Dans le délire qui m'embrase
Je veux avant trente ans mettre le monde en feu ;
De morts , & de mourants voir les plaines couvertes ;
Marcher sur les débris de cent Villes désertes ,
Régner seul sur la Terre , & couvert de lauriers.
Des dépouilles des Rois enrichir mes Guerriers.

P I T H A G O R E.

Mais si dans vos fureurs un revers vous arrête :

LE FAUX HEROS.

Je périray content si je meurs glorieux :
Tel fut de mes desseins l'objet ambitieux.
J'aurois voulu traîner à mon char de conquête
Des Peuples inconnus les restes malheureux ,
Enchaîner à mes pieds leurs Princes, leurs Monarques
Et d'un seul coup les dévouer aux Parques.

P I T H A G O R E .

Allez , Monstre , partez , vous me faites horreur ;

Allez sucer le lait d'une Tigresse :

Que son barbare sang ajoute à la fureur

Dont se repaît votre scélératesse.

A deux ans vous serez dans un piège surpris ;

Chargé de fer dans une étroite cage ;

Déchiré , mis en sang par votre propre rage

Vos affreux heurlemens redoubleront les ris

Des spectateurs d'une vaine furie :

Enfin rongean't vos fers , & toujours en courroux ,

Pendant vingt ans vous serez malgré vous

L'ornement , & l'effroi d'une Ménagerie.

L E F A U X H E R O S :

Je ferai peur au moins.

M O M U S .

Sçais-tu mon Général

Que pour te bien matter , le Seigneur Pithagore

Te devoit engainer dans une autre Pécore ?

L E F A U X H E R O S .

Pouvoit-il faire pis ?

M O M U S .

Il est un animal

Dormant d'un œil , grelottant de la lévre :

A qui la peur donne , dit-on , la fièvre....

LE FAUX HEROS.

Que ne puis-je insolent !

M O M U S .

Grand Tamerlan , tout beau ,

S'il dépendoit de moi , ton ame frénétique

Iroit nicher dix ans dans la chétive peau

Du Lièvre le plus pacifique.

Convien's qu'il seroit fort comique

De voir en plaine-un courageux roquer

Mettre en dérouté Atila , Mahomet ,

Et souffler bravement le poil à Mithridate.

LE FAUX HEROS.

Dussai-je ne frapper que l'air ,

Il faut.....

M O M U S , *le poussant dehors.*

Tais-toi , Héros de fraîche datte ,

Va regner seul dans ta cage de fer.



SCENE X.

PITHAGORE, MOMUS.

PITHAGORE.

A Propos de ce cœur impitoyable & fier,
Que ferons-nous de ces hommes féroces
Qui, l'insulte à la bouche, & le fer à la main
Cherchent à prix de sang un honneur inhumain?

MOMUS.

Pour punir leurs fureurs atroces
Il faut que l'éperon ensanglanté leurs flancs,
Et que l'oreille basse, effouffés, chancelants,
Des Postillons Français ils deviennent les rosses.

PITHAGORE.

» Fort bien, ce sort convient à ces hommes fougueux.
» Comment traiterons-nous ces âmes orgueilleuses
» Qui le sourcil bandé contre les Cieux
» Semblent encor braquer contre les
Dieux

» Leurs épaules audacieuses ;
» Qui vous parlent sans voir, ne se courbent jamais,
» Et qui d'une parole aussi sèche que fière
» Reburent leurs pareils ainsi que des Valets.

M O M U S.

» Pour leur rendre les reins plus souples désormais ,
» J'en ferois des Scieurs de pierre ,
» Puisqu'aussi bien le métier de ces gens
» Leur fait bon gré , malgré , saluer les passans.

S C E N E X I.

PITHAGORE , MOMUS , THERESE.

T H E R E S E.

M Es bons Seigneurs , mon compte est bien
facile à rendre :

On ne trouve guère à reprendre
Sur quiconque n'eut jamais rien.

Je me sens l'ame nette , & je m'en trouve bien.

Sçachez donc que jadis on me nommoit Thérèse ,

Concierge du Château d'un gros Monsieur tout
d'or ,

Toujours baaillant , & qui quoiqu'à son aise ,

Ne me parut jamais ni content , ni bien aise :

Vous sçauvez que Thérèse encor

Fut , sous votre respect , femme du pere Blaise.

En vérité , c'étoit un bon vivant ;

Malgré la mode , il fut toujours constant.
Comme il faut , tôt , ou tard qu'ici chacun se rende,
Pardi , quand il viendra , je vous le recommande.

M O M U S.

Peut-on manquer d'égard pour un cas aussi neuf?

T H E R E S E.

Point de quartier au moins , s'il ne mourroit pas veuf.

M O M U S.

Quoi donc , jalouse encore ?

T H E R E S E.

Eh si.

M O M U S.

Que vous importe

Qu'il prenne un autre nœud puisque vous êtes morte?

T H E R E S E.

Oui-dà ! que deviendront tous mes pauvres enfans ,

Si Blaise prend une autre Ménagere ?

M O M U S.

Blaise est donc jeune encore ?

T H E R E S E.

Il n'a que cinquante ans.

M O M U S.

Dans ce siècle à cet âge est-ce qu'on devient pere?

S'il en est quelques-uns , ce sont des accidens....

T H E R E S E.

A la Ville d'accord , mais les hommes des champs
Sont rarement assez précoces
Pour ne pouvoir songer à de secondes noces.

A présent que je suis esprit,
Monsieur Momus , je serois curieuse
D'aller sçavoir là-bas ce qu'on fait , ce qu'on dit ;
Et si ma famille est heureuse.

J'annonce , envoyez-moi faire le revenant.
Que j'aurois de plaisir en faisant quelque niche
A quelque vieux jaloux , à quelque homme trop riche !
Tirer l'oreille à l'un , à l'autre son argent ,
Lutiner le Bailli qui faisoit l'incrédule ,
Et traitoit les Esprits de chose ridicule !

Quoi ; vous riez ! oh je veux rire aussi ,
Ah que c'est bon de rire ! oui , rions , hi , hi , hi.

M O M U S.

Mais , pourquoi rions-nous ?

T H E R E S E.

Mais... nous rions pour rire.

(à *Pithagore.*) Monsieur le Magister , allons donc ,
qu'est-ce à dire ! .

Les Philosophes sont de bien drôles de gens !

(à *Momus.*) Ha , ha , voyez le donc avec sa mine
grave !

Air rogue & fier ainsi qu'un Rat de Gave.

PITHAGORE.

P I T H A G O R E.

Mais de quoi riez-vous ?

T H E R E S E.

Moi ? De votre embarras ;

Et je rirai toujours , si vous ne riez pas.

P I T H A G O R E.

Avez-vous toujours ri quand vous étiez sur terre ?

T H E R E S E.

Ah ! je vous en réponds ; c'étoit tout mon plaisir ;

Aurois-je pu porter le poids de la misère ?

Quand on y songe , elle fait trop souffrir.

P I T H A G O R E.

Vous deviez cette humeur à votre caractère ;

T H E R E S E.

Je la devois au soin de ne point réfléchir ,

Encor plus au dessein de faire rire Blaise.

Quand le soir un pauvre homme entre dans sa mai-
son ,

Une femme , pour peu qu'elle ait de la raison ,

Doit lui montrer , au moins , un visage qui plaise ;

Qu'elle rie avec lui , le taponne , le baise ,

Le matin , en chantant , il reprend son fardeau.

M O M U S.

Avouez-nous que gentille , & bien faite

Vous avez dû tenter le Damoiseau.

D

T H É R È S E.

J'avois trop de gaité pour aimer la fleuriette.

Tous ces Messieurs qui venoient au Château
Disoient que je n'étois femme que pour la forme ;
Ils avoient beau m'offrir le bijou , le cadeau ;
A d'autres, leur disois-je, on vous attend sous l'orme ;
Sçachez de moi, beaux marchands d'Oripeau
Que, pour faire à bon port arriver son bateau

Il faut choisir une eau qui dorme.

A son homme, d'ailleurs, on sçait trop ce qu'on doit,
Je n'aurois pas voulu qu'on le montrât au doigt...
Et puis... On ne rit plus dès qu'on a de la honte.
Ces Madames qui font courir les douloureux

Ont toutes l'air si sot, si langoureux
Qu'en moins d'un mois l'ennui les gagne, les dé-
monte.

Vient-il d'autres Muguers qui vantent leurs appas ?

On recommence, & ça ne finit pas ;

Enfin galamment on radotte

A moins que l'on ne soit brelandière ou bigotte.

M O M U S.

Une femme qui vit sans peine, sans chagrin
N'a rien à démêler avec le Médecin ;
Vous auriez dû vieillir & mourir décrépète,
Et parvenir fort tard à votre dernier gîte.

LA METEMPSICOSE. 75

T H E R E S E

Ah !... je vois bien que nous rirons encore !

Cependant avec moi la Mort eut, mais, tort ;

Ecoutez bien ; l'histoire est fort plaisante ;

Un jour après dîné j'allai voir au salon

Si l'on ne feroit point sonner le Violon :

Je fus toujours créature d'aisance ;

Un tambourin , un cotillon !

Dilataient bien mieux la poitrine

Que ne feroit toute la Médecine ;

Et puis on dort, ah !... d'un si bon sommeil

Qu'on court au pain à son réveil

Mon Maître ayant ce jour le cœur mort, l'humeur

sèche ,

Voulut pour s'égayer , ou pour changer d'ennui

Dans son Paris me mener avec lui ;

Il me fit donc monter dans la calèche.

Tra , tra ; tra , ventre à terre , & toujours au galop ;

Car ces gros-vaporeux , en Ville , à la Campagne ,

Vont toujours très-grâd train... Pour arriver trop tôt

Puisque par tout l'ennui les gagne.

Bientôt nous arrivons dans un lieu triste & noir ;

Arrangé comme l'est l'intérieur des ruches :

Dans cette obscurité je crus entendre & voir

Au lieu de Mouches , des Perruches ;

Aux cellules aussi nichoient des Perroquets

D ij

A tête blanche, égrillards, & coquers,
Et qui babillotent... Presqu'aussi bien que des hom-
mes.

Ho, ho, dis-je à mon Maître, hé ! qu'est-ce que
cela ?

Que vois-je donc par-ci, par-là ?

Dans quel pays est-ce donc que nous som-
mes !

Vous êtes, me dit-il, chez les Italiens,

Vous y rirez, Thérèse, ils sont bons Comédiens.

En effet, dès qu'on eut éclairé cette chambre,

Au lieu de Perroquets, je vis de beaux Messieurs,

Et des Dames ayant de très-belles couleurs.

C'étoit l'eau ! ... Mais, j'annonce, il y sentoît trop
l'ambre.

Bientôt un grand tableau se reployant en l'air

Nous laissa voir un Singe rouge & vert

Baragouinant d'une façon fort drôle

Avec un grand barbu d'oyen des Sapajoux,

Et puis, un grand vaucien le manteau sur l'épaule,

Son singe, & lui jouoient le rôle de Filoux.

Ah ! naïf ! que ces gens entendoient bien leur rôle !

Et puis, sangüé de mi, puis des coups de bâton,

Enfin ils firent tant le métier de larron

Qu'en les mena devant Madame la Justice.

Arlequin... C'est le nom de ce singe en malice,

Qu'il étoit bien dressé pour faire le bouffon !
Il fallut éclater quand je vis des perruques...

Mais... Des perruques de six piés
Couvrant si largement de si risibles nuques

Qu'on ne voyoit plus que des nés.
Le Singe cependant craignant qu'on ne le pendé
Fait prendre d'une poudre à la joyeuse bande,
Et puis d'abord chacun, atchi, atchi, tchi, tchi,

Tout à la fois éternue à l'envi,
» Et puis de secouer sa poudreuse crinière,
» Si dru, que le Barreau fut tout plein de poussière ;
» Après quoi le marois pour les rendre plus fous
» Les fait danser au son d'une Flutte forcieré,
» Et tant chanter qu'ils font un sabat de matous.
En riant vous sçavez qu'on perd fort bien haleine ;
Eh bien ! je ris tant, tant, qu'à la fin j'étouffai,
Ajoutez que l'effort me fit rompre une veine.

Et puis voilà comme je trépassai.

P I T H A G O R E.

Choisissez-vous un sort, & dites-nous sans feinte
Quel état vous plairoit en revoyant le jour
Voudriez-vous aller vivre dans une Coarç...

T E M P S I C O S E.

Y vit-on dans la joie, y vit-on sans contrainte ?

P I T H A G O R E.

Un magnifique ennui règne dans ce séjour.

M O M U S.

Il vous trompe. On y rit, on s'accueille, on s'em-
brasse,

On s'y caresse avec tant de transport

Que le plus fin, ou le plus fort,

Où vous étouffe, ou vous terrasse.

T H E R E S E.

Je n'en veux point ; ces gens corrompoient mon
humeur.

Foin d'un pays où le visage

N'est point d'accord avec le cœur.

Dans les Villes a-t-on un si vilain usage ?

Y seroit-on autant hypocrite & menteur ?

P I T H A G O R E.

Par tout où l'intérêt inspire le langage,

On y saisit le verbiage,

Du fourbe, & du complimenteur.

T H E R E S E.

Ah les traîtres ! je veux retourner au village.

Peut-on vivre sans rire, ou rire pour tromper ?

Et sous un air gentil chercher à s'attrapper ?

La grosse bonne-foi fait toujours mon partage,

Thérèse n'entendit jamais le rapinois.

Oh !... Les masques ! d'oser prendre un joli minois

Pour jouer méchamment un vilain personnage !

Oui, tenez-moi parole, & puisque j'ai le choix,
Rendez-moi mon Mari, mes enfans, mon ménage

P I T H A G O R E.

Non, cela ne se peut ; un si beau naturel
Mérite un plus noble appanage.

T H E R E S E.

Vous vous moquez de moi !

P I T H A G O R E.

De plus sage mortel

Vous recevrez le chaste hommage ;
Un amour pur, constant, & durable

Consacrera votre tendresse.

D'un Magistrat, l'effroi du lâche criminel

Vous égayerez la sagesse.

Votre riante humeur, sur un ton plus décent

Verfera dans son cœur le plaisir innocent.

Vous parviendrez tous deux à l'extrême vieillesse

Sans en avoir senti les maux, ni la tristesse ;

» La Mort en vous frappant du plus doux de ses traits

» Rendra le même jour vos corps à la poussière,

» Et les vertus viendront vous ouvrir la carrière

» D'un bonheur dont les sens ne goûtèrent jamais.

T H E R E S E.

Et Blaise, Monseigneur, il est bonne personne,

Faites-moi rire encore, en m'assurant qu'un jour

20. *L A M E T E M P S I C O S E.*

Il fera fortune à son tour :

Vous riez ! quel plaisir ! sa chance sera bonne.

P I T H A G O R E.

Je lui destine une couronne.

T H E R E S E.

Prenez-y garde, au moins, on dit que c'est bien
lourd.

P I T H A G O R E.

Sur un front vertueux jamais elle ne pèse.

T H E R E S E, *en sortant.*

Je vais crier d'avance, eh ! vive le Roi Blaise !

F I N.

PROLOGUE.

BRAMA, PITHAGORE.

BRAMA.

LA fureur des mortels, leur funeste vaillance
L'emportement de leurs plaisirs divers,
Des Médecins la barbare ignorance,
Et plus encor l'intempérance,
Ont tellement ravagé l'Univers
Que je hâte le jour de la Métémpsychose.
Arbitre souverain des âmes que la Mort
M'envoie à chaque instant par les ordres du sort,
Pithagore, je me propose
D'intelligence avec l'Amour
De réparer les pertes de la terre,
Et d'y renvoyer dès ce jour
Toutes les Ombres dont le tour
Est arrivé d'y revoir la lumière.
Le Dieu Brama se doit son Culte, & ses Autels;
Et sans toi l'Univers ignoroit ma puissance;
Que ceux qui vont rentrer dans l'ordre des Mortels
Les Vertueux comme les Criminels

D v

32 LA MÊTEMPYSICOSE.

Par moi soumis à ta rare prudence

Tiennent de toi leur destin, leur naissance,

P I T H A G O R E.

Divin Brahmé, laissez plutôt finir

De l'homme la coupable engeance ;

Ou ranimez dans son essence

Des vertus & du vrai le précieux desir.

L'Homme à présent guidé par l'aveugle licence

Sans sagesse prétend jouir :

Beaucoup de peine, un instant de plaisir

Beaucoup d'orgueil, & peu d'intelligence,

Beaucoup d'espoir sans vraisemblance,

De grands projets sur le sable tracés,

Des raisonnemens sans science,

Luxe, chimère, impertinence,

Dégradent maintenant des Mortels insensés

Et la noblesse, & l'existence.

B R A M A.

Hé quoi pour se guider n'ont-ils pas la raison ?

P I T H A G O R E.

La raison ne sait plus qu'a prêter le poison

Dont elle infecte l'innocence ;

Insinuante en ses propos

Des flatteuses erreurs elle prend la défense,

De l'ameur, du vrai même usurpant la décence

LA MÉTEMPSICOSE. 83

D'un éclat imposteur elle embellir le faux :
De-là vient que l'esprit ébloui d'un Sophisme
Qui des penchans du cœur lui rend la liberté,
Rejette jusqu'au Pirrhonisme.
Et n'admet de réalité
Que dans la seule volupté.

B R A M A.

Exempt de passions tu discernes sans peine
Ce qui chez les Mortels te choque & te déplaît ;
Je le vois mieux que toi, mais les Dieux sont sans
haine.

Sûrs de leur plan, au-dessus du regret
Ils ont voulu que l'ame humaine
Pour s'épurer passât de corps en corps,
Qu'en y rentrant chacune fût punie
Selon le vice ou la manie
Qui sur la terre animoit ses transports.
Mais pour mieux prononcer sur leur *Métempsicose*,
Chacune paroitra pour sa distinction
Avec la même passion
Qui de ses travers fut la cause.

P I T H A G O R E.

Très-peu, divin Brama ,perdront au changement ;
Et tels habiteront de sauvages tanières

Dvj

Sous le féroce habillement
Des Bêtes les plus sanguinaires
Qui se loueront secrètement
De jouir plus impunément
De leurs fougues originaires.

B R A M A.

Par la Métémpsiçose, il faudra les dompter,
Et leur faire remplir des rôles misérables;
La peine, la douleur peuvent seules mattr
L'orgueil des coeurs impitoyables.

P I T H A G O R E.

En seront-ils meilleurs après le châtimant ?
Seigneur, remarquons-nous depuis deux mille an-
nées

Dans les Mortels quelque heureux changement ?
Leurs ames de retour plus mal morigénées
Ne rapportent ici que de nouveaux travers
Inventés par l'orgueil sous des dehors divers
Du luxe fastueux mollesses raffinées...

B R A M A.

Le monde n'est point dépourvu
De grands modèles de vertu ;
Et sur la terre il est quelques mortels encore
Que ma'gré lui le vice honore.

» Amis du vrai l'honneur est leur flambeau

» Guidés par lui, rien à leurs yeux n'est
beau

» Que les inexprimables charmes

» Que ressent dans son cœur la tendre probité ;

» En essuyant les vertueuses larmes

De son ami persécuté.

P I T H A G O R E.

» Voilà , divin Brama , de fort belles images ;

» Dans quels pays sont les originaux ?

» Est-ce à Londres , à Paris que l'on voit ces vrais
sages ?

» Ou pour trouver ces modestes Héros .

» Dois-je porter les yeux sur des climats plus chauds ?

» Montrez-m'en deux ou trois , j'ai beau fixer la
terre ,

» Le peu de bien que j'y vois faire

» A pour objet l'intérêt , ou l'orgueil ;

» Et la fière Opulence , ou l'Avarice immonde.

» Contrainte par la Mort d'abandonner le monde

» Ne fait du bien qu'en entrant au cercueil.

B R A M A.

» Mais moi , qui dans les cœurs pénètre

» Je sais que la vertu regne dans quelques-uns.

P I T H A G O R E.

Ou les gens vertueux ne sont pas fort communs,
Ou bien sont si honteux de l'être,
Que pour ne point choquer, & se rendre importuns,
Hardiment nulle part on ne les voit paraître.

B R A M A.

Selon toi, sur la terre il n'est plus de candeur ;
L'intérêt y prévaut sur la mâle droiture ;

P I T H A G O R E.

Ce seroit outrer la peinture,
Et vous sçavez bien mieux que moi, Seigneur,

Que jamais on ne vit chez l'humaine nature
Autant d'honnêtes gens, si peu de gens d'honneur.

Un séduisant extérieur

Emprunte des vertus le ton, & la parure,

Sous le fard de cette imposture

Le Fourbe aimable, insinuant, flatteur,

Fait prospérer partout sa riant figure ;

Le front ouvert, la perfidie au cœur ;

Il parle sentamment, fait le procès au vice,

Il se plaint, il gémit, il vante la douleur

Qu'il a de vivre en un siècle où l'erreur

La sombre fraude, & l'altière injustice

Malgré ses cris maîtrisent l'Univers,

Exilent les vertus, ou les tiennent aux fers.

B R A M A.

Je sçais, qu'en général, une fourbe soupleste

Est des humains le gui le universel :

Leur hypocrite politesse

S'annonçant sous les traits du vrai, de la sagesse ;

Saisit de l'amitié le rendre naturel ;

Et ces dupes en proie au piège mutuel

D'une affable scélératesse

Cherchent à se surprendre, à se tromper entre eux

Comme ils voudroient tromper les Dieux.

P I T H A G O R E.

Etre divin, je crois l'homme incurable ;

Tout réfléchi, je ne sçais qu'un secret

Pour le rendre moins imparfait.

B R A M A.

Quel est ce secret admirable ?

P I T H A G O R E.

S'il peut être employé, je réponds de l'effet.

Vous n'avez qu'à détruire un monstre opiniâtre ;

Il est du monde entier l'esclave & le tyran.

B R A M A.

Quel est-il ?

PITHAGORE.

L'amour-propre, effronté Partisan
Des sottises qu'il idolâtre,
Et qui du fond du cœur dont il fait son théâtre,
Fait jouer les travers dont il est artisan.

B R A M A.

Sans ce ressort, sans ce mobile,
Tout rentreroit dans le cahos.
Emule des talens, & Pere des Héros
Son feu rend des vertus la pratique facile :
L'honneur sans lui, languissant, imbécile,
Mourroit oisif dans le repos.
L'amour-propre dirige un grand cœur vers la
gloire,
Il chante les vertus, il inspire les Arts,
Et c'est lui qui conduit au Temple de mémoire
Les nourissons des Muses, & de Mars.
Hé ! n'est-ce point par lui que le Guerrier affronte
Dans les champs de l'honneur mille & mille trépas ?
L'amour-propre ennemi du mépris, de la honte,
Echauffe le courage, & raffermi les pas.
De quiconque ne voudroit pas
De sang froid, sans témoins retrancher de sa vie
Quelques instans pour sauver la Patrie.
L'Amour-propre éternise en des écrits brillans

La bonté de Titus , & la grandeur d'Auguste ;

C'est lui qui façonne le buste

D'un protecteur des vertus , des talens ;

Et s'associant à la gloire

De ceux dont il trace l'histoire ,

Il lègue à la postérité

Des leçons d'immortalité.

P I T H A G O R E.

Franchement quand il prend la peine

De célébrer les vertus , les travaux

Ou d'un Bourbon , ou d'un Turenne

Quoi qu'il ose , & qu'il entreprenne

C'est moins la gloire du Héros

Qu'il envisage , que la sienne.

Ainsi , divin Brama , qu'il fasse mal , ou bien

Il est toujours superbe , ou mercenaire ;

Et jamais il ne fera rien

Pour le seul honneur de bien faire.

B R A M A.

Des actions d'honneur quelque soit le motif ,

Il suffit que craignant le blâme

L'Homme cher à lui-même , ait sans cesse en son

ame

Un aiguillon pressant , un instinct tendre & vif

Qui, du double intérêt de soi, de ses semblables •
 Réunisse les droits en confondant l'objet :
 Chef-d'œuvre du Destin dont le ressort secret
 Sçait rendre entre eux les hommes sociables,
 Mais dont le principal effet
 Est de leur rendre aussi leurs devoirs agréables.
 Le Ciel en leur faveur, pouvoit-il faire mieux ?

P I T H A G O R E.

Non, Seigneur, pour ceux qu'il inspire ;
 Mais pour les hommes vicieux ,
 Des dons du Ciel , l'amour-propre est le pire.
 Dès que les sens tumultueux
 A la foible raison font sentir leur empire ,
 Avec les passions, il se ligue, il conspire
 Pour les rendre licencieux.
 Novice encor ; timide , & sans adresse
 Il débute en tremblant , & marche à petit pas ,
 Le penchant au plaisir amorce-t-il l'apas
 D'une voluptueuse yvresse ,
 Il s'élançe , & se livre à cette enchanteresse
 Après quelques légers combats
 Que lui fait soutenir un reste de sagesse ;
 Et comme le plaisir ne peut jouir sans frais
 Pour parvenir à la richesse ,
 Il prend pour guide la bassesse.

De chaque vice alors parcourant les excès
Il les épuise tous , & les boit à longs traits ;
Bientôt la dureté , la farouche rudesse
Viennent encor diffamer la vieillesse ,
Et pour son cœur ont de nouveaux attraits :
Qu'on ne lui parle plus d'amitié , de tendresse ,
Ces beaux noms pour les fots sont inventés exprès :
Enfin comblé de biens , enivrés de succès
Méconnoissant les Dieux , Parents , devoirs , Patrie ,
Sa conscience intrépide , aguerie
Le front levé , se marche désormais
Du vice au crime , & du crime aux forfaits.

B R A M A.

Voilà les Scélérats que je te recommande.

P I T H A G O R E.

Seigneur , laissez-moi faire , ils sont en bonne main.

B R A M A.

Je veux que cette race inhumaine , & gourmande
Couverte de lambeaux sans secours & sans pain
Passe ses tristes jours dans la honte & la fin ,
Qu'à charge & rebulée elle soit en opprobre
Aux mêmes malheureux qu'elle a réduit aux pleurs :

P I T H A G O R E.

Je ne sçai si les gens en deviendront meilleurs ,

Mais il n'en sera pas qui du moins ne soit sobre.

B R A M A

Quiconque a méconnu la vertu, l'amitié,
Ne doit plus subsister qu'aux dépens de l'Avare.

P I T H A G O R E.

Tel soit le sort d'un cœur dur & barbare
Qu'il ne puisse à son tour émouvoir la pitié.

Fin du Prologue.



S C E N E . . .

PITHAGORE, MOMUS, UNE
INDIENNE.

MOMUS, *voyant venir l'Indienne.*

J E vois venir une ombre fort jolie !
Allons morbleu , déridons nous ;
Elle m'eût , sur ma foi , fait faire une folie
Au tems que la mythogïe
Permettoit aux Dieux d'être fous.
l'Indienne. Brune aux yeux bleus que faifiez-vous
sur terre ?
l'Indienne. Je crois qu'il étoit assez doux
D'y respirer , d'y coquêter , d'y plaire.

L'INDIENNE.

Mais j'ai si promptement terminé ma carrière ,
C'étoit , Seigneur , pour suivre mon époux

PITHAGORE.

Un amour aussi rare est digne de louange.
Vous l'aimiez donc bien fort ?

L'INDIENNE.

Oh point du tout, Seigneur.

MOMUS.

J'entens ; par un effet aussi subit qu'étrange
La joie en un instant vous étouffa le cœur.

L'INDIENNE.

Native des rives du Gange

Je me suis immolée à ma sainte douleur.

MOMUS.

Ah ! quelle diable de fureur ?

Le sexe en ce pays aime mieux rendre l'ame

Que de cesser d'être trompeur ?

Il falloit déroger.

L'INDIENNE.

Devois-je vivre infame ?

Aussi, dès que je vis bruler mon radeur,

Droit au bucher j'allai comme une brave femme ;

Et je m'élançai dans la flamme

Pour satisfaire au point d'honneur.

Je crois qu'après cette action hardie,

Je fus, Seigneur, bien applaudie.



SCENE annexée à la précédente.

PITHAGORE, MOMUS, L'INDIENNE,

SON MARI.

PITHAGORE.

Que nous veut ce bon homme !

L'INDIENNE.

Ah ! ... c'est mon vieux mari.

LE MARI à *Momus*.

Vous lui parliez de près !

L'INDIENNE à *son Mari*.

Quoi, tu n'es pas guéri ?

Et tu ressens encor ta noire jalousie.

LE MARI.

Oui, m'amour, & mon ombre attachée à tes pas

Te suit, t'admire, & te chérit encore,

Et je venois supplier Pithagore

De me rejoindre à tes appas.

PITHAGORE.

Quel accident vous priva de là vie ?

LE MARI.

Le point d'honneur me causa le trépas ;

Ma femme vous voyez , étoit assez jolie...

M O M U S.

Mari jaloux , vous vous ferez battu
 Pour conserver votre conquête ,
 Craignant avec raison qu'une risible crête
 Ne vous pousât à l'impromptu,
 Et que votre moitié n'égarât sa vertu
 Dans l'embarras d'un tête à tête ,
 Vous aurez fait le rodomont
 Contre le joli téméraire....

L E M A R I.

Regardez bien ce large front ;
 Eh bien , ce front renferme une judiciaire
 Qui sçut le garantir du conjugal affront.

P I T H A G O R E.

Je vous crois. Ainsi donc ce fut pour la Patrie
 Qu'en homme généreux vous perdités la vie !

L E M A R I.

J'ai vécu pour moi seul. La Patrie ! ah parbleu
 Vous donnez la dedans ? fadaïse toute pure.
 Non, je ne fus jamais assez fort , je vous jure ,
 Pour hazarder pour elle un seul cheveu.
 L'or fut mon seul ami , le plaisir mon cru te ;
 Convive infatigable , ennemi de l'ennui,
 J'ai fait ma seule inquiétude

De la femme & du vin d'autrui.
A soixante-huit ans je me mis en ménage ,
On en vient là, quand on devient gouteux ;
Vous sentez bien que prendre une femme à cet âge ,
C'est rarement le but d'un désir amoureux.

M O M U S.

Ah pauvre hymen ! te voilà bien chanceux !
Les rebuts de l'amour deviennent ton partage
Dans ce siècle licentieux
On attend pour te rendre hommage
Qu'on soit usé par le libertinage ;
On a recours à toi quand on est langoureux ;
Aussi voit-on souvent que tel qui se hazarde
A se charger du fardeau conjugal ,
Associe au lit nuptial
Moins une femme qu'une garde.

L E M A R I.

D'ailleurs, j'avois trois gredins de Neveux ;
Braves-gens , disoit-on , mais de la forte espece ;
Peu complaisans pour moi , modestes , scrupuleux ;
Qui dédaignant l'intrigue , la finesse ;
Ne recherchoient d'autre richesse,
Que celle qui provient d'un travail vertueux.
J'avois encor une gotique Nièce ,
Folle de son mari , prude comme Lucrece ,
.....
Pour les réduire à la misère,

Les mettre au désespoir , les priver de mon bien ,
Je conçus qu'il falloit que je devinisse pere.

M O M U S.

Hé , qu'en fut-il ?

L E M A R I.

Hélas , il n'en fut rien.

Ma femme n'eut jamais l'esprit d'être seconde ;
Plus cette envie irritoit mon ardeur ,
Plus l'hymen dégradoit ma santé , ma vigueur ;
Ainsi vous comprenez que j'ai quitté le monde
En victime du point d'honneur.

P I T H A G O R E.

L'homme d'honneur , allez , retournez sur la terre ,
(à l'Indienne.) Et vous , mignonne aussi.

L'INDIENNE.

De moi prenez pitié ;
Des loix de mon pays victime involontaire ,
N'ordonnez point que mon sort soit lié
A l'inflexible caractère ,
D'un homme qui jamais ne connut l'amitié :
Tyran farouche , ame fiere , & jalouse
Qui méprisant mes larmes , mes soupirs ,
Me soumettoit à ses desirs ,
Plus en Esclave qu'en Epouse.

P I T H A G O R E.

(à l'Indienne.) Ne craignez rien. Mornus, au lysé
du destin

Fixez leur mission future.

Ce méchant ira naitre au sein

D'une Négresse avare & dure ;

Vendu par elle-même , il passera les mers

Pour ne revoir jamais ni Parents , ni Patrie ;

Privé du jour , Esclave , il traînera ses fers

Aux fonds des abîmes ouverts ,

Par l'insatiable manie

De ces Mortels , qui , pour un filet d'or ,

Pouffent leur téméraire effor

Jusqu'aux fondements de la Terre.

L' I N D I E N N E.

Que c'est bien fait ! (à son Mari.) Si vous vous mariez encor

N'attendez pas si tard à tâcher d'être pere.



SCENE, suite des deux précédentes.
PITHAGORE, MOMUS, L'INDIENNE.

P I T H A G O R E.

Vous sans changer de sexe, allez naître à Paris;
Des plus aimables jours allez goûter les charmes;
A vingt-cinq ans veuve de deux maris,
Un troisième viendra qui séchera vos larmes.
De la tendresse au désespoir,
Du désespoir à la tendresse,
Vous passerez deux fois, sans oser concevoir
Que votre cœur en proie à la noire tristesse
Puisse donner accès au langage enchanteur
D'un séduisant consolateur,

M O M U S.

Parlez un peu, la Douairière;
Si le chagrin vous prend de trop forte manière
On vous permet d'étouffer de douleur.

L'INDIENNE.

Hé pourquoi non ? Si c'est la mode en France,
L'artifice du sexe est capable de tout.

M O M U S.

D'accord, & c'est la seule extravagance

LA METEMPSICOSSE. VOI

Qui puisse échaper à son gour.

En ce pays tout est de mode ,

Mais celle-là n'y prendra pas :

Femme qui d'un Epoux y plectre le trépas.

Aux circonstances s'accommode ,

Se désespère plus ou moins ,

Selon le genre des témoins ;

» Nuançant à son gré le ton & la méthode

» De son hypocrite douleur ,

» Pour duper le grand nombre, elle lui fait l'honneur

» De pouffer les sanglots jusqu'à leur période ,

» Les importuns partis, elle rit en son cœur ,

» Cherche au téfunt un successeur ,

» Et répète devant la glace

» Pour le premier complimenteur

» Une pathétique grimace.

L'INDIENNE,

Pour jouer un tel rôle , il faut bien des talents.

M O M U S.

Allez , le sexe en France a des dons excellents ;

D'ailleurs , en fait de rusés , & d'imposture

L'air que l'on y respire ajoute à la nature.

P I T H A G O R E.

Pour inscrire son sort vous perdez bien du tems.

MOMUS.

Je l'emploie au contraire ; ombre de cet étoffe
Doit dérober quelques instans
Au véritable Philosophe.

S C E N E.

UNE HONESTA , PITHAGORE ,

MOMUS.

L' H O N E S T A.

Q Uand on sçait ce qu'on veut , on entre sans
façon.

Mon histoire aussi bien sera courte à déduire,
Sage par goût , soumise à la raison ,
Et peu sensible au plaisir de médire...

MOMUS.

Oh , vous eûtes du moins celui de contredire.

L' H O N E S T A.

Rien ne bronchoit dans ma maison :
Enfans , Epoux , Valets , je sçavois tout réduire ,
Un mot faisoit trembler , un mot faisoit la loi.

P I T H A G O R E.

Dans sa famille est-ce ainsi que l'on régné ?

Une Mere, une Epouse, inspirer de l'effroi !
Faites pour être aimée, elle veut qu'on la craigne !
Votre sexe, Madame, a droit de commander,
Son sceptre est dans les yeux, les cœurs font son
Empire,
Sa force est la douceur, ses armes un sourire ;
Mais quand par l'arrogance il ose décider,
Il perd ses droits, & les hommes rébellés
Brisent le joug, qui faisoit leur bonheur...

M O M U S.

Et les Honesta les plus belles
Au lieu d'amour, inspirent de l'horreur.

L' H O N E S T A.

Qui vous a dit le nom qu'on me donnoit sur terre ?

M O M U S.

Vous-même, en peu de mots.

L' H O N E S T A.

Taisez-vous, maître sot.

M O M U S.

Suis-je votre Mari ?

L' H O N E S T A.

Non, mais il faut vous taire.

L' H O N E S T A.

Le séduisant esprit, l'aimable caractère !

E t i j

L' H O N E S T A.

M est bon, s'il me plaît ; suis-jei, Dieu falor,

Pour effuyer votre contrôle ?

Plat ricanneur, est-ce là votre rôle ?

Si chacun fait ici le sien,

Ce grand visage sec peut-être vou fra bien

M'expédier d'une parole.

P I T H A G O R E.

Je craindrois d'en trop dire encor,

Car, avec vous, Madame, on est sûr d'avoir tort.

L' H O N E S T A.

Parlez, parlez, juge hypoconfre,

Et sçachez que je suis toujours prête à répondre.

P I T H A G O R E.

Qui fûtes-vous ?

L' H O N E S T A.

Moi ; Femme.

M O M U S.

Oh, c'est un point

Qu'à vous entendre on ne conteste point.

P I T H A G O R E.

De quel pays ?

L' H O N E S T A.

Basse-Bretonne.

P I T H A G O R E.

Quel étoit votre état ?

L' H O N E S T A.

Très-antique Baronne ,

Dame de trois clochers , & de Quimper à Dol

On parle avec respect des Barons de Kerfol.

P I T H A G O R E.

Et votre Epoux ?

L' H O N E S T A.

Vivoit en Gentilhomme ;

Tuoit le lièvre au gîte , & tiroit en volans.

P I T H A G O R E.

Et vos fils ?

L' H O N E S T A.

Sous ses yeux exerçoient ce talent.

Quant à moi de nos biens clairvoyante Ecônome ,

La canne en main , j'allois vingt fois par jour

Du grenier à la basse-cour.

Dans mes vergers manquoit-il une pomme ?

Oh ! je faisois un train qui duroit jusqu'au soir.

M O M U S.

Que disoit le Baron ?

L' H O N E S T A.

Il gardoit le silence ;

Ah , j'aurois bien voulu que perdant patience ,

E v

Le cher homme eût osé sortir de son devoir.

Qu'est-ce qu'un homme au reste ? Un meuble de ménage

Qui donne un nom, un état, des enfans ;

Mais qu'une femme de bon sens

N'aime qu'autant qu'il est utile au mariage.

Le mien en débutant vouloit bien s'échaper,

Je le rendis bientôt exact, fidel, & sage.

MOMUS.

Je pense que toujours vous sçûtes l'occuper,

Et le Baron n'eut pas le temps d'être volage.

L'HONESTA.

Que n'avez-vous pu voir avec quel noble orgueil

Je rangeois tout chez moi sous mon obéissance ?

Un seul geste, un signe, un coup d'œil,

Faisoit trembler & craindre ma vengeance ;

Enfin rien ne bornoit mon bonheur, ma puissance

Quand la mort du Baron vint me couvrir de deuil ;

Cette privation fut une rude épreuve.

MOMUS.

Vous l'aimiez donc !

L'HONESTA.

Fort peu : mais... Lui mort... J'étois

veuve.

MOMUS.

Cet état est fâcheux quand on a quarante ans.

L'HONESTA.

Et vous êtes, Momus, des plus impertinents.

J'en avois tout au plus vingt-trois.

PITHAGORE.

Et d'enfans !

L'HONESTA.

douze.

MOMUS.

Le Diable dort, la menteuse se bloufe.

L'HONESTA *donnant un soufflet à Momus* :

A son réveil il vous fait ce présent.

MOMUS.

Quel attentat ! sacrilège femelle !

Appliquer un soufflet sur ma joue immortelle ?

L'HONESTA.

C'est ainsi que je traite un fort mauvais plaisant.

MOMUS.

Oh, Madame Honesta, vous voyez ma surprise ;

Je me croiois impalpable & sans corps,

Mais je viens de sentir que dans ses noirs transports

Un Diable sur un Dieu peut trouver quelque prise,

PITHAGORE.

Vécûtes-vous longtemps après le cher Kersol ?

E v j

L' H O N E S T A.

Deux ans.

P I T H A G O R E.

Quel accident abrégéa votre course ?

L' H O N E S T A , (*d'un ton de dépit.*)

Mon fils aîné m'ôta les détails & la bourse...

M O M U S.

Et la rage soudain vint lui ferrer le col.

P I T H A G O R E.

Madame , sans cesser d'être femme & jolie

Allez revoir le jour en Mingrelie.

Ce climat qui produit des visages charmans

En fournir les Sérails des Epoux Musulmans ;

Femme d'un grave Turc , & soumise au silence ,

L'esclavage pourra corriger votre humeur ;

C'est là que vous sçauvez par votre expérience

Qu'un bel œil n'est jamais vainqueur

S'il n'annonce l'obéissance ,

Et s'il ne parle avec douceur :

L' H O N E S T A.

Vous croyez donc qu'imbécille & discrète

La Baronne fera muette ?

Partout où je serai je prétends commander.

Dans ce triste Sérail , si quelqu'un me raisonne ,

Je mets le feu , plutôt que de céder.

Ces maudits Turcs ſçaurent , ſi ma bile bouillonne
Que j'ai porté jadis une tête Bretonne.

S C E N E.

P I T H A G O R E , M O M U S ,

M O M U S.

Plus altéré qu'un Avocat braillard
Je vaïs faire tirer deux flacons de nectar ;
Crois-moi , viens boire un coup , la Juſtice abreuvée
Reprend toujours d'un eſprit plus gaillard
L'audience de relevée.

Fin d'un Acte.

SCENE.

PITHAGORE, MOMUS, UNE
COQUETTE.

MOMUS, *la voyant venir.*

Que ce minois est fin ! que cet œil est coquet !
Que d'enjoûment , & que de grace !

LA COQUETTE.

Faites trêve , Momus , à ce galant caquet ,
Je suis yvre d'encens , il m'excede , il me lasse.

MOMUS.

Un peu d'encens bien apprêté
Est l'aliment de la beauté ,
Pour peu qu'il pénètre , & qu'il touche
Les ressorts de la vanité.

Il agrandit les yeux , il rétrécit la bouche ,
Des amours assoupis il réveille l'Essain ,
Et sa douce vapeur fait naître sur le teint
Des rivales de Flore une brillante couche.

PITHAGORE.

Par quel malheur êtes-vous parmi nous ?

LA COQUETTE.

Pour un Procès perdu , de rage je suis morte.

MOMUS.

Le Juge étoit avengle.

PITHAGORE.

Eh ! quel âge aviez-vous ?

LA COQUETTE.

Mais... J'avois... Cinquante ans.

MOMUS.

Que le Diable t'emporte !

Que je la voye encor ; je suis duppe , ma foi ,

Sur ce visage usé que de fard , de céruse ;

Ce sein docile est de très-bas alloi !

Pouvoit-on au coup d'œil soupçonner tant de ruse ?

PITHAGORE.

Contre qui plaidiez-vous ?

LA COQUETTE.

La belle question !

J'avois un procès à la mode ,

Et je plaïois en séparation.

Quand l'ennui de l'hymen est à son période ,

Quand au lieu de l'amour , la fadeur , les dégoûts ;

S'emparent du cœur d'une femme ,

Je pense qu'elle peut sans blâme

Se dérober aux loix d'un insipide époux ,

110 LA METE

S C

PITHAGOR

C O

M O N

Q Ue ce m
Que
L

Faites trêve
Je suis yvre

Il agr

Des :

Et fa

Des

P I T H A G O R E.

La vapeur est par vous jouée avec grandeur ;
: Vous en avez le ton , & le manége ;
Mais des gens , tels que moi doanent peu dans ce
piége.
Parlez vrai , s'il se peut , donnez-moi des raisons.

M O M U S.

Des raisons , & du vrai ? Que cet homme est sauvage !
Imposa-t-on jamais telles conditions ?
Encor veut-il des pleurs interdire l'usage.

P I T H A G O R E.

Quel est le fort , l'état de vos enfants ?

L A C O Q U E T T E.

Ma Fille parvenue à l'âge de quinze ans
A pris par mes conseils le parti de la grille.

P I T H A G O R E , (à part.)

Ses conseils ! la perfide !

M O M U S.

Etoit-elle gentille ?

L A C O Q U E T T E.

Faite à ravir , beau teint , des yeux vifs , ingénus. . .

M O M U S.

Des conseils maternels je ne m'étonne plus.

P I T H A G O R E.

Et vos Fils ?

LA COQUETTE.

L'un ayant la taille contrefaite,
Par ménage & sans titre a pris le manteau court ;
Folâtre ainsi qu'une Coquette,
Il se raille lui-même , aux femmes fait sa cour ,
Et donne le plus joli tour
Au jargon de ruelle , à celui de coulisse.

P I T H A G O R E.

Et l'autre ?

LA COQUETTE.

Est un rustre, un balourd,
Sans politesse, ainsi que sans malice,
Honnête Homme à sa guise , intrépide houbereau,
Et qui court une obscure lice
Dans les masures d'un Château.

P I T H A G O R E.

Quoi , le Pere souffroit qu'une Mere coquette
Disposât à son gré du sort de ses Enfants ?

M O M U S.

Les Peres aujourd'hui ne sont si négligens
Que parce que chez eux la nature est muette.

P I T H A G O R E.

Pouviez-vous de vos biens faire un plus noble emploi,
Qu'en faisant sous vos yeux prospérer la jeunesse ? ...

LA COQUETTE.

Quels détails, quels ennuis, ce soin traîne après soi !

P I T H A G O R E.

Jamais on ne s'ennuie où le cœur s'intéresse.

LA COQUETTE.

L'amour maternel n'est qu'un instinct de tendresse

Qu'entretient l'habitude , & qu'on acquiert sans
choix ;

S'il ne se fait sentir....

M O M U S.

On n'est point à la fois

Mere instructive, & tendre, & petite maîtresse.

P I T H A G O R E.

Comment vous justifierez-vous

Si vous avez outragé votre Epoux ;

LA COQUETTE.

Un mot suffit, la Calomnie.

Qu'une Femme ait du goût pour la coquetterie ,

Qu'au plus trois Cavaliers soient près d'elle assidus.

Que les petits égards de la galanterie

Innocemment lui soient ren dus

Mille faux bruits sont réparés ,

Et la plus chaste Femme est d'abord diffamée

Par les bons mots & les mordants couplets ,

Dont la crédule renommée

SCÈNE annexée à la précédente.

PITHAGORE , MOMUS , UN
VIEUX MARQUIS.

LE VIEUX MARQUIS.

Bon jour , je suis à vous , & de toute mon ame.
Avant tout trouvez bon que l'on prenne un fauteuil.
Au moins nous flattons-nous d'un favorable accueil.

PITHAGORE.

Hé , pourquoi ?

LE VIEUX MARQUIS.

Mes Ayeux sont avant l'Oï flamme.

PITHAGORE.

De ce qu'ils ont été je m'inquiète peu ;
Il s'agit de vous seul.

LE VIEUX MARQUIS.

De ma petite Femme

Etes-vous satisfait ? Elle avoit bien , parbleu ,
Quoiqu'un peu trop coquette , & tant soit peu bégueule ,

La plus jolie humeur... Sçavez-vous le Blazon ?

MOMUS.

MOMUS *à part.*

Pour un vieillard, quel crâne !

LE VIEUX MARQUIS.

Autrefois ma Maison

Portoit de sable au chef de gueule ;

Mais un de mes ayeux , Amiral de Jafon ,

Repassant par Constantinople ,

Reçut du Grand Visir un nouvel Écuillon ;

Et nous portons depuis , dans un champ de sinople ,

Deux Canons en sautoir , & pour chef la Toison.

MOMUS *à part.*

C'est joindre les deux bouts, d'unir l'impertinence

Avec la plus crasse ignorance.

au Marquis.

Sans doute que pour vous la gloire eut des attraits ;

LE VIEUX MARQUIS.

J'ai porté l'esponton pendant six ans de paix ;

Personne en ce métier ne mettoit plus de grace ;

Et je réunissois dans mon air , dans mes traits ,

Le charmant Adonis , & le Dieu de la Thrace.

Mais, quand la guerre vint, étant seul de ma race.

MOMUS.

Vous eutes peur ?

LE VIEUX MARQUIS.

Qui, moi ?

E

M O M U S.

Qu'un boulet de canon.

N'emportât Adonis, & n'enterrât son nom.

LE VIEUX MARQUIS.

Ma foi, fleur et en main, j'avois payé d'audace.

M O M U S.

Où prîtes-vous votre chaste moitié ?

LE VIEUX MARQUIS.

Je la trouvai dans le fond d'une caisse.

J'avois des concurrents, la belle avoit la presse ;

Mais le pere étoit vain, je lui fis amitié,

Je montrai tant d'ardeur d'entrer dans sa famille,

Qu'il me donna bientôt & l'argent & la fille.

M O M U S.

Le Seigneur Argonaute enchanté le Dragon,

Afin d'emporter la Toison.

P I T H A G O R E.

Il faut croire qu'au moins votre reconnaissance

Tant qu'il vécut se signala.

LE VIEUX MARQUIS.

Bon homme, où prenez-vous cette morale-là ?

P I T H A G O R E.

Si ce n'est dans le cœur, c'est dans la bienfaisance.

LE VIEUX MARQUIS à Momus.

Momus, il est Gothique à n'y pouvoir tenir.

P I T H A G O R E.

Comment employez-vous votre bien ?

LE VIEUX MARQUIS.

A jour.

P I T H A G O R E.

Et votre temps !

LE VIEUX MARQUIS.

A rien , si ce n'est quelque chose
De chercher de l'argent , & de faire l'amour ,
De ne sortir qu'à la nuit close ,
De rentrer le matin , & de dormir le jour.
Tous les gens du bel air s'imposent ce régime.
Il est plus fatigant au fond qu'on ne l'estime.
à Pithagore.
Mais on s'y fait. Quels yeux ! vous boudes ? le plaisir
Selon vous seroit-il un crime ?

P I T H A G O R E.

L'usage en est utile & légitime ;
Quand la vertu sçait le choisir.
De l'esprit & du cœur il est la nourriture ;
Mais pour en limiter l'abus & le pouvoir ,
Les intervalles du devoir
En doivent régler la mesure.

LE VIEUX MARQUIS.

Oh , je la faisois bonne , & toujours à plein bord.

F ij

P I T H A G O R E.

Cependant vos enfans, par votre négligence,
Sans principes, sans mœurs...

LE VIEUX MARQUIS.

Quoi donc, avais-je tort?

Devois-je, à votre avis, prendre sur ma dépense
De quoi payer la triste engeance
Des pédans & des Gouverneurs ?

Il en coûte trop cher pour vivre avec décence ;
Je dépensois par an cent louis en odeurs.
Ma foi, de mes ayeux j'ai bien fait les honneurs ;
Oui, j'aurois mieux aimé périr dans l'indigence,
Plutôt que de ne pas écraser la Finance.
Que ce Martin vend cher son vernis, ses couleurs !

P I T H A G O R E.

C'est un fardeau bien lourd qu'une suite d'ancêtres,
Quand on ne peut atteindre à leurs nobles vertus ;
De leur propre splendeur ces Héros revêtus,
Du faux éclat des Petits-Maitres,
Ont dédaigné le clinquant fastueux ;
Et leurs lâches enfans, outrageans leur mémoire,
Ne doivent leur grandeur qu'à six chevaux fougueux,
Qu'à des Valets dorés qu'ils traînent après eux.
En vain cherchera-t-on leur grand nom dans l'histoire...

M O M U S.

Un Généalogiste instruira l'avenir

Qu'ils ont vécu dans un brillant loisir

Peut-être aussi, quelque amoureux Grimoire

A l'Univers annoncera

Qu'ils sçurent remporter une pleine victoire

Dans le Golphe de l'Opera.

LE VIEUX MARQUIS.

Ho, c'en est trop, & j'entre en humeur
noire;

Hé quels gens sont-ce là? l'un est un froid plaisant,

Et l'autre un radoteur, qui sur un ton pesant

Fait resonner sa lugubre mâchoire

Je me lasse d'entendre un grave insuffisant,

Qui prend tout de travers, me fronde, m'apostrophe,

Et qui sans respect pour mon nom,
Ose vilipender les gens de mon étoffe.

M O M U S.

Comment diable, un Seigneur qui date de Jacon?

P I T H A G O R E.

Gendre ingrat, pere dur, extravagant barbon,

Gentilhomme, indigne de l'être;

Fat consommé dans l'art du Petit-Maître

Au fond d'un Arsenal, allez, pour le canon

Piler, tout en tremblant, du charbon, du salpêtre,

Et quand vous quitterez l'atelier infernal
Pour rejoindre le soir votre pauvre chaumière ,
- Vous trouverez un beau-pere brutal ,
Qui , le bâton levé , prendra votre salaire ,
Et des enfans ingrats soulevés par leur mere.

LE VIEUX MARQUIS.

Quelle honte ! le fils d'un antique Amiral
Va naître d'une race ignoble & roturiere.

SCENE, suite des deux précédentes.

**PITHAGORE, MOMUS ,
UN JEUNE HOMME.**

LE JEUNE HOMME.

DE ce vieillard qui sort je suis le fils aîné ;
Je suis de son Hymen le fruit infortuné ;
Je dois le jour à cette mere dure. . .

PITHAGORE.

Qu'osez-vous dire , enfant dénaturé ?
Songez , quoiqu'elle ait fait , que son titre est sacré.

LE JEUNE HOMME.

La mort m'a degagé des loix de la nature ;
Quoiqu'il en soit , Seigneur , mes barbares parens

Ne m'ont laissé pour bien que le penchant au vice ;
Il eut en vain pour moi des charmes attirans ,
Mon courage m'en fit franchir le précipice.

P I T H A G O R E.

Si jeune encor , quel sort a terminé vos jours ?

LE JEUNE HOMME.

La peur de succomber en a tranché le cours.
A vivre sans honneur je n'ai pû me résoudre ;
Je suis mort à l'Anglaise , & quelques grains de
poudre .

M'ont délivré d'un opprobre éternel.

P I T H A G O R E.

Le sacrilège suicide ,

Quoique l'esprit fort en décide ;

De tous les attentats est le plus criminel :

Il outrage à la fois le Ciel & la nature ;

Et l'austère Caton , dont on vante la mort ,

Commit , en terminant son sort ,

Contre sa Patrie un parjure.

LE JEUNE HOMME.

Ai-je pû lui faire du tort ?

Un malheureux de moins ne fait pas un grand vuide :

P I T H A G O R E.

Un Citoyen lui doit jusqu'au dernier soupir ;

Sans son aveu quiconque ose mourir ,

F iiij

Preuve moins un cœur intrépide,
 Que la frayeur d'une ancre abattue, & stupide,
 Qui, succombant au déplaisir,
 Ne se sent pas assez de vertu pour souffrir.

LE JEUNE HOMME.

La souffrance est insupportable,
 Quand l'espoir cesse de nourrir
 Un cœur que l'infortune accable.

PITHAGORE.

Hé, comptiez-vous pour rien la puissance des Dieux?

LE JEUNE HOMME.

Le Ciel se mêle-t'il du sort d'un misérable?

PITHAGORE.

Il inspire la force aux hommes vertueux.

LE JEUNE HOMME.

Mais souvent on les voit languir dans la misère,
 Tandis qu'insolemment le criminel prospère.

PITHAGORE.

En est-il un qui soit intimement heureux?

LE JEUNE HOMME.

S'il est permis d'en juger par les yeux,

Ils le paraissent tous.

PITHAGORE.

Ah! si vous pouviez lire

Ce qui se passe dans leur cœur,

LA METEMPSICOSE. 119

Vous y verriez les remords, la terreur,
En dépit des plaisirs, exercer leur empire.

LE JEUNE HOMME.

Mais cependant, Seigneur, on les voit rire :

P I T H A G O R E.

C'est toujours un rire imposteur

Que l'orgueil contrefait, que l'amour-propre inspire,

Mais que dément l'intérieur.

Si des remords le crime est pere,

Des vrais plaisirs aussi l'innocence est la mere :

LE JEUNE HOMME.

Mais à la cultiver que gagnent les humains ?

P I T H A G O R E.

Le vrai bien :

LE JEUNE HOMME.

Quel est-il ?

P I T H A G O R E.

Le plaisir de bien faire :

Quand on se paye par ses mains

Peut-on se plaindre du salaire ?

M O M U S

A force de bâiller à la fin je m'endors :

J'ai le cerveau farci de plaisirs, de remors :

Depuis que j'ai cessé d'être homme,

Je croyois n'avoir plus besoin de faire un somme.

LE JEUNE HOMME.

à *Pithagore.*

Faites-moi vivre. Ah, si j'en crois mon cœur ;
Je sens que la vertu fait la plus noble envie ;
Et j'ose me flatter qu'une seconde vie
De la première effacera l'horreur.

P I T H A G O R E.

Allez sucer le lait d'une mère rustique ;
De sa tendresse , allez , respirer les bienfaits :
Jusque dans ses vieux jours soyez sa joie unique ;
Apprenez pour lui plaire à supporter le faix
De l'innocente agriculture.
Sous ses yeux maternels que votre âme s'épure
Par le travail & la vertu :
Bien loin alors que votre cœur murmure ,
Bien loin que par la peine il se sente abattu ,
Vous fouillerez au sein de la nature ,
Pour y chercher dans sa fécondité ,
De quoi payer avec usure
Les caresses & la bonté
De la mère par qui vous ferez allaité.



S C E N E.

P I T H A G O R E , M O M U S .

M O M U S .

P Our quelque tems suspendons ces propos ;
Allons dans l'anti-chambre établir l'audience ,
Un Juge comme toi , se doit cette décence ;
Là , si tu veux , tu jugeras en gros

La Canaille & les animaux.
Il seroit indécent qu'une vile affluence
De ce réduit auguste osât franchir le seuil.

P I T H A G O R E .
Ici tout doit entrer , jusqu'au dernier des hommes ;
En refuser un seul , étant ce que nous sommes ,
Nous rendroit criminels d'injustice & d'orgueil.
Prenons plutôt des Dieux les sublimes exemples ;
Le pauvre , l'opulent , le juste , le pervers ,
Sans nulle acception sont admis dans leurs temples :
De quelque main que des vœux soient offerts ,
Ils les écoutent tous...

M O M U S , *poussant dehors Pithagore.*

Ah , je perd patience.
Va-t'en juger ailleurs la subalterne engeance

Des Usuriers, des Juifs & des petits fripons ;
Et ta besogne faite, ici nous reprendrons
Jusqu'au milieu du jour les causes d'importance.

Fin d'un Acte.

S C E N E

P I T H A G O R E , M O M U S ,
U N E J O U E U S E .

LA JOUEUSE.

A Notre Juge, à son adjoint, salut.
Vous voyez, Pithagore, une jeune Comtesse,
Femme d'honneur, si jamais il en fut :
J'en ai même passé le but ;
Admirez ma délicatesse,
J'ai sçu, pour cultiver une exacte sagesse,
Me défaire en six ans de cinq cent mille écus.

• M O M U S .

Ce penchant généreux vous fit prendre pour guide
La plus prodigieuse des vertus.

P I T H A G O R E .

Ce fut du moins la plus rapide.

Etiez-vous veuve ?

LA JOUEUSE.

Et de plus, sans amants ?

Je dédaignai toujours leurs fades sentiments.

M O M U S.

Madame, vous étiez d'une trempe héroïque :

LA JOUEUSE.

Le fort amour n'a rien qui réveille, qui picque

Un cœur né pour l'ambition :

Heureuse & noble passion

Qui porte l'ame au-dessus d'elle-même !

Délices de ma vie ! ô divin Pharaon !

Et toi, cher Cavagnol, ingénieur système !

Tu représente le destin

Qui lui-même conduit ma main :

Il me fait choisir une olive,

De sa faveur flatteuse perspective,

Un papier figuré se trouve dans son sein ;

Le cœur me bat, je le déroule,

J'y vois mon sort, j'admire mon bonheur ;

Je plaisante, je ris, & la volupté coule

Jusque dans le fond de mon cœur.

Que l'éloquence se déploie,

Elle ne peindra point le ravissant transport

Où l'ame du joueur se noie.

Quand la carte, ou l'olive annonce un heureux
fort.

. P I T H A G O R E .

Non, je ne croyois pas qu'un sexe né modeste.
Pût de ces jeux cruels adopter la fureur,
Et qu'il en préférât l'emportement funeste
A ses charmes, à sa douceur.

M O M U S .

Le pis est que par fois une femme d'honneur
Contre un Joueur galant risque ce qui lui reste.
Quand sa bourse est à sec, son cœur prend bientôt
feu.

L A J O U E U S E .

La Comtesse jamais ne joua si gros jeu.

P I T H A G O R E .

Mais, de ce rare honneur dont votre cœur se vante,
Donnez-moi, s'il vous plaît, une preuve évidente.
Vous avez de l'amour évité le penchant ?
Cette vertu chez vous est due à la nature ;
Si pour vous ce plaisir eût été plus touchant ;

Ah ! Madame, je conjecture

D'après la prodigue fureur
Qui vous fit dévorer une immense richesse,
Que vous eussiez poussé l'excès de la tendresse
Aussi loin qu'il falloit, pour assouvir un cœur

Qui par goût fit le choix d'un vice
Ennobli par la vanité,
Et qui déguise l'avarice
Sous des dehors de prodigalité.

LA JOUEUSE.

Le jeu , Seigneur est le seul exercice
D'où soit banni le dédain , la fierté.

Il confond l'orgueilleux caprice
Que le rang & la qualité
Font régner chez l'humanité ;
La bourse en main un gros Joueur pénètre..

M O M U S , *à part.*

Dans la chambre où jadis il habilloit son maître.

LA JOUEUSE.

Inébranlable à l'importunité ;
Par l'Artisan en vain il est sollicité ;

M O M U S .

Son argent n'est pas fait pour un vil mercenaire

LA JOUEUSE.

Accablé par le sort , son intrépidité
Lui fait fermer les yeux sur sa propre misère.
Pour lui , le plus gros gain n'est qu'un sacré dépôt

M O M U S .

Qu'à la fortune inquiète & légère..
Il est impatient de remettre au plutôt.

LA JOUEUSE.

Partout ailleurs qu'au jeu le serment est frivole ;
Où le besoin le fait , l'intérêt le viole :

Mais pour une dette d'honneur.

On peut compter sur la parole

Du plus infortuné Joueur.

Ce mot vaut un contrat , aussi n'est-il point d'homme

Pour peu qu'il ait un nom , des sentimens , du cœur ,

Qui , dans le même jour n'aille porter la somme ?...

M O M U S.

De même que le spectateur

Veut qu'entre deux soleils l'action se consume ;

Dans les brelans aussi cette règle en vigueur ,

Ainsi que sur la scène , est prise à la rigueur.

LA JOUEUSE.

Ah ! que c'est bien alors qu'on connaît sa grande
ame !

Plûtôt que de passer pour un lâche , un infâme ,

Des mains de ses enfans il arrache le pain ,

D'un oeil sec & stoïque il dépouille sa femme...

M O M U S.

Il va chez l'Usurier couronner son destin.

LA JOUEUSE.

Et loin d'être accablé par un sort si funeste ,

Il a fait son devoir , & son honneur lui reste.

M O M U S.

Cet honneur est celui d'un coquin , ou d'un fou ;
On le fuit comme fou , coquin on le déteste ;
Et ne fût-il que gueux , l'expérience atteste
Que l'honneur n'est plus rien à qui n'a pas le sou.

P I T H A G O R E.

Que dans ses passions l'homme est bizarre, extrême!
Il voudroit décorer d'un vernis précieux

De ses vices le plus fougueux :

Mais victime bientôt de son propre système ,

L'avarice l'entraîne où la fureur l'attend

Et ruiné par l'honneur même

Il ne lui reste en s'acquittant

Que la ressource du blasphème.

Est-ce-là cet honneur que vous me vantez tant ?

L A J O U E U S E.

Je n'avois qu'un louis à mon dernier instant.

P I T H A G O R E.

Vous aviez donc pour vivre un secret admirable ?

L A J O U E U S E.

Le secret n'est pas rare , à parler franchement.

J'avois fait pratiquer dans mon appartement

Un réduit sombre impénétrable ,

Où mes amis m'amenoient chaque jour

Ces riches Etrangers qui vont de Cour en Cour

Pour en étudier les mœurs , & les manières.
Là , j'avois tous les soirs souper ~~au~~ & grand feu ,
Un lustre couronné de quatorze lumières ,
Un cavagnol , & trois tables de jeu.
Je jouois rarement à moins que la partie
Parmes affociés ne fût bien assortie.
Qu'ces gens sçavoient bien la force d'un Joueur !

M O M U S.

Comtesse , sous leurs yeux vous jouiez de bonheur !

L A J O U E U S E.

Eh mais , le sort n'est pas toujours funeste.

M O M U S.

Le sort dépend souvent d'un clin d'œil , ou d'un
geste.

L A J O U E U S E.

Un signe ne peut rien dans les jeux de hazard.

M O M U S.

D'accord , mais une main légère , industrieuse ;
Se procure à propos par la faveur de l'art
Une carte victorieuse.

P I T H A G O R E.

En gardant votre sêxe , allez d'un fort nouveau
Sous la loi du travail reprendre la carrière.
Vous aurez pour Patrie un paisible Hameau ,
Pour retraite une humble chaumière ;

Et pour tout bien , la santé , la vigueur.
Vous soutiendrez votre famille
En ramassant ce que le Moissonneur .
Laisse échapper de sa faucille ;
Trois écus rassemblés seront votre trésor ;
Sur un chanvre grossier vos doigts prenant l'effor
Seront de vos hyvers la seconde ressource ;
Enfin vous finirez votre pénible course
Sans avoir jamais vû de l'or.

S C E N E . . .

P I T H A G O R E , M O M U S , U N

C H I N O I S .

L E C H I N O I S .

DU grand Confucius vous voyez un élève.

M O M U S .

Avoir le nourisson , & son ventre replet ,
Le Maître a fait bien prospérer la seve.

L E C H I N O I S montrant son front.

Mon embonpoint est là. Du Chinois alphabet
J'ai calculé les lettres , les diphtongues.
Rédacteur curieux des brèves & des longues

J'en ai fixé la quantité , les sons :
 J'ai sçu par cœur jusqu'à vingt mille lettres ;
 Enfin ce que n'ont pâ trouver nos Géomètres ,
 J'ai sçu combien par an il faut d'air aux pōumons.

M O M U S.

Combien de fois par jour faut-il qu'un homme
 crachie ?

L E C H I N O I S.

Un Ignorant , jamais , mais un Lettré , cent fois :
*MOMUS , en lui portant la main d'ès
 moustache.*

Combien faut-il de poils pour faire une moustache ?

L E C H I N O I S.

Le nombre en fut jadis limité par nos loix ,
 Mais depuis en faveur de nos Soldats Chinois
 J'ai démontré qu'il en faut trente-quatre.
 Confucius a dit qu'il suffit de vingt-trois ;
 Mais à mon compte on ne peut rien rabattre ;
 Parce que de son temps les poils étoient plus gros ;
 C'est ce que j'ai prouvé dans quatorze volumes :
 A l'envi , mais en vain , nos plus sçavantes plumes
 M'ont taxé d'établir des usages nouveaux ;
 J'ai si bien entassé réplique sur réplique
 Que j'ai fait taire la critique ,
 Et triomphé de mes rivaux..

MOMUS.

Vraiment, ne tiendra-t-il qu'aux pédans, aux grimauds

De laisser dépérir la moustache Chinoise?

Ce mâle extérieur qui depuis vingt mille ans

Du plus antique peuple atteste le bon sens,

Et donne au Grenadier une mine grivoise?

LE CHINOIS.

Du côté de l'esprit j'avois fait mes efforts :

Qu'y gagne-t-on ? Hélas ! dépit , inquiétude ;

Le plaisir seul porte la certitude.

Ainsi je crus devoir varier mes efforts ;

Je me fis de l'amour, une douce habitude,

Mais sans éclat j'en goutois les transports.

PITHAGORE.

Qui cherche l'ombre , est sûr qu'il fait un crime.

LE CHINOIS.

En est-ce un quand on fuit de trop bruyans écarts ?

PITHAGORE.

Lorsqu'on se dérobe aux regards,

On sçait que son plaisir n'est gueres légitime.

On démasqua bientôt votre fausse vertu :

LE CHINOIS.

Grave au dehors, sévère & retenu ;

Je prenois en tous lieux le ton de la sagesse.

M O M U S.

Vous agissiez ainsi qu'un franc poltron ,
 Qui, quoique tremblant de détresse,
 Affecte avec les siens un stile fanfaron
 Pour échauffer leur hardiesse.

L E C H I N O I S.

Ainsi que la valeur la sagesse est un don ;
 Et quiconque n'y peut atteindre
 Est estimable de la feindre
 Pour l'honneur de l'opinion.

Car enfin le secret d'une adroite conduite
 Est de ne point laisser transpirer ses travers :
 C'est peut-être le seul mérite
 Qui soit encor dans l'Univers.

O vous , de la beauté brillant dépositaire ,
 Vous, dont le souvenir cause encor mes regrets !
 Sexe divin, ornement de la Terre,
 Quand pourrai-je adorer vos triomphans attraits ?
 Tout art est vain hors celui de vous plaire ,
 Toute autre recherche est erreur ;

Ah ! c'est dans votre aimable & tendre caractère
 Qu'on peut trouver le vrai bonheur.

En fait de loix, de goûts, l'Univers est fantasque,
 L'homme en divers lieux pense différemment,
 Mais, réuni sous un seul sentiment

Le sceptre, la houlette, & la robe, & le casque.
Chez nous le deuil est blanc, en Europeil est noir,
On punit dans un lieu ce qu'en l'autre on couronne,
Mais par tout l'Univers on fait tout pour l'espoir
Des doux plaisirs que l'amour donne.

P I T H A G O R E.

Un penchant aussi vif pour le sexe & l'amour
A l'étude n'a dû laisser aucun retour ?

L E C H I N O I S.

Un double ascendant détermine
Quiconque s'aime & sçait les intérêts ;
Et comme l'homme est esprit & machine,
Il faut des deux diriger les progrès.
L'un curieux, superbe, & d'une essence pure,
Exige du sçavoir le subtil aliment ;
Et l'autre plus grossière écoutant la nature
A son instinct se livre aveuglément.

Pour bien gouverner ces deux êtres,
En digne possesseur j'ai partagé mes soins ;
Au dernier j'ai donné pour régler les besoins
La circonspection & le secret pour maîtres ;
Et pour l'esprit qui cherche des témoins
Je faisois triompher sa grave suffisance
Dans ces sages réduits, dans ces cercles bourgeois
Où les vieilles vertus donnent encor des loix.

M O M U S.

C'étoit vouloir briller sans concurrence.

LECHINOIS.

Qui veut passer ses jours dans une douce aisance
 Au lieu du bel esprit doit chercher le bon sens :
 Je l'avois bien trouvé chez tous ces bonnes gens...
 Leur cordialité... Leur candeur... Leur tendresse...

En vérité, j'en faisois bien du cas...

Ah ! qu'il est doux de vivre en paix, & sans tracas !...

M O M U S.

Ainsi votre modeste & tranquille sagesse
 N'a plus fait travailler le Libraire & la presser.

LECHINOIS.

Je donnois tous les ans trois, ou quatre-Almanacs ;
 Dans l'un étoient les noms de nos grands Panto-
 mîmes ;

Avec un trait flatteur sur leur talents sublimes ;

Un autre présenteoit de très-bonnes leçons ;

Mais, pour les revêtir d'une écorce badine ,

Je les travestissois en couplets , en chansons.

Un troisième étoit aux gourmands de la Chine

L'érudition de cuisine.

Là, dans un ordre exquis trois cent mets des plus
 fins

De l'art de se gorger donnoient l'intelligence ;

Un

Un stile appétissant exhortoit l'opulence
A diversifier les ragouts & les vins ;
J'y conclusois qu'il est de la magnificence
De digérer sur des coussins.

M O M U S.

Pour un si bel esprit ces écrits sont bien vains ?

L E C H I N O I S.

Infatigable Auteur , Citoyen plein de zèle ,
J'ai fait en Ecrivain scrupuleux , & fidèle ,
L'histoire de vingt Bourgs , & de quinze Hameaux.
Quoi , vous n'admirez pas ma féconde industrie ?...

M O M U S (*à part.*)

Qui de ses Imprimeurs peupla les Hopitaux.

L E C H I N O I S.

Voilà comme on se rend utile à sa Patrie ;
Qui pourroit avec nous faire comparaison ?
Des gens qui sans avoir cultivé leur raison ;
Sèment pour recueillir , & travaillent pour vivre ?
Un Pere de famille , un Pilote , un Soldat ,
Un Trafiquant , un Magistrat

Qui meurent tous sans avoir fait un livre ?

P I T H A G O R E , *à Momus.*

Cet homme compliqué me met dans l'embarras.

M O M U S , *à Pithagore.*

Sois tranquille , & je vais rédiger sa sentence.

P I T H A G O R E.

Point de folie au moins.

M O M U S.

Laisse-moi sur ce cas

Exercer ma jurisprudence.

(*en écrivant.*) Dans un Sérail rempli des plus brillants appas

Il fera le gardien de douze belles Dames. ...

P I T H A G O R E.

Que faites-vous ?

M O M U S.

Ecoute mon arrêt.

Sauf à biffer , s'il te déplaît.

Et parmi tant d'aimables femmes,

Nouveau Tantale , altéré de désirs ,

Il faudra qu'il s'en tienne à de simples soupirs.

Dans ce séjour, des mœurs modestes, chastes

Peut-être épureront son cœur :

Là , s'il conserve encor la rage d'être auteur ,

Il lui sera permis d'en compiler les fastes.

LE CHINOIS , *en s'en allant.*

C'est traiter un Sçavant avec trop de rigueur.

SCENE relative à la précédente.

P I T H A G O R E , M O M U S .

M O M U S .

P Ouvois-je prononcer avec plus de justesse ?

P I T H A G O R E .

Je reconnois Momus à ce trait de sagesse.

Que feroit-il de ces efféminés,

Qui, dans le luxe, & la mollesse

Ont avili les noms & la noblesse

Dont par nous ils étoient ornés ;

Qui, sans honte ont suivi la route

D'une orgueilleuse volupté,

Et qui, pour assouvir leur folle vanité,

Sont morts en faisant banqueroute ?

M O M U S , d'un ton grave.

Prends la plume, & je vais te dicter leurs destins.

Qu'en ânes transformés, ils servent aux moulins ;

Que vingt-cinq ans de pénitence

Les exercent sous le bâton ;

Que bien chargés, battus, la ponce & le chardonn

Soient leur plus douce subsistance.

Et ces mortels timides, indolents,

Gij,

Qui, sans vertu, comme sans vice,
 Dans un loisir stérile ont vécu soixante ans,
 Quel sort leur feras-tu pour leur rendre justice?

P I T H A G O R E.

Les faire naître grands Seigneurs.
 Dans un état obscur, on s'ignore, on s'oublie:
 Un beau nom fait germer les talents, le génie.
 Hé! combien en est-il qui tout comblés d'honneurs,
 Ont passé dans l'éclat la plus illustre vie,
 Qui sans le nom qu'ils ont pris au berceau,
 Auroient languï jusqu'au tombeau
 Dans une sombre léthargie.

S C E N E.

P I T H A G O R E , M O M U S , U N E

S Ç A V A N T E.

L A S Ç A V A N T E.

Vous voyez, j'ose dire, un assez beau génie;
 Disciple de Newton, élève d'Uranie,
 D'un tyrannique préjugé
 Par mes nobles efforts le beau sexe est vengé,
 Je l'ai tiré de cette ignominie

Où les hommes l'avoient rangé :

Ces lâches orgueilleux d'un sçavoir pédantesque ;
Pour nous mieux maitriser , énervient nos esprits :
En ne nous procurant que les fades écrits

Du style tendre & romanesque.

Superbes hommes , c'en est fait ,

Notre sèxe sur vous , va prendre un double empire ;
Il joint à la beauté le compas , & la lyre....

M O M U S.

Le triomphe seroit complet ;

S'il y joignoit encor le sabre & le mousquet..

LA S Ç A V A N T E.

Vous croyez rire ? Eh bien , mes amis m'ont fait
peindre

Le casque en tête , & l'égide à mon bras ;

L'ignorance à mes piés semble frémir , & craindre.

En admirant la moderne Pallas.

Sur le haut d'un nuage , on voit Newton , Euclidé.

Qui m'ouvrent la voute des Cieux ;

Je les vois dans les airs , jè m'élance après eux

Et la gloire me sert de guidé.

P I T H A G O R E.

Madame , ce portrait est un peu fastueux ;

Ces brillants attributs , cette magnificence

Ne conviennent qu'aux gens de très-haute naissance.

LA SÇAVANTE.

Bon, Seigneur ! maintenant un pinceau bien payé
Peint la Danseuse en Danaé.

MOMUS.

C'est au raper la ressemblance.

LA SÇAVANTE.

Une Soufermiere en Venus ;
Et sortant de la forge un rustre de ciclope
Dans un pendant sous l'habit de Plutus ;
La Fausse Prude en Pénélope ;

Sous les pudiques traits de la sœur d'Apollon
La Procureuse au bain de Nymphes entourée..

MOMUS.

Et son époux en Actéon.

LA SÇAVANTE.

La femme d'Avocat en Thémis, en Astrée,
Le plus mince rimeur au haut de l'Hélicon,
Et l'Usurier en Céladon.

PITHAGORE.

Laiſſons-là des abus que l'orgueil a fait naître ;
Ces monumens sans doute ont trop d'obscurité
Pour parvenir à la postérité ;

Un demi siècle au plus les fera disparaître.

dont les regards hardis, ambitieux
ont portés sur l'une & l'autre sphere.

Sçachez que cette ardeur , ce désir studieux
Pouffés trop loin devenoient vicièux.

LA SÇAVANTE.

Hé pourquoi ?

P I T H A G O R E.

N'aviez-vous que cette unique affaire ?
Quand votre esprit escaladoit les Cieux ,
Et que sur un donjon en appareil nocturne ,
Vous visitiez Venus , les Pleiades , Saturne ,
Qui mettoit , dites-moi , le bon ordre chez vous ?

LA SÇAVANTE.

Ce soin roulpit sur un très-honnête homme ;
Borné d'ailleurs , mais fort bon économe.

P I T H A G O R E.

C'étoit votre intendant ?

LA SÇAVANTE.

Non , c'étoit mon Epoux.

M O M U S.

Vive l'esprit pour faire agir une machine !
Il lui met des ressorts , la tourne , la combine ;
Et fût-ce un automate , un mari Parisien ?
S'il voit clair , & s'il marche , il lui donne un main-
tien.

LA SÇAVANTE.

Vainement son orgueil s'élève , se mutine ,

Une femme d'esprit le calme, en obtient tout.
 Mais pour le gouverner la modeste prudence
 Doit, au lieu d'affecter des airs d'indépendance:
 Paraître se prêter à tout ce qu'il résout,
 Imputer les succès à son intelligence,
 Animer son travail, & prévenir son gout.
 De quoi d'ailleurs ne viennent point à bout.
 Un souris caressant, un air de confiance,

L'aimable ton de la gaieté,

Un œil sur un Epoux tendrement arrêté;
 Enfin ces jolis riens d'amour, de complaisance
 Qui doivent des maris faire la récompense.

Voilà comment sans choquer mon époux,
 Je rassemblois chez moi pour flatter tous les goûts:
 L'Algébriste profond, l'Astronome, le Sage;
 Et pour en détremper l'humeur sèche & sauvage,
 Des hommes à talents, & les aimables fous.

Eh, comparant les plans & les dilemmes,

De nos spéculateurs divers

Nous y développons les différens systèmes:

De la marche de l'Univers.

P I T H A G O R E.

Vous auriez dû, pour être plus aimable,

Avec sobriété cultiver vos talents:

Si la science est estimable.

Dans une femme de bon sens.

Trop d'affectation la rend insupportable.

LA SÇAVANTE.

Peut-on passer ses jours dans un obscur loisir ?

PITHAGORE.

Hé Madame , il est tant de devoirs à remplir !

LA SÇAVANTE.

A quoi voulez-vous donc qu'un esprit vif s'occupe ?

PITHAGORE.

A modérer son cœur , à prévoir , à saisir
Les moyens d'écarter un dangereux desir.

MOMUS.

A parler tout un jour mode , coëffure , jupe ,
A louer d'un ton aigre une femme qu'on hait ,
A glisser un baiser sur celle qui déplaît ,
A supputer les ans d'une antique poupée ,
A divulguer partout , sous le sceau du secret
Une intrigue qu'on veut qui soit développée ,
A rire par étude , à boudier sans sujet ,
A plaire à tout venant , à minauder pour plaire ;
A confier des riens sur le ton du mystère ;

A prendre enfin cet air de dignité ,
Ce parler dédaigneux , cette noble indolence
Dont les femmes de qualité
Assaisonnent la médisance.

LA SÇAVANTE.

C'étoit pour éviter ces travers puérils ,
Cette malignité , ces traits de petitesse ,
Que mon esprit guidé par la sagesse
S'est formé des plaisirs plus nobles , plus virils.
Quelle honte , quelle bassesse !
De passer d'imbéciles jours
A se composer des atours !

Que pour voir briller nos Françaises sont sottes !
 Que pour plaire un moment le temps leur coute peu !
 On les voit sous le poids de trois cent papillotes,
 Passer des jours entiers par le fer , & le feu ;

L'indocilité d'un cheveu

Les irrite , & ne peut laisser leur patience :

Un ruban , une mouche , une épingle , une fleur
 Sont à leurs yeux des objets d'importance ;
 Et qui pourroit exprimer leur douleur
 Quand un miroir véridique & perfide ,

Découvre à leurs regards la trace d'une ride !

Pour moi loin d'imiter leur stupide travers ,

Un Atlas sous mes yeux , je suivois sur les mers.

Ces nobles voyageurs dont l'art & le génie

Aux deux pôles alloient mesurer l'Univers.

De la nature admirant l'harmonie ,

J'en étudiois les accords ;

De l'électricité je cherchois les ressorts ,

Des astres je voyois le concours , la carrière ,

Et dans ma chambre noire un rayon de lumière

Dans un ordre constant enfantoit les couleurs :

Enfin , pour débrouiller le plus sombre mystère ,

J'ai voulu pénétrer dans les replis des cœurs ,

Et pour en voir le faux , l'orgueil & la misère

Je me servis des perçantes lueurs

De Montagne & de la Bruyère.

P I T H A G O R E.

En conservant votre esprit , vos attraits ,

Et cette passion pour les Arts & les Lettres ,

Un hymen insensé vous joindra pour jamais.

Au plus triste des Géomètres :

Calculateur abstrait , Philosophe indolent ,

Et pour le monde sans talent ,

Cet aride ouvrier d'angles, de corollaires
Vous prouvera trop bien que l'on ne trouve pas
De quoi fournir aux besoins nécessaires
Sous la mesure d'un compas.

LA SÇAVANTE *en sortant.*

Ne croyez point, Seigneur, que cet arrêt m'offense,
Mon cœur n'en peut être abbatu,
Je ne puis craindre l'indigence,
Si je joins au sçavoir l'esprit & la vertu.

SCENE DERNIERE.

PITHAGORE, MOMUS,

MOMUS.

Sur les excès divers de la folie humaine
Nous avons appliqué le remède, & la peine :
Pour que rien n'échape à nos soins,
Il faut couronner nos séances,
En discernant des récompenses
Au genre des Mortels qui foisonnent le moins.

PITHAGORE.

Voudriez-vous parler de cette rare espèce,
De ces gens qui, sans bruit cultivant la sagesse,
Du bien qu'ils font évitent les témoins ?
Et qui, des malheureux prévenant les besoins,
Avec bonté consolent leur misère,
Ne donnent des conseils que la bourse à la main :
Et sont persuadés que le plus vil humain,

Est, malgré ses lambeaux, leur semblable, & leur frere.

M O M U S.

Tu sçais qu'il en est peu de ce beau caractère ;
En les rendant au jour, quel seroit ton dessein ?

P I T H A G O R E.

Celui de confier à ces âmes sublimes,
L'exemple des vertus, la vangeance des crimes,
Le bonheur d'un Etat, la gloire & son destin.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre *la Métempsycose*, faisant partie du Choix de différentes Pièces ; & je crois que l'on peut en permettre l'Impression. Ce 8. Janvier 1753.

C R É B I L L O N.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent à la fin du Tome 4^e. du Choix de différentes Pièces, &c.

LA
MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, le 10 Janvier 1738.*

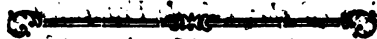
^{Alexis}
Par M. PIRON.

Nouvelle Édition, conforme à la représentation.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PERSONNAGES.

FRANCALEU, *Pere de Lucile.*

BALIVEAU, *Capitoul, Oncle de Damis.*

DAMIS, *Poëte.*

DORANTE, *Amant de Lucile.*

MONDOR, *Valet de Damis.*

LUCILE, *Fille de Francaleu.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

UN LAQUAIS *de Francaleu.*

— Scène est chez M. de Francaleu, dans les
Jardins d'une Maison de plaisance aux
Portes de Paris.



L A
MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon gîte :
Je voudrois bien ne pas en décamper si vite ;
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux frippons,
Auprès de qui, pour moi , tous les gîtes sont bons.
Mais , de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

A ij

4 *LA MÉTROMANIE,*
MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

L I S E T T E.

Non.

M O N D O R.

Adieu donc.

(*Il va pour sortir.*)

L I S E T T E.

Adieu.

M O N D O R, *revenant.*

On m'a pourtant bien dit « chez Monsieur Francaleu. »

L I S E T T E.

C'est ici.

M O N D O R.

Vous jouez, chez vous, la Comédie ?

L I S E T T E.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

M O N D O R.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

L I S E T T E.

Oui.

M O N D O R.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

L I S E T T E.

D'aujourd'hui.

M O N D O R.

Vivement recherchée ?

L I S E T T E.

Et très-digne de l'être.

M O N D O R.

Et vous avez grand monde ?

COMÉDIE.

5

L I S E T T E.

A ne pas nous connoître.

M O N D O R.

Illumination, bal, concert?

L I S E T T E.

Tout cela.

M O N D O R.

Fête & chere splendide?

L I S E T T E.

Il est vrai.

M O N D O R.

M'y voilà.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve :
Quand le diable en feroit , il faut que je l'y trouve.

L I S E T T E.

Sa mine ? Ses habits ? Son état ? Sa façon ?

M O N D O R.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre , non :
Car , selon la pensée où son esprit se plonge ,
Sa face , à chaque instant , s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop , ou se pare à l'excès.
D'état , il n'en a point , il n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
Qui n'est Bourgeois , Abbé , Robin , ni Militaire ;
Qui va , vient , veille , sue , & , se tourmentant bien ,
Travaille nuit & jour , & ne fait jamais rien :
Au surplus , rassemblant , dans sa seule personne ,
Plusieurs originaux qu'au Théâtre on nous donne ;
Misanthrope , Étourdi , Complaisant , Glorieux ,
Distrait ... ce dernier-ci le désigne le mieux.
Tenez , s'il est ici , je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée , à bayer aux corneilles ,

A iij

6 **LA MÉTROMANIE,**

S'approchant , pas-à-pas , d'un fossé qui l'attend ,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Mais ,... mais je m'oriente au portrait que vous faites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme Poètes ?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E.

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Le Personnage , en tout , ressemble au tien ;
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi, n'importe; & montre-moi cet homme.

L I S E T T E.

Cherche ; il est à rêver là-bas , dans ces bosquets :
Mais vas-y seul ; on vient , & je crains les caquets.



SCÈNE II.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

DORANTE ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah Lisette ! ah ma Belle !

Que je t'embrasse. Hé bien ! dis moi donc la nouvelle ;
Félicite-moi donc. Quel plaisir ! l'heureux jour !

Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !
De la chose , avant moi , tu dois être avertie.

Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie
Du Couvent?... que je puis... conçois-tu?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage , en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvoit. Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous , d'oser venir , comme vous faites ,
Chez un homme avec qui votre Pere en procès....

DORANTE.

Bon ! m'a t-il jamais vu ni de loin ni de près ?

Je vois le Parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manège ,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir ,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

A iv

3. LA MÉTROMANIE,

DORANTE.

Oh ! je le fais bien, moi. Mon Pere m'idolâtre :
Il n'a que moi d'Enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux, qu'il le veuille ; autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je m'écurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce.

Le Pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre Pere ose en appeler ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grace ; & laisse-là tes *mais*.

LISETTE.

Mais croyez-vous n'avoir à craindre ici qu'un Pere ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

C'est un vieillard têtue.

DORANTE.

C'est ce qu'il te plaira.

LISETTE.

Choisi son monde.

COMÉDIE.

9

DORANTE.

Il le congédiera.

LISETTE.

Lucile est un parti....

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse-là ta peur,

Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente,
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement ;
Une Idole du Nord, une froide Femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et, sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ? Elle avoir une intrigue !
Y songez-vous, Monsieur ? Fi donc ; cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les
hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

A V

o LA MÉTROMANIE,

L I S E T T E.

Ille aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre Ami compose, & que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,
Que ces vers sont de vous, & qu'ils sont faits pour elle.

D O R A N T E.

Qu'ils sont de moi ! Mais c'est mentir effrontément.

L I S E T T E.

Hé bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'Indifférence même.

D O R A N T E.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
On trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître ;
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

L I S E T T E.

Hé ! non, vous dis-je, non. Vous auriez tout gâté,
L'indifférence incline à la sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choses,
De l'Empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser, pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guère en vogue,
Brille sous le titre ou d'Idyle ou d'Églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De Bergers figurans quelques danses légères,
Ou, tout le jour, assis aux pieds de leurs Bergeres ;
Et, couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,

COMÉDIE.

11

J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'Auteur.

DORANTE.

C'est une Églogue aussi qu'on lui prépare encore:
Damis se leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis ?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empyrée ?

DORANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon Pere en est épris jusqu'à l'aimer, je crois,
Un peu plus que ma mere, & presque autant que moi.

LISETTE.

Qu'il garde sa besogne.

DORANTE.

Ah soit ! Je l'en dispense.

Sur un pareil emprunt, tu fais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francalen ne vous connoît pas ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille :
Le Pere, qui les aime encor plus que la Fille,
Regarde votre Ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

A vj

12 *LA MÉTROMANIE,*

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

L I S E T T E.

La fureur du Théâtre en est une à lui dire.

Désirez de jouer avec nous. Justement,

Quelques Acteurs nous font faux bond, en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, & je m'offre à tout faire.

L I S E T T E.

A la piece du jour rendez-vous nécessaire.

Et pour lors....

DORANTE.

J'appertçois Damis. Retire-toi.

S C E N E I I I.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS, *révant profondément : des tablettes
à la main.*

O H ! pour le coup....

(*Il écrit sur ses Tablettes.*)

DORANTE, *l'appellant.*

Damis !...

(*S'approchant de lui, & le tirant par le bras.*)

Damis, écoutez-moi.

D A M I S.

Je suis furieux. C'est une chose cruelle !

On me heurte ; on me suit ; on m'atcoste ; on m'appelle.

COMÉDIE.

13

A la fin , je me crois en des lieux bien déserts ;
J'y cherche un mot , je l'ai ; je vous vois , je le perds ;
Et je ne finis rien.

D O R A N T E.

Il s'agit d'autre chose.

Mon amour se restreint désormais à la prose ,
Non que je ne ressentie , ainsi que je le dois ,
Le zèle avec lequel vous agissez pour moi ;
La bonté que , ce jour encor , vous avez eue :
J'ai regret à la peine...

D A M I S.

Elle n'est pas perdue ,

Mes vers , sans aller loin , sauront où se placer ;
Et l'on a , pour son compte , à qui les adresser.

D O R A N T E , *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

D A M I S.

Qui donc aimerait , je vous prie ?

La sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai Poète est prompt à s'allumer ;
Et l'on ne l'est , qu'autant que l'on fait bien aimer.

D O R A N T E , *bas , à part.*

(*Haut.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre Bergère ?

D A M I S.

De la vôtre , pour moi , le nom fût un mystère ;
Que celui de la mienne en puisse être un pour vous.

D O R A N T E.

Et votre sort , Monsieur , sans doute...

D A M I S.

Est des plus doux.

14 *LA MÉTROMANIE,*

D O R A N T E.

Je suis encor bien loin d'en pouvoir autant dire.
Mais parlons d'autre chose, & ne songeons qu'à rire.
Donnez-moi, pour Acteur, à Monsieur Francaleu :
Je me sens du talent ; & je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je fais faire.

D A M I S.

Venez.

D O R A N T E.

Mon nom pourroit me nuire.

D A M I S.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.
Écoutez seulement les Vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Pere.
Mais, à l'Humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque foible, on paya le tribut :
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;
De s'être, à cinquante ans, avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve, une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie, abonde.
Du torrent de ses Vers, sans cesse il nous inonde.
Tout le premier, lui-même il en raille, il en rit.
Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ; & , pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et ; charmé du flatteur, le paye en l'assommant.

D O R A N T E.

Oh ! je suis patient. Je veux laisser mon homme ;
Et d'éloges outrés, moi-même je l'assomme !

D A M I S.

Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

COMÉDIE.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Mais, d'ailleurs, je m'y plais.

Le voici ; tout le corps me frissonne , à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

DORANTE , FRANCALEU , DAMIS.

FRANCALEU , à *Damis*.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma Piece au diable , & mon Théâtre à bas.

DAMIS , à *Francaleu*.

Comment donc ?

FRANCALEU.

Trois Acteurs , l'Amant , l'Oncle , le Pere ,
Manquant à point nommé , font cette belle affaire.
L'un a la fièvre ; l'autre , un rhume ; & l'autre est mort.
C'est bien prendre son tems.

DAMIS.

Vraiment , ils ont grand tort.
Oui , oui , les trois Sujets étoient bons ; c'est dommage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous , quand j'enrage ,
Que j'enrage encor plus , si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois , Monsieur , bon remede à ceci.

16 LA MÉTROMANIE,

Le rôle des Vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'Amant ?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon Ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à Francaleu*

Vous me voyez, Monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, *à Dorante.*

Mille graces, Monsieur, d'une faveur pareille.
Vous ferez, je le vois, l'amoureux à merveille.
Mais il s'agit ici d'un Amant maltraité ;
Et, peut-être, Monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre Garçon meurt, meurt pour une Inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand, peut-être, quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE, *outré.*

Ma situation, sans doute, est peu commune ;
Et je sens, en effet, toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon, tant mieux. Vous voilà selon notre désir.
Venez ; &, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(*Il sort & emmène Dorante.*)

SCENE V.

DAMIS, *seul.*

J'AI beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

SCENE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, *revenant.*

ATTENDEZ-VOUS à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une Piece en six Actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-à-pens ?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne :
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un noeud que, de loin, l'esprit a commencé ;
Il est tems que la vue & l'acheve & le serre.
Partons.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Ah ! grace au Ciel , enfin je vous déterre !
(Il remet une lettre à Damis)
 Je vous cherche , Monsieur , depuis huit jours entiers ;
 Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
 J'ai craint , au bord de l'eau , vos visions cornues ;
 Que , cherchant quelque rime , & lisant dans les nues ;
 Vous n'eussiez , à vos pieds , de faux pas en faux pas ,
 Trouvé quelque impromptu que vous ne cherchiez
 pas.

DAMIS , *resserrant la lettre qu'il a lue.*
 Oh , oh ! bon gré , malgré , voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc , Monsieur ; ma foi , prenez-y garde.
 Un beau jour....

DAMIS.

Un beau jour , ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise. Après tout , liberté sur ce point.
 Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être :
 Mais personne , Monsieur , ne veut vous y connoître ;
 Et , dans ce vaste enclos , que j'ai tout parcouru ,
 Je vous manquois encor , si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes Admirateurs tout cet enclos fourmille :
 Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

C O M É D I E :

19

M O N D O R.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S.

Je n'ai plus ce nom-là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Le beau titre à garder que le nom de ses peres !
C'en est un sous lequel on ne s'illustre gueres ,
Et je vois que , par tout , c'est l'usage commun ,
De prendre un nom de Terre , ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom maintenant c'est donc ?

D A M I S.

De l'Empyrée ?

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'Empyrée ? Oui-dà ! vous voilà grand Terrien.
L'espace est vaste ; aussi vous y perdez-vous bien.
Mais quand l'esprit là-haut va seul à sa campagne ,
Que le corps , ici bas , souffre qu'on l'accompagne.

D A M I S.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens , tel que moi ,
Puisse régler sa marche , & disposer de soi ?
Les gens de mon espece ont le destin des Belles ;
Tout le monde voudroit nous posséder comme elles.
Près de rentrer chez moi , j'allois à pas comptés ;
Un carrosse , tout court , s'arrête à mes côtés :
La portiere entr'ouverte , on m'appelle ; je monte ;
Et , quand j'en veux descendre ensuite , on n'en tient
compte :

J'ai beau dire , on s'en moque : & , toujours disputant ,

20. *LA MÉTROMANIE,*

De six jeunes chevaux l'attelage éclatant
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaifance,
Où je ris, chante & bois ; le tout, par complaifance.

MONDOR.

Par complaifance, foit. Mais vous ne favez pas ?

DAMIS.

Et quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux Champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la Ville, en eft un peu jaloufe.
Monsieur Baliveau....

DAMIS.

Hein ?

MONDOR.

Votre Oncle de Touloufe...

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Eft à Paris....

DAMIS.

Qu'il y reffe.

MONDOR.

Fort bien !

Sans croire, fans vouloir que vous en fachiez rien !

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah ! quelle indifférence ;

Et rien eft-il pour vous de plus de conféquence ?

Un Oncle riche & vieux dont votre fort dépend ;

Qui, du bien qu'il vous veut, fans cefle fe repent ;

Prétendant , sur son goût , régler votre génie ;
 De vos diables de vers détestant la manie ;
 Et qui , depuis cinq ans bien comptés , Dieu merci ,
 Pour faire votre droit , nous pensionne ici !
 Attendez-vous , Monsieur , à d'horribles tempêtes.
 Il vient *incognito* , pour voir où vous en êtes.
 Peut-être il sait déjà que , vous donnant l'effor ,
 Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
 Que celles qu'il craignoit , & que , dans vos rubriques ,
 Vous nommez , entre v ous , licences poétiques
 Ah ! Monsieur , redoutez son indignation.
 Vous aurez encouru l'exhérédation :
 Ce mot doit vous toucher , où votre ame est bien dure.

DAMIS , *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor , porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR , *le prenant.*

Beau fruit de mon sermon !

D A M I S.

Digne du Sermonneur.

M O N D O R.

Et que doit nous valoir ce papier ?

D A M I S.

De l'honneur.

M O N D O R. , *secouant la tête.*

Bon ! de l'honneur !

D A M I S.

Tu crois que je dis des sornettes ?

M O N D O R.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes ;
 Et qu'avec celui-ci , vous les payez très-mal.

12 *LA MÉTROMANIE,*

D A M I S.

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.

M O N D O R.

Aussi, ne vous déplaîse,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs ; & moi, tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai sur les bras :
C'est moi qui les écoute, & qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie ;
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte,
Aubergiste,
Que leur Cour vous talonne, & vous suive à la piste ;
Tirez-vous-en vous seul ; & voyons une fois...

D A M I S.

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu ?

M O N D O R.

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

D A M I S,

Amen.

M O N D O R.

Vous pensez rire ?

D A M I S.

Non.

COMÉDIE. 23

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *sortant.*

Oh bien ! vous en allez avoir la passe-tems.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant.*

Les paieriez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnoie ?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais ! Seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au Répétiteur ?

MONDOR, *d'un ton radouci,*

Trente ou quarante pistoles,

DAMIS.

A la Lingere ? A l'Hôte ? Au Perruquier ?

24 *LA MÉTROMANIE,*
MONDOR.

Autant.

DAMIS.
Au Tailleur ?
MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

À l'Aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

À toi ?

MONDOR, faisant d'humbles révérences.

Monsieur....

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur....

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse....

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Qui : je vous demande excuse.

Il est vrai que.... le zèle.... a manqué de... respect ;

Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus , supposons. Plus ou moins , il n'importe.

Cà , partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

COMÉDIE.

25

MONDOR.

Les prix ?

DAMIS.

Oui ; de l'argent , de l'or , qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.

A Paris , à Rouen , à Toulouse , à Marseille ;
Je concourrai partout ; partout ferai merveille...

MONDOR.

Ah ! Si bien qu'à Paris paiera donc le loyer ;
Rouen , le Maître en droit ; Toulouse , le Barbier ;
Marseille , la Lingere ; & le Diable , mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

MONDOR.

Non ; ne doutons de rien. Et , sur un fonds meilleur ,
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur ?

DAMIS.

Sans doute ; & sur un fonds de la plus noble espece.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma Piece.
Le secret m'est gardé. Hors un Aëteur & toi ,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent , à l'Europe , aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cher ami , que pour moi ce grand jour a d'appas !

MONDOR , à part.

J'enrage.

DAMIS.

Autre bonheur : une Fille adorable ,
Rare , célèbre , unique , habile , incomparable...

MONDOR.

De cette Fille unique , après , qu'espérez-vous ?

B.

26. **LA MÉTROMANIE.**

D A M I S.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'Époux.

M O N D O R.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme;
Et, sur cet oreiller, vous dormez d'un bon somme;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

D A M I S.

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une Piece affichée; une autre dans la tête;
Une, où je joue : une autre, à lire toute prête.
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

M O N D O R.

Dites un héritage & bien du tems perdu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore ; & que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date ;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins
vive ?

Pour moi, je suis de tout ; Joueur, Amant, Convive ;
Fréquentant, festoyant les bons Faiseurs de vers,
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux ?

B ij

28 *LA MÉTROMANIE,*
FRANCALEU.

Ouï.

BALIVEAU.

Quel travers !

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine :
Aussi , quand je les lis , contre eux l'on se déchaîne.
Mais , sous un autre nom , ma Muse , en tapinois ,
Se fait , dans le Mercure , applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment ?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne,
Sous ce voile étranger , je ris , je plais , j'étonne ;
Et le masque femelle , agaçant le Lecteur ,
De tel qui m'eût raillé , fait mon Adorateur.

BALIVEAU , à part.

Il est devenu fou.

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis , morbleu , tant-pis ! Bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor
Comme , aux dépens d'un Fou , je m'y donne l'essor.
Je ne fais pas qui c'est ; mais le Benêt s'abuse ,
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse ;
Et qu'il me veut , pour Femme , avoir absolument.
Moi , j'ai , par un Sonnet , riposté galamment.
Je goûte , à ce commerce , un plaisir incroyable.
t vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

COMÉDIE.

25

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous Poète ! Hé ! bon Dieu, depuis quand ? Vous !

FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva ;
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante & tout rie.
L'âge avance : & le goût avec l'âge varie.
Je ne saurois fixer le tems ni les desirs ;
Mais je fixe, du moins, chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une Piece excellente ;
J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui de moi ne feroit, chez vous, qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

BALIVEAU.

Un diable de neveu

Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance ;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte ?)
Il est, depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne fait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,

B iij

30 *LA MÉTROMANIE,*

Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connoissant personne , & vous sachant ici ,
Je venois....

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand-merci.

FRANCALEU.

Mais , plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

BALIVEAU.

Un rôle , à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute , à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un Barbon ?

BALIVEAU.

Soit. Mais....

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

COMÉDIE.

31

FRANCALEU.

Et, tant soit peu, la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Hé, si ! Que diroit-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU.

Un Capitoul !

FRANCALEU.

Hé bien ?

BALIVEAU.

La gravité !

FRANCALEU.

Sortise !

BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs !

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, lui faisant prendre le rôle.

Tenez, tenez.

B iv

32 **LA MÉTROMANIE,**

BALIVEAU.

Quoi ? Je serois venu....

FRANCAEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Vous me promettez donc que mon frippon...

FRANCAEU.

Demain

Je vous le garantis coffré de grand matin.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCAEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre :

Mais son Hôte ne fait ce qu'il est devenu.

FRANCAEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.

Adieu. Car il est tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;

Et là, gesticulant & braillant tout le soul,

Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.



SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

(A Lisette qu'il apperçoit.)

MOI, je fais l'Oncle. Et toi, Lisette, es-tu contente?

Tu voulois un beau rôle ; & tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma Fille est sous tes yeux ;
Tâche à la copier : tu ne peux faire mieux.
Le modele est parfait.

LISETTE.

N'en foyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai, d'abord, un habit en tout pareil au sien ;
J'ai sa taille : j'aurai son geste & son maintien ;
Et, je prétends si bien représenter l'Idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car c'est un caractère ; entre nous, que je blâme ;
Et Lucile est un corps où je veux mettre une ame.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer ;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer !
Le danger vole autour de la simple Colombe ;
Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe ?
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.

Bv

34 *LA MÉTROMANIE,*

Qu'à son gré, d'elle-même elle dispose ensuite :
 Le penchant satisfait répond de la conduite :
 C'est contre le torrent du siècle intéressé :
 Mais, me regardât-on comme un Pere insensé,
 Je veux qu'à tous égards ma Fille soit contente ;
 Que l'Époux qu'elle aura, soit selon son attente ;
 Qu'elle n'écoute qu'elle, & que son propre cœur,
 Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
 Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
 Ce lieu rassemble, exprès, une belle Jeunesse ;
 Vingt honnêtes Partis, dont le meilleur, je crois,
 Ne refusera pas de s'allier à moi.
 Ma Fille est riche & belle. En un mot je la donne
 Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

L I S E T T E.

Pas même le Poète ?

F R A N C A L E U.

Au contraire ; c'est lui
 Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

L I S E T T E.

Je ne le crois pas riche.

F R A N C A L E U.

Hé bien ! j'en ai de reste.
 J'aurai fait un Heureux : c'est passe-tems céleste.
 Favorisant ainsi l'Honnête-homme indigent,
 Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

L I S E T T E.

Je vois, dans ce choix libre, un contre-tems à craindre,
 Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

F R A N C A L E U.

L I S E T T E.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur tel qui , sur une autre , auroit fixé le sien ;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense ,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

S C E N E I I I.

FRANCALEU , DORANTE , LISETTE.

DORANTE *reste au fond du Théâtre &
écoute , sans être vu que de Lisette.*

FRANCALEU.

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle :
La savez-vous ?

FRANCALEU.

On dit , à propos , que le Drôle . . .

L I S E T T E.

Je vous en avertis , il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux ,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

F. R A N C A L E U.

J'y cours tout de ce pas : tu peux en être sûre
Et vais , à la douceur joignant l'autorité ,
Laisser un libre choix , ce Jeune homme excepté.

B vj

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

JE ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous , je gage.

DORANTE.

Non : j'écoute , j'admire , & je me tais. Courage !

LISETTE.

Vous vous trouvez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet ; me voilà joliment installé !

LISETTE.

Installé ? Tout des mieux. J'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace !

Quoi ! tu peux , sans rougir , me regarder en face !

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.

Eh ! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon ça !

L I S E T T E.

Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons gouté.

D O R A N T E.

Quoi ! Tu me feras voir...

L I S E T T E.

Oh ! qui va rondement,
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

D O R A N T E.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve en mon chemin Monsieur de l'Empyrée.
Il aime ; il a su plaire : oui ; je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui.
Mais , sans voir ta Maîtresse , il osoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant , moi , je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidelle , ouverte en sa faveur ,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'Auteur.

L I S E T T E.

Vous croyez que je sers le Poëte ?

D O R A N T E.

Oui , Perfide !

L I S E T T E.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide.
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ;
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ;
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ;
Et quand enfin ? ... Allez ! Je ne sais qui me tient...

D O R A N T E.

Mais cette exclusion , que veux-tu que j'en pense ?

38 LA MÉTROMANIE,

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

D O R A N T E.

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E.

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.

Tel est le cœur humain , surtout celui des Femmes.

Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,

Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant ;

Et le goût le plus vif , pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

L I S E T T E.

Oh que non ! L'indolence est toujours indocile.

Et telle qu'est la sienne , à ce que j'en puis voir ,

La contrariété seule peut l'émouvoir.

Ce n'est pas même assez des défenses du Pere ,

Si je ne les seconde en Duegne sévère.

D O R A N T É.

Hé bien ! les yeux fermés , je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense ençor d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience !

L I S E T T E.

Dans un quart-d'heure , au plus , je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart-d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus. Promenez-vous là-bas.

— dans un moment j'y conduirai ses pas.

SCÈNE V.

DORANTE, LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

LA voici. Partez donc. Laissez-nous.DORANTE, *hésitant*.

Quel supplice !

LISETTE.

Desirez-vous, ou non, qu'on vous rende service ?

DORANTE.

L'éviter !

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'est à regret !

(Il fait des révérences à LUCILE, qui les lui rend. Il les réitère, jusqu'à ce que, par un geste impérieux, LISETTE lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroïssoit tenté d'aborder.)



SCENE VI.

L I S E T T E , L U C I L E .

L I S E T T E .

VOILA, Mademoiselle, un Cavalier bien fait.

L U C I L E .

J'y prens peu garde.

L I S E T T E .

Aimable, autant qu'on le peut être.

L U C I L E .

Tu le dis ; je le crois.

L I S E T T E .

Vous devez le connoître.

L U C I L E .

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

L I S E T T E .

Sans plaisir ?

L U C I L E .

Ni chagrin.

L I S E T T E .

Si j'avois, comme vous, à choisir ;
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

L U C I L E .

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces Galants le concours importun ;
Et tu ne verras gas que j'en regarde aucun.

C O M É D I E.

41

L I S E T T E.

Quoi ! fais yeux pour eux tous ! On vous fera dédire.

L U C I L E.

Si j'en ai , ce sera pour un seul.

L I S E T T E.

C'est-à-dire

Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout ;
Et que le choix en est déjà fait ?

L U C I L E.

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon Pere le désigne ; il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je fais le devoir d'un Enfant.
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

L I S E T T E.

Oh non !

L U C I L E.

Mais devoit-il , sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère ?

L I S E T T E.

En effet !

L U C I L E.

Exiger, par-delà , ma froideur,
Et de l'obéissance , ou m'eût suffi l'humeur ?

L I S E T T E.

Cela pique,

L U C I L E.

Voyons ce Conquérant terrible ,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber ;
Et, sur lui seul enfin , mes regards vont tomber.

42 *LA MÉTROMANIE*

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la Piece.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera....

L U C I L E.

Quel air d'austérité !

L I S E T T E.

Mademoiselle, point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la défobéissance.

L U C I L E.

Qu'est-ce à dire ?

L I S E T T E.

Oubliez ce que je vous ai dit.

L U C I L E.

Quoi ?

L I S E T T E.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

L U C I L E.

Quoi ! Lisette, c'est-là celui que l'on excepte ?

L I S E T T E.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention

Qui ferma votre cœur à la séduction.

Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.

Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;

Et, sûre de l'aveu d'un Pere complaisant,

Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

COMÉDIE.

43

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi ! ces vers que je lis, que je relis sans cesse....

LISETTE.

Sont les fiens.

LUCILE.

Quel esprit ! Quelle délicatesse !
De plaisirs & de jeux quel mélange amusant !
Que, sous des traits si doux, l'Amour est séduisant !
L'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque

Belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre Pere en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre....
D'une autre ! Mais j'y songe ; & s'il étoit la vôtre ?

Lucile rit.

LISETTE.

Vous riez ! Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui ; je vous reconnois, traits pour traits, dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet....

SCENE VII.

DAMIS, LISETTE, LUCILE.

DAMIS *traverse le fond du Théâtre, un livre à la main.*

LUCILE.

PRENONS par ce chemin.
Monsieur de l'Empyrée approche, un Livre en main :
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.
Viens.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

LISETTE, *seule.*

CE préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante n'a plus qu'à parler à présent.



SCÈNE IX.

L I S E T T E , M O N D O R.

M O N D O R.

L I S E T T E , ai-je un Rival ici ? Qu'il disparoisse.

L I S E T T E.

S'il me plaît.

M O N D O R.

Plaise ou non ; tu n'as plus ta maîtresse.

L I S E T T E.

Comment ?

M O N D O R.

Tu m'appartiens.

L I S E T T E.

Et de quel droit encor ?

M O N D O R.

Lucile est à Damis ; donc , Lisette à Mondor.

L I S E T T E.

Lucile est à ton Maître ? Ah ! tout beau ; j'en appelle.

M O N D O R.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle ;
Celui du Pere est sûr , à tout ce que j'entends.L I S E T T E , *s'en allant*,

La belle avance !

M O N D O R , *courant après*.

Écoute.

L I S E T T E.

Oh ! je n'ai pas le tems ;

SCENE X.

DAMIS, *seul, le Mercure à la main.*

Oui, divine Inconnue ! Oui, céleste Bretonne !
 Possédez seule un cœur que je vous abandonne !
 Sans la fatalité de ce jour, où mon front
 Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
 J'abandonnois ces lieux, & voloïis où vous êtes.

SCENE XI.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
 Entre vingt Prétendans, on vous le donne beau ;
 Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma piece est applaudie,
 Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.
 Vous eûtes un esprit que la France admira ;
 J'en eus un qui vous plut. L'Univers le saura.

(Il donne à Mondor du Livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf !

DAMIS,

Qui te sçavoit là ? Dis.

COMÉDIE.

47

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Hé bien ! raille , blâme , conteste.
Dis encor que mon Art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois ! je suis heureux !

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr ,

Je ne me repaïssois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur , tout franc , ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu ! pas tant d'orgueil.

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.

Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers ; sans quoi je déferois....

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi , ce qui m'en plaît , c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

48 *LA MÉTROMANIE,*

DAMIS.

Les ducats ?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra , pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme ?

MONDOR.

Oui , Monsieur ; si vous êtes son Gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre ,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extrayagues-tu ?

MONDOR.

Non ; foi d'honnête Valet.

DAMIS.

Eh ! qui , diable , te parle en cette circonstance ,
De Monsieur Francaleu , ni de son alliance ?

MONDOR.

Bon ! Ne voici-t-il pas un qui-proquo ?

De qui parlez-vous donc , Monsieur ?

DAMIS.

D'une SAPHO ;
D'un Prodige qui doit , aidé de mes lumieres ,
Effacer , quelque jour , l'illustre DESHOULIERES ;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où , diantre , est cette Fille ?

DAMIS.

COMÉDIE.

49

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A. Quimp....

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci ! L'espérance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers ;
Douze fois l'an , sa plume en instruit l'Univers ;
Elle a , douze fois l'an , réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons, tous les mois, l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi ! tu m'excedes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui , mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'Intrigant d'une telle aventure ?

C

D A M I S.

Le Messager des Dieux , lui-même ; le Mercure.

M O N D O R.

Oh , oh ! bel entrepôt , vraiment , pour coqueter !

DAMIS, *lui présentant le Mercure ouvert.*

Tiens , lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

M O N D O R *lit.*

*SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kerfic
de Quimper en Bretagne, à Monsieur.... cinq étoiles...*

D A M I S.

Ton esprit aisément perçe à travers ces voiles ;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.

Oui ! Qu'à jamais pour moi , belle Mériadec ,
Pégase soit rétif , & l'Hipocrène à sec ,
Si ma Lyre , de myrte & de palmes ornée ,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée !

M O N D O R.

Je respecte , Monsieur , un si noble transport.
~~Qui vous chicaneroit davantage , auroit tort.~~
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue ,
A se forger les traits d'une Femme inconnue :
Peignez-vous celle-ci , sous quelque objet présent.
Lucile a , par exemple , un visage amusant....

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

Suivez , lorgnez , obéissez sa Personne :
Croyez voir , & voyez , en elle , la Bretonne....

D A M I S.

C'est bien dit. Cette vue , échauffant mes esprits ,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du Maraud quelquefois m'épouvante.

COMÉDIE.

MONDOR.

Moliere , avec raison , consultoit sa Servante.

D A M I S :

On se peint dans l'Objet présent , & plein d'appas .
L'Objet qu'on idolâtre , & que l'on ne voit pas .
Aussi bien , transporté du bonheur de ma flamme ,
Déjà , dans mon cerveau , roule une épithalame ,
Que , devant qu'il soit peu , je prétends mettre au net ,
Et donner au Mercure , en paiement du Sonnet .

Muse , évertuons-nous . Ayons les yeux , sans cesse ,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux , la tendresse :
Cherche , en le contemplant , matière à tes crayons .
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons .

Que cette solitude est paisible & touchante !
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté .

(Il va s'asseoir à l'écart .)

MONDOR , à part , à lui-même .

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est .
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît .
L'assiduité peut , Lucile étant jolie ,
Lui faire de Quimper abjurer la folie .



SCENE XII.

LUCILE, DORANTE, DAMIS

assis à l'écart.

DORANTE, à Lucile.

A Cet aveu si tendre , à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai crain't, Madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à tout autre chose,
Reconnoissez qui j'aime ; & réparez l'erreur
D'un-Père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux , pour tout droit , que sa volonté même.
Père équitable & tendre, il veut que l'on vous aime:
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi ,
Qu'il jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais , enfin , là-dessus , qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire ;
Et si , dès qu'il saura de qui vous êtes fils ,
Nul espoir , près de moi , ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans , adorable Lucile ,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur ?

LUCILE , *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur ,
Je l'avoue ; & pour lui , me voilà déclarée.

COMÉDIE.

33

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute !

LUCILE, *apercevant Damis.*

Hé ! c'est Monsieur de l'Empirée !

Lisons-les lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui , juste ciel ! où moi qu'elle a nommé ?

LUCILE, *à Damis.*

Venez , Monsieur , venez....

DAMIS, *qui étoit occupé profondément , en sortant de rêverie , laisse tomber ses tablettes , & se leve.*

LUCILE, *continuant.*

Pour qu'en votre présence

Nous discussions un fait de votre compétence :

Il s'agit d'une Idyle , où j'ai quelque intérêt ;

Et vous nous en direz votre avis , s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame , on fait grand tort à Messieurs les Poètes ,

Quand on les interrompt, dans leurs doctes retraites :

Laissons donc celui ci rêver en liberté ;

Et détournons nos pas , de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort , Monsieur , que l'on puisse nous
faire ,

C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.

Peut-on penser si bien , étant seul en ces lieux ,

Qu'étant avec Madame , on ne pense encore mieux ?

Madame , je vous prête une oreille attentive.

Rien ne me plaira tant. Lisez : & s'il m'arrive

Quelque distraction dont je ne réponds pas ,

Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

C iij

14 **LA MÉTROMANIE,**

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante & fleurie ,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons , Messieurs , passons sous ce feuillage épais ,
Où , loin des importuns , nous puissions lire en paix.

DAMIS, lui présente la main qu'elle accepte au moment que DORANTE lui présentait aussi la sienne.

SCENE XIII.

DORANTE, seul.

EST-CE un coup du hazard , ou de leur perfidie ?
Voyons , il faut , de près , que je les étudie ;
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

(Il les ouvre & lit :)

«ÉPITHALAME». Ah, ah ! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe ? Ai-je trahi vos feux ?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux ?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipcée en confidente habile ;

C iv

Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Hé bien ? Quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

D O R A N T E.

'Ah ! qu'elle est ravissante ; & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête !
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois ; mais rien
N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;
Qui, ce qu'en elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

L I S E T T E.

La Dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

D O R A N T E.

Tu me vois dans un trouble....

L I S E T T E.

Eh ! vivez en repos

D O R A N T E.

Ses graces m'ont charmé ; mais non pas ses propos.

L I S E T T E.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres ?

D O R A N T E.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

L I S E T T E.

Quoi ? Qu'elle eût dit : « Monsieur, je suis folle de vous.
» Je voudrois que déjà vous fussiez mon Epoux ».
Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

D O R A N T E.

Ayant fait de ma flamme un libre & rendre aveu,

Et promis d'aggréer à Monsieur. Francaleu :
 Comme je témoignois la plus ardente envie
 D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ,
 Elle m'a répondu : (dirai je , avec douceur ?)
 « L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur » .
 A ces mots , de sa poche , elle a tiré l'Idyle ,
 Dont le succès me rend de moins en moins tranquille .

L I S E T T E .

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

D O R A N T E .

Je ne fais.

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
 Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
 Elle a lu , malgré moi , l'Idyle en sa présence.
 C'étoit me démasquer. Sous cape , il en rioit ,
 Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
 Le serois-je , en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
 Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu , toi-même ?

L I S E T T E .

Les honnêtes soupçons ! Rendez grace entre nous ,
 Au cas particulier que je fais des Jaloux :
 Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice ,
 Mon honneur offensé se feroit bien justice .

D O R A N T E .

L'Auteur seul de ces vers a su toucher son cœur ;
 Dit-elle ! encore un coup , je n'en suis point l'auteur .
 Supposé qu'on la trompe , & qu'elle me le croie ;
 Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
 Je jouis d'une erreur : & j'aurois souhaité
 Une source plus pure , à ma félicité !
 Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;
 Et je me sens jaloux d'un autre , dans moi-même .

C v

33 *LA MÉTROMANIE,*

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh , Monsieur ! y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois , de plus en plus , m'effraie.
Le bonheur du Poète étoit encor douteux ;
Mais il est mon rival : & mon rival heureux.
De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux , sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du Pere , il a le plus de part.
Seule , avec son Valet , je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître
émue ?

Réponds.

L I S E T T E.

Tout doucement ! Vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

D O R A N T E.

Je t'épierai si bien aujourd'hui.... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois , crois que je te regarde.

(*A part , en s'en allant*).

Cependant allons voir , en les feuilletant bien ,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.



SCÈNE III.

L I S E T T E , *seule.*

M'ÉPIER ! Comment donc ! Ce seroit une chaîne.
 Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui
 gêne.

Ah ! c'est peu d'être injuste ! il ose être importun !
 Aux troupes du fâcheux, je vais en lâcher un,
 Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, LISETTE,

L I S E T T E , *apercevant Francaleu.*

LE voici justement.

FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
 Avec ce Cavalier, qui ne semble chez moi
 S'être impatronisé que pour être avec toi ?

L I S E T T E.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

L I S E T T E.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
 Certaine Tragedie en six actes, de vous,

69 LA MÉTROMANIE,

Que l'on dit fort plaisante, & qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y
prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'Ami qui me l'a présenté ?

L I S E T T E.

Monsieur de l'Empyrée ? Il aura plaisanté,
De Caustique & de Fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'Envie a sifflé dans son cœur.
Hé bien, bien ! double joie, en ce cas, pour le
nôtre !

Je mortifierai l'un, & satisferai l'autre ;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout :
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et, d'ailleurs, il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire ; & veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

L I S E T T E.

Vous me déferez-là d'un terrible importun.

FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

L I S E T T E.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc si-tôt ?

L I S E T T E.

---ant représenter Lucile comme il faut,

COMÉDIE.

61

J'ôte dès-à-présent mes habits de foubrette ,
Pour être , sous les siens , plus libre & moins
distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas.

LISETTE *sort.*

FRANCALEU.

Je me charge , moi...

SCENE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU, *appercevant Baliveau.*

AH, c'est vous ! Comment va la mémoire ?

BALIVEAU.

Ma foi

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose ,
Je hais bien la démarche où mon Neveu m'expose.
Pour s'y résoudre , il faut , à cet original ,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons , que faut-il faire ?

FRANCALEU.

Et moi , de mon côté , je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement ;
Et vous serez bien-tôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices ,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses ;
Et , quoi que vous disiez , vers un plaisir si doux ,
De la force du charme entraîné comme nous.

62 LA MÉTROMANIE,

BALIVEAU.

Il ne manque à cela que de la vraisemblance.
Ce qui soulageroit un peu ma répugnance,
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle & mon état présent.
Je représente un Pere austere & sans foiblesse,
Qui d'un Fils libertin gourmande la jeunesse.
Le Vieillard, à mon gré, parle comme un Caton:
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le Fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien, qu'autant qu'on nous
seconde :

Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous ? . . .

BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, *appellant ses Valets.*

Holà, hée !

SCENE VI.

FRANCALEU, UN LAQUAIS,
BALIVEAU.

FRANCALEU, *au Laquais,*

QUE l'on aille chercher Monsieur de l'Empyrée.

LE LAQUAIS. *sort.*



S C E N E V I I.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU, *au Laquais.*

TENEZ, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : & vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous & ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'un Académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de Théâtre admirable : & j'espère...

S C E N E V I I I.

DAMIS, FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU, *à Damis.*

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre Pere.
Il fait son rôle; allons, concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.

DAMIS *s'approche de Baliveau.*

BALIVEAU *se tourne, voit son Neveu, & exprime
le plus profond étonnement.*

64 *LA MÉTROMANIE,*

DAMIS *est aussi très-surpris, se remet, & finit par rire.*

FRANCALEU, *trompé par l'apparence, à Baliveau.*
Comment diable ! A merveille ! A miracle ! Courage !
(*A Damis.*)

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend ; & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU, *à Francaleu.*

Je sens qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCALEU.

Adieu donc : aussi bien je fais languir quelqu'un.

(*A Damis.*)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez
l'être,

Prenez, prenez leçon : car voilà votre Maître.

(*A Baliveau.*)

Bravo ! bravo ! bravo !

(*Il sort.*)



SCENE IX.

DAMIS, BALIVEAU.

BALIVEAU, à part.

LE sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? Mon cher oncle est
des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, & ne plaisantons point.
Le hasard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom: *Monsieur de l'Empyrée*!
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence

66 *LA MÉTROMANIE,*

Sur mille questions qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire ;
Et que de nos débats le Public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne.*

Coquin ! Tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous & moi, membres de Comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point, chez nous, de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon Camarade.
Je suis un fils....

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri. Me voilà désarmé,

DAMIS.

Et vous, un pere....

BALIVEAU.

Hé ! oui, bourreau ! Tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere ;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.

Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance :
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance ;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais

Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits ;
Me suffire à moi-même , en volant à la gloire ;
Et chercher la Fortune au Temple de Mémoire.

B A L I V E A U.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu ,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu ,
Où la nécessité de travaux consumée ,
Au sein du sot orgueil , se repaît de fumée.
Eh , malheureux ! Crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide , & fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent , le bon-sens autorise ;
Qui te distingue , & non qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le Barreau l'offre à ta vanité.

D A M I S.

Le Barreau !

B A L I V E A U.

Protégeant la veuve & la pupile ,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain établir sa maison ,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

D A M I S.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur , & rien à la Fortune.
Le Nourrison du Pinde , ainsi que le Guerrier ,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poète ?
De ce dernier la gloire est durable & complète :
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome ,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'encre de la chicane & sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence & les loix.

Que des traces du monstre on purge la Tribune,
 J'y monte : & mes talens , voués à la Fortune ,
 Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
 Mais , l'abus ne pouvant si-tôt se corriger ,
 Qu'on me laisse , à mon gré , n'aspirant qu'à la gloire,
 Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire ,
 Et primer dans un art plus au dessus du Droit ,
 Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit.
 Le vice impunément dans le siècle où nous sommes ,
 Foule aux pieds la vertu si précieuse aux hommes :
 Est-il pour un esprit solide & généreux ,
 Une cause plus belle à plaider devant eux ?
 Que la Fortune donc me soit mere ou marâtre :
 C'en est fait : pour Barreau , je choisis le Théâtre ;
 Pour Client , la Vertu ; pour Loix , la Vérité ;
 Et pour Juges , mon Siècle & la Postérité.

B A L I V E A U.

Eh bien ! portes plus haut ton espoir & tes vœux.
 A ces beaux sentimens les Dignités sont dues.
 La moitié de mon bien , remise en ton pouvoir ,
 Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire asseoir.
 Ton esprit généreux , si la vertu t'est chère ,
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincère ,
 Ne préférera pas , la croyant en danger ,
 L'effort de la défendre , au droit de la juger.

D A M I S.

Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
 L'esprit est généreux ; mais le cœur est fragile.
 Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant !
 Du Guerrier le mérite est sans doute éminent :
 Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
 Et de servir son Roi la glorieuse envie ,
 L'espérance , l'exemple , un je ne sais quel prix ,
 L'horreur du mépris même , inspire ce mépris.
 Mais avoir à braver le sourire où les larmes
 D'une Solliciteuse aimable & sous les armes.

Tout sensible ; tout homme enfin que vous soyez ,
 Sans oser être ému , la voir presque à vos pieds ,
 Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !
 Je ne me sens pas fait pour un tel héroïsme.
 De tous nos Magistrats la vertu me confond :
 Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font.

Ma vertu donc se borne au mépris des richesses :
 A chanter des Héros de toutes les espèces ;
 A sauver , s'il se peut , par mes travaux constans ,
 Et leurs noms & le mien des injures du temps.
 Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre ,
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
 On m'ignore ; & je rampe encore , à l'âge heureux
 Où Corneille & Racine étoient déjà fameux !

BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! Eh ! dis-moi , Misérable !
 A de si grands Esprits te crois-tu comparable ?
 Et ne fais-tu pas bien qu'au métier que tu fais ,
 Il faut , ou les atteindre , ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Hé bien ! voyons le rang que le Destin m'apprête.
 Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
 Ces Maîtres même avoient les leurs , en débutant :
 Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
 Tu m'avoueras du moins que ces rares Génies ,
 Outre le don qui fut leur principal appui ,
 Moissonnoient à leur aise , où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit , il est vrai , presque tout ce qu'on pense.
 Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits
 d'avance :

Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux ;

70 *LA METROMANIE,*

Ils nous ont dérobés ; dérobons nos Neveux ;
Et , tarissant la source où puise un beau délire ,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un Démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux Ecrivains qui viendront après moi !

B A L I V E A U.

Vas , malheur à toi-même , ingrat ! Cours à ta perte :
A qui veut s'égarer , la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé ,
Rentre dans le néant , dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que , prêt à remplir ma vengeance ,
Ton châtement se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller , où se fixent tes vœux ,
S'éteindra , mais trop tard , dans des dégoûts affreux.
Vas subir du Public les jugemens fantasques ,
D'une Cabale aveugle esluver les bourasques ,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer ,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Vas , des Auteurs sans noms , grossir la foule obscure ,
Égayer la satire , & servir de pâture
A je ne fais quel tas de Brouillons affamés ,
Dont les écrits mordans sur les Quais sont semés.
Déjà , dans les Caffés , tes projets se répandent.
Le Parodiste oisif & les Forains t'attendent.
Vas , après t'être vu sur leur Scène avili ,
De l'opprobre , avec eux , retomber dans l'oubli.

D A M I S.

Que peut , contre le roc , une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée.
L'Olympe voit , en paix , fumer le Mont *Aethna*.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid , malgré la même audace ,
Croît & s'élève encore au sommet du Parnasse.

B A L I V E A U.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?

Hé bien ! tu braveras la honte & le besoin.
 Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ;
 Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle ;
 Que de ton vivant même ; on admire tes vers :
 Tremble , & vois sous tes pas , mille abymes ouverts.
 L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
 On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
 Pour suivi , condamné , proscrit sur ces rumeurs ,
 A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

D A M I S.

A ses mœurs.

B A L I V E A U.

A ses mœurs ? & le monde , en ses sortes d'orages ,
 Est-il instruit des mœurs , ainsi que des ouvrages ?

D A M I S.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

B A L I V E A U.

Et comment , s'il vous plaît ?

D A M I S.

Comment ? Par mes écrits.

Je veux que la vertu , plus que l'esprit , y brille.
 La mere en prescrira la lecture à sa fille ;
 Et j'ai , grace à vos soins , le cœur fait de façon
 A monter aisément ma Lyre sur ce ton.
 Sur la scène aujourd'hui , mon coup d'essai l'annonce :
 Je suis un malheureux. Mon oncle me renonce.
 Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
 J'espère triompher avant la fin du jour :
 Et peut-être la chance alors tournéra-t-elle.

B A L I V E A U.

Quoi ! vous seriez l'Auteur de la Pièce nouvelle
 Que , ce soir , aux François , l'on doit représenter ?

72 LA MÉTROMANIE,

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois, avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer, sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.

(*A part.*)

A demain, maître fou ! Si jamais tu rimailles,
Ce ne fera, morbleu ! qu'entre quatre murailles.

SCÈNE

SCENE X.

DAMIS, *seu'.*

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La Scene est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois , pour beaucoup , l'avoir imaginée ;
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en ;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes
tablettes ?
La perte , pour le coup , seroit des plus complètes.
Tout-à-l'heure , à la main , je les avois encor.
Ah ! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !

SCENE XI.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH, Monsieur , secourez les Muses attristées !
Mes tablettes , là-bas , dans les bois sont restées.
Suivez-moi ! Cherchons-les ! Aidons-nous !

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brifons-là.

D

74 LA MÉTROMANIE,

D A M I S.

Vous me rendez l'espoir, le repos, & la vie.

D O R A N T E.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

D A M I S.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je avant d'opter, en demander la cause?

D O R A N T E.

Eh fi! L'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

D A M I S.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore....

D O R A N T E.

Quoi, Monsieur? Que Lucile est celle que j'adore!

D A M I S.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

D O R A N T E.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

D A M I S.

En quoi donc?

D O R A N T E.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire,

D A M I S.

Moi!

D O R A N T E.

Vous. Plus je souffrois; plus je vous voyois rire...

D A M I S.

De ce qu'innocemment la Belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

D O R A N T E.

Non; mais de la noirceur de cette âme cruelle;
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;

Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe :
Je veux, de mon côté, mettre assi les railleurs :
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

D A M I S.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre....

D O R A N T E.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

D A M I S.

Dorante !

D O R A N T E.

Vous voulez temporiser en vain.

Ou partez tout-à-l'heure, ou l'épée à la main.

D A M I S.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquile ;
E je vois...

D O R A N T E.

Oh ! je vois qu'un Versificateur

Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

D A M I S.

C'en est trop. A vous même un mot eût pu vous
rendre ;

Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.

C'est moi, qui maintenant vous demande raison.

Cependant on pourroit nous voir de la maison.

La place, pour nous battre, ici près est meilleure.

Marchons.

S C E N E X I I.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, à Dorante, *le prenant par
le bras & ne le lâchant plus.*

EH, venez donc, Monsieur ! Depuis une
heure,

D ij

76 LA MÉTROMANIE,

Je vous cherche par-tout, pour vous lire mes vers.
DORANTE, à Francaleu.

A moi, Monsieur ?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, à part.

Autre esprit à l'envers !

FRANCALEU.

Vous desirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, bas à Damis.

C'est vous qu'elle veut servir.

Lui !

FRANCALEU.

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS, à Francaleu,

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, à Damis.

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie : oui ; c'est un envieux,

Qui voudroit sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Ah ! vous pouvez, tous deux, à loisir vous complaire.

Lisez : & qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, bas.

Tu crois m'échapper : mais....

DAMIS.

D'autant plus que Monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, tirant un gros cahier de sa poche.

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;

Et pour cela, d'abord je lis ma Tragédie.

D A M I S.

Rien ne pouvoit, pour lui, venir plus à propos.

F R A N C A L E U.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

D A M I S, *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.

Je vous attends, Monsieur.

F R A N C A L E U, à *Damis.*

Vous n'en voulez pas être à

DORANTE, *au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.*

Je ne vous quitte point.

D A M I S, à *Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,

J'aime : & c'est un état, où l'on est guère à soi.

Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

(*Il s'en va.*)

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison....

S C E N E X I I I.

F R A N C A L E U, D O R A N T E.

F R A N C A L E U, *le retenant ferme.*

L A I S S E Z, laissez de grace !

Il en veut à ma fille ; & je serois charmé

Qu'il parvint à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

D O R A N T E.

Oh ! parbleu, qu'il vous aime, & vous & vos ouvrages.

F R A N C A L E U.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages !

D iij

78 LA MÉTROMANIE;

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, & plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui différer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(*Il lâche* DORANTE, *pour tirer ses lunettes.*)

DORANTE s'évade.

SCENE XIV.

FRANCALEU *continue, sans s'apercevoir de l'évasion de Dorante.*

ET c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piece.

(*Il déroule son cahier; & lit.*)

LA MORT DE BUCÉPHALE....

(*Se retournant.*)

Où, diable, est-il? Comment!

On me fuit! Oh! parbleu, ce sera vainement.

Je cours après mon homme; & , s'il faut qu'il m'échappe.

Je me cramponne après le premier que j'attrape;

Et, bienévole ou non, dût-il ronfler debout,

L'auditeur entendra ma Piece jusqu'au bout.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE

LISETTE, *habillée & coiffée comme Lucile ;*
MONDOR.

MONDOR.

J'en n'osois t'aborder, vous prenant pour Lucile.
Tous habits même encore embarrassent mon style :
Haut tantôt familier, tantôt respectueux....
Mais parlons du combat. Sommes-nous courageux ?

LISETTE.

Un Maître a galamment soutenu cette affaire.
Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
Et, pour un Bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le Bel-esprit, en nous, n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas, telles gens, tel patron ;
Et, dès que je le sers, peut-il être un poltron ?

Div

80 *LA MÉTROMANIE;*

L I S E T T E.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante ,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

M O N D O R.

Mon Maître ne dit mot ; mais , à la vérité ,
Ce combat là tient bien de la rivalité.
En ce cas , mon adresse a tout fait.

L I S E T T E.

Ton adresse ?

M O N D O R.

Oui. J'ai , de sa conquête , honoré ta Maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas ,
De Lucile , à propos , j'ai vanté les appas ,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle ,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre tous , je protege Dorante.

M O N D O R.

Gageons que , malgré toi , mon Maître le supplante.
Car , étant né Poète au suprême degré ,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu , déjà l'aime & l'estime.
Du père de Dorante , il n'est pas moins l'intime :
Et je porte-un billet à ce pere adressé ,
Qu'après s'être battu , sur l'heure , il a tracé.
Sachant des deux Vieillards la méfintelligence ,
Il mande à celui-ci , selon toute apparence ,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour ,
Et dont l'entêtement croît de jour en jour.
Il faudra , là-dessus , le rendre impitoyable.

S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes Almanachs ; & tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

L I S E T T E.

Mais cet autre , avec qui je suis de connivence,
A pris , depuis un mois , terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile , au récit du combat.
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue , & c'est pour lui , te dis-je :
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis , ils se sont même entretenus long-temps.
Je viens de les laisser l'un de l'autre contents.
Et je ne suis pas fille à négliger peut être
Le succès d'un amour qu'en l'un d'eux j'ai fait naître.
Tu gages pour ton Maître ; & moi , je te réponds ,
Qu'avant la fin du jour , l'autre le coule à fond.

M O N D O R.

La barque est à l'abri des fureurs de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poète & sa fortune.
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui ,
Qui mettroit pere & fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me
reproche.
Adieu. Que , devant nous , tout s'abaisse en ce jour ;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour.



SCENE II.

L I S E T T E , *seule.*

« **T**ELLE gloire le peut couronner....» J'ai beau dire,

Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; & mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

L I S E T T E , F R A N C A L E U , D A M I S .

F R A N C A L E U , à *Lisette qu'il ne voit que par derrière.*

LUCILE , redoublez de fierté pour Dorante :
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle ; & je défends cela,
Tout net. Entendez-vous, ma fille ?

L I S E T T E , *se tournant , & faisant la révérence.*

Oui , mon pere.

F R A N C A L E U .

Ha !

C'est toi , Lisette ?

L I S E T T E .

Hé bien ? ai-je tenu parole ?

Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
 L'œil du pere s'y trompe ; & je conclus d'ici
 Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

FRANCALEU, à *Damis*.

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble !

L I S E T T E.

Quand commencera-t-on ?

FRANCALEU, à *Lisette*.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.

Cependant, vas chercher ta Maîtresse, & l'instruis
 Des dispositions où tu vois que je suis.

Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
 Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

S C E N E I V.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

LA Coquine le sert indubitablement,
 Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
 Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous-a-il fait que-
 relle ?

D A M I S.

Sur un mal-entendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.

D A M I S.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;

D vj

84 *LA MÉTROMANIE,*

Mais je suis sans rancune ; & ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bisarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor , lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur ,
Qui , n'écoutant priere , avis , ni remontrance ,
Depuis dix ou douze ans , me plaide à toute outrance ;
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand ,
Que je puis , à bon droit , haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse ;
Et sans le temps , les pas , & les soins qu'il y faut ,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là , dites-moi , des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au procès ,
Et conclue , avec vous , à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere ?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi , Monsieur , il a son caractère.
Je lui croyois du goût , de l'esprit , du bon sens ;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée , esprit jeune & frivole
Que vous croyez tenir , au moment qu'il s'envole :
Qui me choque en un mot , & qui me choque au point

Que chez moi , sans ma Piece , il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir , si je veux qu'on la joue ;
Et voilà trop de fois que mon Spectacle échoue.

A propos , ce bon-homme avec qui vous jouez ,
Plait-il ? Que vous en semble ? excellent ! Avouez.

D A M I S.

Admirable !

F R A N C A L E U.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle à
Heim ! Comme sa surprise a paru naturelle !

D A M I S.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir ,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original , en ces sortes de rôle.

F R A N C A L E U.

Pour un mois , avec nous , il faut que je l'enrôle.

D A M I S.

De l'humeur dont il est , j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

F R A N C A L E U.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti , tandis qu'à nous complaire ,
Et qu'à nous ménager , il a quelque intérêt.

D A M I S.

La troupe ne sauroit faire un-meilleur acquêt.

F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez , c'est une affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi , Monsieur , ne le souhaite.

F R A N C A L E U.

Et personne , Monsieur , n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que moi ?

26 *LA MÉTROMANIE,*
FRANCALEU.

Que vous.

D A M I S.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez , à la Cour , lui rendre un bon office.

D A M I S.

Plut au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

D A M I S.

Un Fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;
Et , passant du mensonge à la sottise extrême ,
En le faisant accroire , il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un Poète , à la Cour , est de bien mince aloi :
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
Ou si , vers l'agréable , on penche quelquefois ,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
Et là , comme autre part , les sens entraînant l'homme ,
Minerve est éconduite , & Vénus a la pomme.
Ainsi , je n'oserois vous promettre pour lui ,
Sur un crédit si frêle , un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole , en ce cas , sera donc mal gardée ;
Car je comptois sur vous , quand je l'ai hasardée.

D A M I S.

le quoi s'agit-il encor ? voyons un peu.

FRANCALEU.

faire enfermer un frippon de neveu ,

Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce ,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse :

D A M I S , *vivement.*

Oh ! je le servirai , si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

F R A N C A L E U , *voulant rentrer.*

Non , non , laissez ! Parbleu , j'admire ma sottise !

D A M I S , *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

F R A N C A L E U .

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

D A M I S .

Ah ! gardez-vous-en-bien , s'il vous plaît !

F R A N C A L E U .

Et pourquoi ?

D A M I S .

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

F R A N C A L E U .

C'est qu'avec celui-ci , l'affaire ira plus vite.

D A M I S .

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

F R A N C A L E U .

Songez donc que , ce soir , il aura mon billet ;
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

D A M I S .

Mon Dieu ! laissez-moi faire. Ayez cette indulgence.

F R A N C A L E U .

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

88 LA MÉTROMANIE,

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh ! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce soir, ce soir même, est content ?

FRANCALEU.

Ce soir ? Ah ! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par de-là mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raison. L'oncle me fait pitié.
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous ; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, & vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou fera la cause.
Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir & matin.

DAMIS *rit*.

FRANCALEU.

Vous riez ! mais je parle en Père de famille.

SCÈNE V.

LISETTE, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Lisette*.**Q**ue viens-tu m'annoncer ?LISETTE, à *Francaeu*.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi ! la Piece...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois ;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre
histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile, &c vole vers Paris.

90 *LA MÉTROMANIE,*
FRANCALEU.

Désertion totale ?

L I S E T T E.

Oui ; pour avoir appris
Que , ce soir , on y joue une *Pièce* nouvelle
Dont le titre les pique , & les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah ! j'en suis.

L I S E T T E.

L'heure presse ; & tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici , pour le soupé.

D A M I S , à *Francaleu*.

Quelle rage ! A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU , à *Damis*.

Non. Le sort d'une *Pièce* est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir , songeons donc à les suivre.
Venez.

D A M I S.

J'augure mieux de la *Pièce* , que vous.
D'ailleurs , ce qui se vient de conclure entre nous ,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez , Monsieur de l'Empyrée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau ,
Qui , dans l'art du Théâtre étant encor nouveau ,
Ne sera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus est , son neveu l'occupe & le désole :

Et la Piece nouvelle est un amusement,
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(Il fort.)

D A M I S , à part.

Oui dà ; c'est bien s'y prendre.

S C E N E V I.

L I S E T T E , D A M I S.

L I S E T T E , à part.

U N peu de hardiesse.
Cet homme-ci , je crois , est l'auteur de la Piece !
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.

(haut.)

Vous risquez , en tardant , de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnoit juste ; & votre attente est vaine ;
Car la Piece est mauvaise , & sa chute est certaine.

D A M I S.

Certaine ?

L I S E T T E.

Oui, cet arrêt dû-il vous chagriner.

D A M I S.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

L I S E T T E.

Non ; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre ,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

92 *LA MÉTROMANIE,*

D A M I S.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin ?

L I S E T T E , *contrefaisant son ton.*

Ne croit pas que la Piece aille jusqu'à la fin.

D A M I S.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture.

L I S E T T E.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

D A M I S.

Chez lui ? L'Auteur ? Hier ?

L I S E T T E.

Oui. Qu'a donc ce discours ? ...

D A M I S.

Je ne suis pas sorti d'ici, depuis huit jours.

L I S E T T E , *à part.*

Je le tiens.

D A M I S.

C'est Alcipe. Oh ! c'est lui. Je le gage.

Nouvelliste effronté, suffisant personnage,

Qui raisonne au hasard de nous & de nos vers,

Et pour, ou contre nous, prévient tout l'Univers.

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême,

Jusqu'à nommer l'Auteur ?

L I S E T T E.

Non, Monsieur ; c'est vous même

Qui venez de tout dire, & de vous déceler.

, en tout ceci, n'a rien à démêler.

ule je mentois : & je m'en remercie,

plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut sortir.*)

C O M É D I E.

93

D A M I S, la retenant.

Lisette !

L I S E T T E.

Hé bien ?

D A M I S.

De grace ! Etourdi que je suis !

L I S E T T E.

Que voulez-vous de moi ?

D A M I S.

Du secret.

L I S E T T E.

Je ne puis.

D A M I S.

Quelques jours seulement !

L I S E T T E.

Cela n'est pas possible.

D A M I S.

Hé ! ne me faites pas ce déplaisir sensible.

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,

En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

L I S E T T E.

J'imagine un marché d'une espee plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez ; si vous tombez, je parle sans pitié.

Si vous réussissez, je consens de me taire.

Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

D A M I S.

Et je n'en veux pas plus ; car je réussirai.

LISETTE , DAMIS , DORANTE.

DORANTE, *du fond du Théâtre, les voit & les écoute.*

DAMIS, *baisant les mains de Lisette.*

AVEC cette promesse où mon espoir se fonde ,
Je vous laisse , & m'en vais le plus content du monde.
(Il sort.)

L I S E T T E , D O R A N T E .

LISETTE, *bas, appercevant Dorante, & lui
tournant brusquement le dos.*

LE jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;
Car je passe , à coup sûr , pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *se tenant à trois par derriere elle.*

Il sort plein d'un espoir fondé sur vos promesses !
Et moi, je sors honteux de vos propres faiblesses.
Adieu, Lucile. Adieu. Ne vous flattez jamais

Que je vous aye aimée autant que je vous hais !
(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

L I S E T T E , *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie :
 Car il va revenir.

(Elle s'assied au-devant , & à l'un des coins du Théâtre , en face du Parterre , & leve l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE , *croyant voir , dans cette attitude , l'embarras d'une personne confondue , & sans avancer.*

Ah ! quelle perfidie !

Me jouer à cet âge ! & passer , sans égard ,
 Des mains de la Nature , à ce comble de l'Art ;
 M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
 M'avoir persuadé jusqu'au point de le plaindre !
 Qu'avez-vous prétendu , par cette trahison ?
 Pourquoi d'un vain espoir y mêler le poison ?
 Ainsi donc , pour un autre , en secret alarmée ,
 Vous reteniez ma main , malgré moi désarmée ;
 Et vouliez ralentir , du moins pour quelque instant ,
 La vengeance où je cours , perfide ! en vous quit-
 tant.

L I S E T T E , *effrayée.*

Dorantè !

D O R A N T E.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !

Elle tremble , il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle ?

N'importe : je l'adore ; écoutons-la. Parlez.

(Se rapprochant.)

Je veux encor , je veux tout ce que vous voulez.

Faut il à vos frayeurs immoler ma colère ?

Vous me haïssez ?

LA MÉTROMANIE,
L I S E T T E, *tendrement.*

Non.

D O R A N T E.

Un autre à su vous plaire?

L I S E T T E.

Hé! non.

D O R A N T E.

Puis-je y prétendre?

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

Dois-je m'y fier?

Oui; mon cœur me dit trop, pour vous justifier,
 Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
 Souvent est moins un crime au fond, qu'une foi-
 bleffe,

Dont l'épreuve ne sert qu'à mieux en détourner,
 Quand l'Époux ou l'Amant savent la pardonner.

(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)

Je vous pardonne donc; & même vous excuse.
 Lisette est contre moi, Lisette vous abuse;
 Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
 C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

L I S E T T E, *sans mettre bas encore l'éventail.*

Il est vrai.



SCENE

S C E N E I X.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se jettant aux genoux de LISETTE,
& lui prenant la main.*

C'EST assez ! Mon ame satisfaite....

LUCILE, *haut, du fond du Théâtre.*

Veillé-je ou non ? Dorante aux genoux de Lisette !

LISETTE, *baissant enfin l'éventail & se levant.*

Lui même & qui me fait fort joliment sa cour.

DORANTE, *à Lucile.*

Son travestissement faisoit à mon amour
Commettre, je l'avoue, une étrange bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me debitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaîse à l'Amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE, *à Lisette.*

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?

LISETTE, *à Dorante.*

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ! Dorante, après mille & mille assurances,

E

98 *LA MÉTROMANIE ;*

Qui, tout-à-l'heure encor , passioient vos espérances,
Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours ;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours !

D O R A N T E , à *Lucile*.

Loin de vous voir ici vous plaindre de moi-même,
Vous qui savez, Madame , à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruisse ; après quoi , décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival....

L U C I L E.

Oui ; j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre ;
Et l'aveu que j'ai fait , trop naïf & trop prompt ,
De votre défiance a mérité l'affront.

D O R A N T E.

Mais ayez la bonté....

L U C I L E.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez , je le vois , le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux ,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé , prévoyante & soumise ,
L'insensibilité que je m'étois promise !

(*Avec des larmes.*)

Lisette , je t'ai crue ; & toi seule , tu m'as....

L I S E T T E , à *Dorante*, voyant pleurer *Lucile*.

N'avez-vous point de honte ?

D O R A N T E , à *Lisette*.

Et ne m'accable pas.

(*A Lucile.*)

Tu fais mon innocence. Apaisez vos alarmes ,
 Lucile ! Retenez ces précieuses larmes.
 C'est mon-injuste amour qui les a fait couler ;
 C'est lui qui , toutefois , pour moi doit vous parler.
 L'amour est défiant , quand l'amour est extrême.

L U C I L E.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime ,
 C'est de tout ce qui peut , dans le cœur alarmé ,
 Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
 Je tiens , vous le savez , cette sage maxime ,
 De ces vers qui vous ont mérité mon estime ,
 De votre propre Idyle , ouvrage séducteur ,
 Où votre esprit se montre , & non pas votre cœur.

D O R A N T E.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse ,
 Madame , & que je cede au remords qui me presse.
 Du moins vous concevrez , après un tel aveu ,
 Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu ;
 C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime :
 C'est que tous ces Écrits , source de votre estime ,
 Vous venoient par mes soins , mais ne sont pas de moi.

L U C I L E.

Ils ne sont pas de vous !

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E , *à part.*

Le sot homme !

L U C I L E.

Quoi ! ...

D O R A N T E.

Laisant lire , il est vrai , dans le fond de mon ame ,
 J'inspirois le Poëte , en lui peignant ma flamme.

E ij

Que son art , à mon gré , s'y prenoit foiblement !
 Et que le bel-esprit est loin du sentiment !
 Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire ,
 Laisser dire des riens , sentir mieux , & se taire.
 N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
 Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime ,
 Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
 Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
 J'étois indifférente & je ne la suis plus :
 Et je sens que , sans vous , je la serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous
 adore ,
 Où vous établissez la paix & le bonheur ,
 Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISSETTE, à Dorante.

Treuve de beaux discours. Il est temps que j'y pense.
 De par Monsieur , expresse & nouvelle défense
 De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE, à Lucile.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISSETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
 Rentrez-vous. Rentrez , Madame , je vous prie.
 Nous allons concerter un projet important.

DORANTE, à Lucile.

Jurez-moi d'un mot encore , en me quittant ,
 Que déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

L U C I L E.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien , en ce commun danger ,
Désapprouver mon choix , mais jamais le changer.

S C E N E X.

L I S E T T E , D O R A N T E.

D O R A N T E.

Q U E L Q U ' U N m'a déservi près de lui , je parie.

L I S E T T E.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit , tantôt , d'être écouté.

D O R A N T E.

Oui , j'ai tort , je l'avoue. A présent il peut lire ,
Je l'écoute : ou plutôt , sans cela , je l'admire ;
Et m'offre , en trouvant beau tout ce qui lui plaira ,
De me couper la gorge avec qui le niera.

L I S E T T E.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.

Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du Parterre. & des pauvres Auteurs ,
Contre les Nouveautés signalant leurs prouesses ,
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

D O R A N T E.

Que , diable , en veux-tu faire ? Oui , vraiment , j'en
connois.

102 *LA MÉTROMANIE.*

L I S E T T E.

Courez les amuteur , pour aller aux François ,
Sur ce qui s'y jouera , faire éclater l'orage.
La Piece est de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller....

D O R A N T E.

Tu veux....

L I S E T T E.

Ah ! j'en serois d'avis. Faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant , lui ; car , à votre pere ,
Il a de votre amour écrit tout le mystere :
Ce n'aura pas été pour vous servir , je crois.
Et vous le voudriez ménager ! Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une Piece tombée , il en renaît mille autres ;
Mais Lucile perdue , où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu , vous dis-je , va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête :
S'il le voit triompher , c'est fait ; rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille , & croiroit aujourd'hui
S'allier à la Gloire , en s'alliant à lui.

D O R A N T E.

Ah ! tu me fais frémir ; & des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles !

S C E N E X I.

L I S E T T E. *seule.*

HA, ha ! Monsieur l'Auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manège ; & votre esprit superbe
Croit déjà , sous le pied , nous avoir coupé l'herbe !
bon coup de sifflet va vous être lâché ;
vous savez alors quel est notre marché.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D A M I S , *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma Piece, auparavant, me sembloit des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts ;
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie ;
La critique éveillée ; une loge endormie ;
Le reste de fatigue & d'ennui harassé ;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé ;
Le Théâtre distrait ; le parterre en balance ,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions qui toutes, dans mon cœur ,
Font naître également le trouble & la terreur.

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !

E iv

Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
 Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ,
 Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?
 Il n'est force , courage , ardeur qui n'y succombe.
 Car enfin , c'en est fait ; je péris , si je tombe.
 Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
 L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
 Quelle égide opposer aux traits de la Satyre ?
 Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
 De quel front , à quel titre oserois-je m'offrir ,
 Moi , misérable Auteur qu'on viendrait de flétrir ?

(*Après quelques momens de silence & d'agitation.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice :
 Je supporterai tout , pourvu qu'elle finisse.
 Chaque instant qui s'écoule , empoisonnant son cours ,
 Abrege , au moins d'un an , le nombre de mes jours.

S C E N E I I.

FRANCALEU , DAMIS , BALIVEAU.

FRANCALEU , à *Damis*.

HÉ bien ! une autre fois , malgré mes conjectures ,
 Vous ferez-vous encore à vos heureux augures ,
 Monsieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
 Que , lorsqu'on veut tout voir , il faut se dépêcher !
 Voilà pourtant , voilà , la nouveauté..... flambée.

D A M I S , à *part*.

(*Haut.*)

mon sort décidé ! Je respire. Tombée ?

COMÉDIE.

105

FRANCALEU.

Tout-à-plat.

DAMIS.

Tout-à-plat ?

BALIVEAU, à *Damis*.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS, *froidement*, à *Baliveau*.

Tant-pis.

(*A part.*)

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée, & resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.

Le plus impertinent n'a jamais dit : « J'ai tort. »

FRANCALEU, à *Baliveau*.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,

Sans être, pour cela, taxé de suffisance :

Car jamais le Public n'eut moins de complaisance.

Comment veut-il juger d'une Piece, en effet,

Au tintamarre affreux qu'au Parterre on a fait ?

Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;

Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.

La Piece étoit vendue aux sifflets aguerris

De tous les étourneaux des Caffés de Paris.

Il en est venu fondre un essaim ! des nuées !

Cependant, à travers les brocards, les huées,

Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix ;

J'ai trouvé...

E v

106 *LA MÉTROMANIE,*

BALIVEAU, à Francaleu.

Ma foi , moi , j'ai trouvé tout mauvais,

FRANCALEU.

On en peut mieux juger , puisque l'on s'en escrime.
Morbleu, je le maintiens....

DAMIS *l'écoute avidement.*

FRANCALEU, à Damis.

J'ai trouvé.... telle rime....

DAMIS *cesse de l'écouter.*

FRANCALEU, *continuant.*

Oui , telle rime digne elle seule , à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur , avec sa rime ,
Ce sera , s'il m'en croit , de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur ,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est , s'il eût réussi , qu'il pourroit vous en croire ,
Et demeurer oisif , au sein de la victoire ;
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux , & leur noir malice ,
Le parti qui lui reste , est de rentrer en lice ;
Sans que jamais il songe à la désenparer ,
Qu'il ne les force , eux-mêmes , à venir l'admirer.
Le nocher , dans son art , s'instruit pendant l'orage :
Il n'y devient expert , qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil , dans le métier des vers :

pour y triompher , il y faut des revers.

FRANCALEU.

à parler en Poète , en Héros , en grand-homme.

(*A Baliveau.*)

Vous êtes stupéfait ; ce trait-là vous assomme :
Vive les grands esprits , pour former les grands
cœurs !

Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

(*A Damis.*)

N'est-pas , mon confrere ?

S C E N E I I I.

BALIVEAU , DAMIS , MONDOR ,
FRANCALEU.

MONDOR *fait signe à DAMIS qu'il voudroit lui
parler à l'écart.*

D A M I S , à Mondor.

H É bien ?

M O N D O R , *bas & sanglottant.*

Je vous annonce....

D A M I S.

Je fais , je fais. Ma lettre ?

M O N D O R , *lui remettant une lettre.*

En voilà la réponse.

D A M I S.

Laisse-nous , je te suis.

M O N D O R , *sort.*



SCENE IV.

FRANCALEU, DAMIS, BALIVEAU.

DAMIS.

MESSIEURS, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : & , laissant vers & prose,
Nous nous entretiendrons , s'il vous plaît , d'autre
chose.

(Il sort.)

SCENE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

BALIVEAU.

OUI : changeons de propos , & laissons tout cela ;

FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là !...

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois , sa marotte est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre ;

B A L I V E A U.

Belle prérogative !

F R A N C A L E U.

« Une lice , un nocher :

» Comme nous n'allons droit , qu'à force de bron-
cher ».

Plait-il ? Vous l'entendiez ?

B A L I V E A U.

Moi , non ; j'avois en tête

La lettre de cachet qui , dites-vous , est prête.

F R A N C A L E U.

Ce jeune homme n'est pas du commun des Humains.
Déjà les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

B A L I V E A U.

J'enrage ! Revenons , de grace , à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la Piece.

F R A N C A L E U.

Vous parlez d'une Piece ? Ah ! s'il en fait jamais ,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.B A L I V E A U , *s'emportant.*

Parlez ! Aurai-je enfin , n'aurai-je pas mon ordre ?

F R A N C A L E U.

Eh , tranquillisez-vous ! Soyez sûr de l'avoir.
Oui , vous serez content , ce soir même ; ce soir :
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et , tenez , son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerois bien que , tout en badinant ,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

B A L I V E A U.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?

10. *LA MÉTROMANIE,*
FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plâit-il ?

FRANCALEU.

Etes-vous sourd ? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empyrée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ! C'est lui

Dont le zèle, pour moi, sollicite aujourd'hui ?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en Maître ;
Et votre admirateur , autant que l'on doit l'être ,
Il veut vous enrôler , pour un mois , parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous ,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue ,
Et des égaremens de votre Enfant prodigue.
Il a , sur cette affaire , obligeamment pris feu ,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU, *s'en allant.*

Adieu.

FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc ?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges !

FRANCALEU.

Sur le Capitoul , vous avez des vertiges.

COMÉDIE.

111

BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez.... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

(Il va pour sortir.)

FRANCALEU, *le retenant.*

Mais encore ! Entre amis , l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique ?
Quoi ! lorsque nous tenons....

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien ,
Puisqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien ,
Au mérite de qui vous êtes si sensible ,
Est le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible ?

BALIVEAU.

Le voilà ! Maintenant , soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé :
Si j'eusse vu le Diable , elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent , je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux , de probité , d'esprit ;
Beau feu ; judiciaire ; en qui tout se rassemble ;
Un phénix , un trésor....

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.

Allez , vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne-foi , sied-il , à l'âge où vous voilà ,
Fait pour morigéner la Jeunesse étourdie ,
Que , par vous-même , au mal elle soit enhardie.

112 *LA MÉTROMANIE ;*

Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui ,
 Au lieu d'un Adversaire , en vous , trouve un appui ?
 Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !
 Ne se rendre fameux , qu'à force de folie !
 Etre , pour ainsi dire , un homme hors des rangs ,
 Et le jouet titré des Petits & des Grands !
 Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
 La Paresse ou l'Orgueil en ont produit la race :
 Devant quelques oisifs , elle peut triompher ;
 Mais , en bonne police , on devroit l'éteuffer.
 Oui ! Comment souffre-t on leurs licences extrêmes ?
 Que font-ils pour l'État , pour les leurs , pour eux-
 mêmes ?

De la société véritables Frêlons ,
 Chacun les y méprise , ou craint leurs aiguillons.
 Damsis eût figuré dans un poste honorable ;
 Mais ce ne sera plus qu'un gueux , qu'un misérable ,
 A la perte duquel , en homme infatué ,
 Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
 Félicitez-vous bien , l'œuvre est très-méritoire !

E R A N C A L E U.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
 D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
 Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
 Préjugé populaire ! esprit de Bourgeoisie ,
 De tout temps gendarmé contre la Poésie.
 Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
 Ennoblit bien autant que le Capitoulat.
 Apprenez....

B A L I V E A U.

Apprenez de moi , qu'on ne voit guere
 Les honneurs en ce siècle accueillir la misere :
 Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,
 Fait pour dégrader , rarement ennoblir.
 Préférez-vous des plaisirs de toutes les especes.

On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses;
 Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
 Son partage assuré, c'est la soif & la faim....
 Et, d'un œil satisfait, on veut que je le voie !
 Soit : à vos visions, je l'abandonne en proie.
 Il peut se reposer de ses nobles destins,
 Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
 Qu'il périsse. Il est libre. Adieu.

(*Il va pour sortir.*)

FRANCALEU, *le retenant.*

Je vous arrête,

En véritable ami dont la réplique est prête ;
 Et vais vous faire voir, avec précision,
 Que nous ne sommes pas des gens à vision.
 Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
 Votre chagrin me touche, autant que son mérite :
 Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
 Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Qu'entends-je ?

FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre :
 Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre....
 Holà, quelqu'un !... Vous-même en jugerez ainsi.



SCENE VI.

UN LAQUAIS, FRANCALEU,
BALIVEAU.

FRANCALEU, *au Laquais.*

QUE l'on cherche Lucile, & qu'elle vienne ici.
LE LAQUAIS *sort.*

SCENE VII.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU, *à part.*

AUSSI-BIEN elle hésite, & rien ne se décide.
(*A Baliveau.*)

Qu'est ce ? Vous mollissez ; votre front se dérïde ;
Vous paroïſſez ému.

BALIVEAU.

Je le ſuis en effet.

Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !

Un procédé ſi noble eſt-il imaginable ?

Ne me trouvez donc pas , au fond , ſi condamnable.

Nous perçons l'avenir ainſi que nous pouvons ,
t ſur le train des mœurs du ſiècle où nous vivons.

Quand à faire des vers un jeune eſprit ſ'adonne ,

Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis, de ce côté, se porte avec chaleur ;
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
Mais , dès que d'un tel choix votre bonté l'honore....

S C E N E V I I I.

FRANCALEU, BALIVEAU, - DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

VENEZ , venez , Monsieur. Une autrefois encore
Vous serez à la Cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez , ce soir , de contenter Monsieur.

DAMIS, *bas à Baliveau*.

M'avez-vous trahi ?

BALIVEAU, *bas , à Damis*,
(*Haut.*)

Non. Qu'entre-nous tout s'oublie ,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
Qui signale , à tel point, son amitié pour nous ,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour
gendre.

DAMIS *est interdit*.

BALIVEAU.

Ainsi que moi , la chose a lieu de vous surprendre ;
Car, de quelques talens que vous fussiez pourvu ,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu ;
Mais la joie auroit dû , suspendant sa puissance ,
Avoir déjà fait place à la reconnoissance.

116 LA MÉTROMANIE.

(*Bas.*)

Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle....

BALIVEAU.

Hé bien ?

DAMIS.

Je suis....

FRANCALEU, *à Damis.*

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur

Des graces , de l'esprit , des vertus de Lucile ;

Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.

Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens ;

Et j'ai pris , en un mot , d'autres engagemens.

FRANCALEU.

Ha !

BALIVEAU, *à Francaleu.*

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire ,

Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire ,

Qui , tout-à-l'heure , étoit un Phénix , un trésor !

Hé bien ! de ces beaux noms , le nommez-vous
encor ?

(*A Damis.*)

Vas ! maudit soit l'instant où mon malheureux

frere ,

M'embarrassa d'un monstre , en devenant ton pere !

(*Il sort.*)



SCENE IX.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets ;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se
plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment ! la connoît-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit :
Grace à l'heureux talent dont l'orna la Nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est-là que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'Amour, entre elle & moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU,

Quoi ! ce seroit ?... Quoi ! C'est... la Muse originale
Qui, de ses impromptus, tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel-esprit sans pair....

DAMIS.

Hé, oui !

FRANCALEU.

Mériadec... De Kerfic... de Quimper....

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

FRANCALEU , *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt ;
Mais nous l'apaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.

Il sortira d'erreur , pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh, c'est vous qui , pour peu que vous nous écoutiez,
Laisseriez , s'il vous plaît , l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurez beau dire.

COMÉDIE.

119

FRANCALEU.

Et vous, beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La Personne pourroit, par exemple, être telle....

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot ; & vous verrez que non.

DAMIS.

Rien, Rien.

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin....

DAMIS.

J'irois à Rome.

FRANCALEU.

Que faire ?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

110 LA MÉTROMANIE,
FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et, tout en vous quittant , j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc , Monsieur , à m'épouser !
A m'épouser , vous dis-je : oui , moi , moi. C'est
moi-même ,

Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaîfantez point ?

FRANCALEU.

Non ; mais , en vérité ,
J'ai bien , à vos dépens , jusqu'ici plaîfanté ;
Quand sous lemaſque heureux qui vous donnoit le
change ,

Je vous faiſois chanter des vers à ma louange.

Voilà de vos arrêts , Meſſieurs les Gens de goût !

L'ouvrage eſt peu de choſe : & le nom ſeul fait tout.

Oh çà ! laiſſons donc là ce burleſque hymenée.

Je vous remets la foi que vous m'avez donnée.

Ma fille en cas pareil , me vaudra bien , je crois ;

Et n'eſt pas un parti moins ſortable que moi.



SCENE

S C E N E X.

L I S E T T E , L U C I L E , F R A N C A L E U ,
D A M I S .

F R A N C A L E U , *voyant entrer Lucile.*

TENEZ , lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

D A M I S , *à part.*

Ah ! Lisette la suit. Malheur à l'Anonyme !

F R A N C A L E U , *à Lucile.*

Mignone , venez-ça : Vous voyez devant vous ,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Époux.
Ses talens....

L I S E T T E , *à Francaleu.*

Ses talens ! C'est où je vous arrête...

F R A N C A L E U , *à Lisette.*

Qu'on se taise.

L I S E T T E .

Apprenez....

F R A N C A L E U .

Ne me romps pas la tête ;
Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir
Que , tout le jour ici , tu n'as fait que mentir ?

D A M I S , *bas , à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment ; &c pour cause.

F R A N C A L E U .

Va-t-en.

E

122 **LA MÉTROMANIE;**

L I S E T T E.

Qu'auparavant je vous dise une chose,

F R A N C A L E U.

Je ne veux rien entendre.

L I S E T T E.

Et moi, je veux parler;

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

D A M I S, haut.

Maintenant, elle peut rester.

F R A N C A L E U.

L'Impertinente !

D A M I S.

A diç yrai.

L I S E T T E, bas, à Lucile,

Tenez bon; je vais chercher Dorante;

(Elle sort.)



SCENE XI.

LUCILE, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

ELLE a dit vrai?

DAMIS, à *Francaieu*.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Et ma fille n'est pas non plus si mal-habile....

LUCILE, à *Francaieu*.

Mon pere....

DAMIS.

Permettez, belle & jeune Lucile....

LUCILE, à *Damis*.

Permettez-moi, Monsieur, vous-même, de parler.

(*A Francaieu.*)

Mon pere, il n'est plus temps de rien dissimuler.
Vous vous êtes prescrit cette loi généreuse
Que par mon propre choix je me rendrois heureuse;
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré,
Et que, moins il est craint, plus il est révééré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere;
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

F ij

324 *LA MÉTROMANIE,*

FRANGALEU, à *Lucile*.

(*Bas.*)

Au fait. J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

FRANGALEU.

Ah ! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANGALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ; j'en suis fâché pour
vous.

Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui-ci vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANGALEU.

Quoi ! Quand j'ai mes raisons....

LUCILE.

Vous ne les avez plus.

Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre :

Il m'aimoit : mon aveu n'attend plus que le vôtre.

N'usez pas contre moi de tout votre pouvoir ;

Accordez aujourd'hui mon cœur & mon devoir ;

Ou privez-moi du monde à qui j'étois rendue.

Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue :

Je fermerai les yeux, sur ce qu'il a d'attraits :

Puisse le Ciel m'y rendre insensible à jamais !

FRANGALEU.

La sotte chose en nous, que l'amour paternelle !

Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

COMÉDIE.

125

DAMIS, à *Francaeu*.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement.

FRANCAEU, à *Damis*.

Pour Dorante où donc est votre ressentiment ?

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à ceci se termine.

(*Il tire une Lettre de sa poche.*)

FRANCAEU.

Le fils d'un chicaneur ardent à ma ruine....

DAMIS, *lui remettant la lettre ouverte*.

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE XII ET DERNIERE.

LISETTE, LUCILE, DORANTE,
FRANCAEU, DAMIS.

DORANTE, *se jettant aux genoux de Francaeu*.

ECOUTEZ-MOI, Monsieur ; ou je meurs à vos
pieds ,
Après m'être vengé du plus méchant des hommes.
J'adore....

FRANCAEU, à *Damis*.

Songez-vous, Monsieur, où nous en sommes ?

F iij

DORANTE.

Vous & mon pere étiez grands amis autrefois.
 Vous plaidez ; mais il va renoncer à ses droits.
 Oui, je cours me jeter à ses pieds, comme aux
 vôtres ;

Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres ;
 Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
 Ou me laisser aller à tout mon désespoir.

(*A Damis, se relevant.*)

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
 Traître, de couronner la méchanceté noire
 Qui t'a fait à mon pere écrire....

DAMIS, à Dorante.

Ce qu'il faut.

Monsieur tient la réponse ; & peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

- « Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
- « Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
- « Par son Médiateur, il est des mieux servis :
- « Et vous plaidez sa cause en Orateur habile.
- « La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile ;
- » Et je défère à vos avis.
- « Reste à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.
- » Il n'aura que trop mon aveu :
- » Celui de Monsieur Francaleu
- » Puisse-t-il s'obtenir de même !
- « Parlez, pressez, priez. Je desiré à l'excès
- « Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès ;
- « Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège,
- » Entre nous deux renouvelle à jamais
- » La vieille amitié de Collège ».

MÉTROPHILE

COMÉDIE.

127

Maîtreſſe, amis, parens , puisſque tout eſt pour vous ;
Aimez donc bien Lucile , & ſoyez ſon Epoux.

DORANTE.

(*A Lucile*).

Ah Monsieur ! O mon pere ! Enfin je vous poſſede.

DAMIS.

Sans en moins eſtimer l'ami qui vous la cede ?

DORANTE.

Cher Damis ! Vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme....

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au deſeſpoir !

Je ſuis un monſtre !

DAMIS.

Non ; mais , en termes honnêtes ;
Amoureux & François ; voilà ce que vous êtes.

DORANTE , *aux autres*.

Un furieux , qui , plein d'un ridicule effroi ,
Tandis qu'il agiſſoit ſi noblement pour moi ,
Impitoyablement ai fait ſiffler ſa Piece.

DAMIS.

Quoi ?... Mais je m'en prends moins à vous qu'à ſa
traîtreſſe

Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.
Je ſuis bien conſolé , j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain , pour ma part , cent places retenues ;
Et veux , après demain , vous faire aller aux nues.

128 *LA MÉTROMANIE, &c.*

D A M I S.

Non. J'appelle en Auteur soumis , mais peu craintif ;
Du Parterre en tumulte , au Parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours ,
Muses , tenez-moi lieu de fortune & d'amours !

Fin du cinquieme & dernier Acte.

*L'Approbation & le Privilege se trouvent à la fin
du dernier volume des Œuvres de M. Piron.*

CATALOGUE GÉNÉRAL

DES THÉÂTRES.

T HÉÂTRE de M. de Voltaire , 7 vol. <i>in-12</i> ,	21 livres.
Œ uvres de M. Piron , 3 vol. <i>in-12</i> , belles figures	9 l.
— de Marivaux , Théâtre François & Italien , <i>in-12</i> , 7 vol.	21 l.
— de Pannard , en 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
— & Œuvres de Fagan , 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
— de Philippe Poisson , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de M. Diderot , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Boindin , 1 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Palissot , 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 s.
— de M. de V*** , <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Madame de Graffigny , <i>in-12</i> ,	3 l.
— de la Noue , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Duché , ou Trag. saintes , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de l'Affichard , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
— d'un inconnu , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
— de la Morle , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Delaunay , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Guyot de Merville , <i>in-12</i> , 3 vol.	7 l. 10 s.
— de M. Colardeau , 1 vol.	3 l.
— de M. le Franc , 4 vol.	8 l.
— de M. Moissy , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de M. Châteaubrun , <i>in-12</i> ,	3 l.
— des Boulevards , ou les Parades , 3 vol.	7 l. 10 s.
— d'Apostolo-Zéno , traduit de l'Italien , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.

- Bourgeois, Pièces Bourgeoises, *in-12*, 3 livres
 — de la Grange, *in-8*, 3 l.
 — de Romagnési, 5 l.
 — d'Aviffé, 1 vol. *in-8*, 3 l.
 — de Boiffi, *in-8*, 9 vol. nouvelle édit. 36 l.
 — de Pesselier, 5 l.
 — de Campagne, Recueil de Parades, *in-8*, 5 l.
 — de M. Favart, avec figures & Musique, 40 l.
 — de Vadé, avec les airs notés, 4 vol. *in-8*, 20 l.
 — de M. Anseaume, 3 vol. *in-8*, avec les
 airs notés, 15 l.
 — de Poinfinet, 2 vol. *in-8*, Musique, 10 l.
 Nouveau Théâtre Franç. & Ital. 8 vol. *in-8*, 40 l.
 Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in-12*, 30 l.
 Nouveau Théâtre de la Foire, 4 vol. *in-8*, 20 l.
 Supplément aux Parodies du Théâtre Ita-
 lien, 3 vol. *in-8*, 15 l.
- Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in-12*, 20 l.
 — de T. Corneille, 9 vol. *in-12*, 18 l.
 — Chef-d'œuvres de P. & Th. Corneille,
 3 vol. grand *in-12*, 9 l.
- Chef-d'œuvres Dramatiques des plus céle-
 bres Auteurs, pour servir de suite à ceux
 de Corneille, sous presse.
- de Racine, 3 vol. *in-12*, 6 l. 15 f.
 — Les mêmes, *in-4*, 3 vol. 60 l.
 — de Crébillon, 3 vol. *in-12*, 6 l. 15 f.
 — de Campistron, 3 vol. *in-12*, 7 l. 10 f.
 — de Molière, 8 vol. *in-12*, 16 l.
 — Les mêmes, *in-4*, 4 vol. 120 l.
 — de Regnard, 4 vol. *in-12*, 9 l.
 — de Dancourt, 12 vol. 24 l.
 — de la Grange Chancel, 5 vol. *in-12*, 10 l.
 — de Destouches, 10 vol. *in-12*, 20 l.
 — de la Chaussée, 5 vol. *in-12*, 10 l.

—de Baron , 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 livres
—de M. de Saintfoix , 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
—de Champmeslé , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
—de Pradon , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
—de la Fosse , 2 vol. <i>in-12</i> ,	4 l.
—de la Fond , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
—de Poisson pere , 2 vol. <i>in-12</i> . sous presse ,	5 l.
—de la Thuillerie , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
—de M. Gresset , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
—de Bourfaut , 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
—de le Grand , 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
—d'Hauteroche , 3 ^e vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
—de Montfleury , 3 volumes <i>in-12</i> ,	9 l.
—de Quinault , 5 vol. <i>in-12</i> ,	12 l. 10 s.
—de Morand , 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
—de le Sage , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
—de Dufreny , 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
—de Barbier , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
—d'Autereau , 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
—de l'Abbé Nadal , 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 s.
—de Danchet , 4 vol. <i>in-8</i> ,	12 l.
—de la Fontaine , 4 vol.	8 l.
—de Brueys & Palaprat , 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
—de Rousseau , 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.

Théâtre de Société , par M. Collé , 10 l.

Théâtre François, Pièces de l'ancien Théâtre , *in-12* , 12 vol. 36 l.

Théâtre Italien de M. Ghérardi , 6 volumes *in-12* , 18 l.

Théâtre Italien , depuis son rétablissement , 10 vol. *in-12* , 25 l.

Les Parodies dudit Théâtre , 4 vol. *in-12* , 12 l.

Théâtre des Grecs , 6 vol. *in-12* , 18 l.

Œuvres de Plaute , 10 vol. *in-12* , 30 l.

Les Spectacles de Paris , ou le Calendrier

(132)

• Historique & Chronologique de tous
les Théâtres , 28 Parties ; chaque Partie
se vend séparément ,

1 l. 4 s.

La 29 Partie est sous presse.

Œuvres de Pope , ornées de 18 belles fig.

8 vol. *in-8. broch.*

48 l.

En papier d'Hollande , *broch.*

96 l.

Œuvres de Saint-Foix , 6 vol. *in-8. fig.*

36 l.

Œuvres de Colardeau , 2 vol. *in-8. fig. rel.*

24 l.

Les mêmes , 2 vol. *petit in-8.*

6 l.

Les Chef-d'Œuvres Dramatiques de Vol-

taire , 3 vol. *in-12. ornés de figures, rel.*

9 l.

De l'Imprimerie de la veuve SIMON & FILS,
Imprimeur-Libraires de LL. AA. SS. Messieurs
le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON,
rue des Mathurins.

*Boulenger de Rivery, Claude François,
Félix*
M O M U S

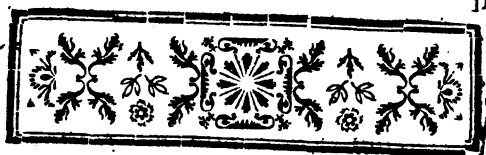
**PHILOSOPHE,
COMÉDIE.
EN UN ACTE ET EN VERS.**

Prix 24 sols.



**A AMSTERDAM.
Chez P I E R R E M O R T I E R.**

M. D. C C. L.



AVERTISSEMENT.

LES Pièces à Tiroir
L n'ayant point d'action
 principale à laquelle tout
 se rapporte, ne méritent pas le
 nom de Comédies, si l'on veut se
 borner à l'idée que l'on avoit d'a-
 bord attachée à ce terme, & qu'il
 auroit mieux valu peut-être ne
 point étendre. Mais l'usage est
 au-dessus des regles; il peut chan-
 ger à son gré la valeur des mots.
 Momus-Philosophe n'est à la vé-
 rité qu'un Dialogue à plusieurs
 Scenes tel que l'on en trouve
 dans Lucien. Ces sortes de Pièces

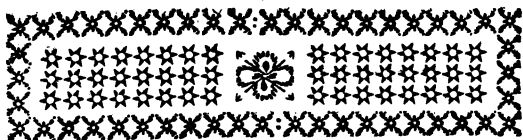


A C T E U R S

du Prologue.

UN PETIT - MAITRE.

UNE PETITE - MAÎTRESSE.



PROLOGUE.

UN PETIT - MAÎTRE,
UNE PETITE - MAÎTRESSE.

*Ils se font des mines dans le fond du Théâtre,
tre, d'une coulisse à l'autre ; le Petit-Maître,
se sert d'une Lorgnette.*

LE PETIT - MAÎTRE.

PARBLEU je ne me trompe pas . . .
La Comtesse . . . elle-même avec tous ses appas.
Je vous ai reconnue aux grâces singulières ,

A l'élégance des manières.

LA PETITE - MAÎTRESSE,

Toujours galant.

LE PETIT - MAÎTRE.

Vous avez une main

D'une beauté miraculeuse.

LA PETITE - MAÎTRESSE.

Ne la regardez point , ce soir elle est affreuse.

A IV.

P R O L O G U E.

LE PETIT - MAITRE.

Elle m'enchanté , car enfin . . .

Il lui baise la main.

LA PETITE - MAITRESSE.

Vous devenez d'une folie

Qui ne ressemble à rien.

LE PETIT - MAITRE.

Je vous trouve parbleu mise du dernier bien

A ravir , je vous jure ; extrêmement jolie.

LA PETITE - MAITRESSE.

Moi , je suis faite à faire peur.

LE PETIT - MAITRE.

Ah, vous êtes au mieux.

LA PETITE - MAITRESSE.

Mais non.

LE PETIT - MAITRE.

C'est en honneur.

LA PETITE - MAITRESSE.

J'admire ce parment. Il est d'une élégance. . :

LE PETIT - MAITRE.

Mais ce point d'Angleterre est bien le plus exquis.

Souffrez

*Il veut examiner son tour de gorge.*LA PETITE - MAITRESSE *le laissant faire.*

Dans vos façons , Marquis ,

Vous avez une inconscience.

PROLOGUE.

LE PETIT - MAITRE.

Un peu de rouge, point de fard.
Cela vous sied au mieux. Le beau monde de
France

Redevient naturel par un excès de l'art.

LA PETITE - MAITRESSE.

Pour réparer le tein que le plaisir dévore
L'homme maniéré comme nous tous les jours
Du rouge emprunte le secours.
Mais il en fait mystère encore,
Le bon goût n'est qu'à son aurore.

LE PETIT - MAITRE.

Nous sçaurons le former indubitablement.

On ne tend plus qu'à l'agrément.
On se règle sur nous ; par nous l'on voit éclore
Tous ces Livres du jour.

LA PETITE - MAITRESSE.

Où plutôt du moment,
Je lis beaucoup ; c'est ma recette
Pour supporter patiemment
Les fatigues de la Toilette.
Lettres, Réflexions, Anecdote secrète.
Et (a) Zadig & Canor, tout m'est indifférent;

(a) Roman de M. de Voltaire.

P R O L O G U E.

LE PETIT - MAITRE.

Vous parcourrez nonchalamment;

L'emploi du tems est la grande science.

Vous avez vu Tom Jone (a)?

LA PETITE - MAITRESSE.

Ah (b) le file est charmant;

En Angleterre on écrit mieux qu'en France.

LE PETIT - MAITRE.

C'est le pendant de (c) Paméla.

J'aime ces Romans où l'on pense.

Les Anglois sont profonds.

LA PETITE - MAITRESSE.

Oui je crois qu'Angola (d)

Est traduit de l'Anglois.

(a) *Tom Jones ou l'Enfant trouvé*, par M. Fielding, Romancier Anglois, & traduit par M. de la Place.

(b) Ce qu'on fait dire ici à la Petite-Maitresse, on l'a entendu dire à Mde de * * * Elle élevoit aux nues le file des Ecrivains Anglois d'après la Traduction de Tom Jones. Sur la copie d'un Tableau de Rubens, elle auroit jugé du coloris de ce grand Peintre.

(c) Autre Roman de M. Fielding, qui a eû aussi succès.

(d) Ouvrage bien écrit, mais très-frivole.

PROLOGUE. 11

LE PETIT - MAITRE.

Mais c'est trop admirable ;
Et vous êtes infatigable.
Quoi le matin passer au Bal ,
A deux heures ravir tout le Palais Royal ,
Et ce soir chez Thalie. On s'y perd. Comment
Diable !

LA PETITE - MAITRESSE.

Marquis , les gens d'un certain goût
Conduits par le bel air se rencontrent par tout,
Vous venez tard.

LE PETIT - MAITRE.

Exprès. Je trouve le Tragique
D'un fade , s'il n'est en Musique.

Il chante.

« Vous m'aimez , sans regret j'abandonne le jour.
» Je meurs , belle Princesse ; hélas , perfide
Amour !

Je viens voir chez Thalie une Piece nouvelle.

LA PETITE - MAITRESSE.

C'est quelque froide bagatelle.
L'Auteur ?

LE PETIT - MAITRE.

On ne le connoît pas.

PROLOGUE.

LA PETITE - MAITRESSE.

Ah j'augure assez mal d'un Auteur qu'on ignore.
Que disent de l'Ouvrage Aristarque , & Midas ?

LE PETIT - MAITRE.

La Critique se tait.

LA PETITE - MAITRESSE.

C'est mauvais signe encore.
Eh qu'en pourroit-on dire ? Une pièce à tiroir.

LE PETIT - MAITRE.

Sans intrigue , ah si donc. N'importe il faut tout
voir.

LA PETITE - MAITRESSE.

Le titre est assez drôle.

LE PETIT - MAITRE.

Oui , j'en suis idolâtre ;
Les titres sont ma foi le grand art du théâtre.

LA PETITE - MAITRESSE.

C'est une Pièce en Vers. Le grand monde aujourd'hui

Fait les Vers , les déteste.

LE PETIT - MAITRE.

Ils font périr d'ennui.

P R O L O G U E. 15
LA PETITE - MAITRESSE.

Ah j'en frémis encor. Dans la dernière guerre ;
Un peuple de rimeurs vint désoler la terre.
Quel déluge de Vers ! C'étoit pour en mourir ;
Depuis ce tems je ne puis les souffrir.

LE PETIT - MAITRE.

Je rends grace à la paix. Un de ses avantages
C'est d'avoir dissipé cette foule d'Ouvrages ;
Epîtres , & Discours protocole des fots
Où l'Auteur merveilleux réunit en deux pages
Tout l'ennui des Infolios ;
Poëmes *récrépis* , éternels *bavardages*
Dont on admire en baillant les héros.

LA PETITE - MAITRESSE.

Et des Odes à tout propos.

LE PETIT - MAITRE.

Peut-on aimer les Vers ? Pour moi je les abhorre
Le siècle est versificateur ,
C'est une rage qui dévore
Abbé , Robin , Commis , Ecolier , Précepteur ,
Jusqu'à des Clers de Procureur.

LA PETITE - MAITRESSE.

Il n'est point de grimaud qui ne vous assassine

LE PETIT - MAITRE.

Pour les rimes je les devine ;
 J'ai tant lû de Poèmes ; tant.
 Je n'en manque pas une en dix Vers , même en
 cent.

Si l'on parle de guerre
 Un effort de l'esprit fait tomber le Tonnerre.
 On vante un coloris ;
 Ah je sens aussi-tôt venir les jeux (*d'un air ennuyé*)
 les ris.

LA PETITE - MAITRESSE.

Tous ces petits Auteurs sont de froids personna-
 ges ;
 Ils ignorent les beaux usages ;
 Et cultivent dans leur printemps
 Les langues tristement frivoles
 D'un autre monde & du vieux temps.

LE PETIT - MAITRE.

Misères , fatras des écoles
 Où de mes premiers ans j'ai consumé la fleur
 Ah ciel ! quel absurde grimoire !
 Mais j'ai tout oublié ; c'est un rare bonheur ;

P R O L O G U E. 15

J'applaudis tous les jours à mon peu de mémoire . . .

On vient , & deux Auteurs s'offrent à mes regards ;
Mercure avec Momus ! Cette Scene est usée ;
Dans ce siècle falot on voit de toutes parts
La Marotte , & le Caducée ,

Fin du Prologue.

**A C T E U R S.***de la Comédie.***M O M U S.****M E R C U R E.****U N P H I L O S O P H E.****U N M E D E C I N.****U N P O E T E.****U N E P A I S A N N E.****C R I S P I N.****MOMUS**



M O M U S
PHILOSOPHE,
 C O M É D I E.



SCENE PREMIERE.

M E R C U R E , M O M U S .

M E R C U R E .



UPITER n'y peut plus tenir ;
 Momus , grace à votre Marotte,
 Tout l'Univers va devenir
 Le Régiment de la Calotte.

Mais le Pere des Dieux voit les ressorts secrets

De votre malice profonde :

Pour ban nir la raison de la machine ronde ,

Vous commencez par les Français

Qui sont les modèles du monde ,

B

18 MOMUS PHILOSOPHE,

M O M U S.

Ce reproche est hors de saison ;

Je sçais égayer la raison.

La pureté de sa lumière

Blefferoit des humains la trop foible paupière ;

Mais l'adresse de mes crayons

Adoucit ce qu'elle a d'austère ,

Tempère d'une ombre légère

L'éclat trop vif de ses rayons.

La raison , fière souveraine ,

Tirannise souvent les esprits & les cœurs ;

Pour faire chérir sa chaîne ,

Il faut la couvrir de fleurs.

L'un & l'autre au sein de la France

Nous habitons par préférence.

Paris est le centre du goût ;

Les Arts y font leur résidence ;

Et la raison les suit par-tout.

M E R C U R E.

Vous a-t-elle inspiré les Romans , les Pagodes ;

Et mille riens dont vous faites des modes ?

Mais il est des humains qu'éclaire son flambeau ;

De vrais sages que rien n'égare ,

Sur qui la nouveauté bizarre

N'a point encore étendu son bandeau,

Ils vont ici se rendre

COMEDIE.

19

Par les ordres du Dieu de la celeste cour.

Jupiter fatigué d'entendre

Les plaintes contre vous que l'on fait chaque jour,

Vous ordonne de vous défendre.

M O M U S.

L'ordre est conforme à mes désirs ;

La nouveauté souvent est mere de la joye ;

Et ces hommes parfaits que Jupiter m'envoye

Objets nouveaux pour moi , sont de nouveaux
plaisirs.

M E R C U R E.

Il veut enfin terminer la querelle ;

Et du haut de l'Olympe il a sur vous les yeux :

Le tems presse , je vole où le devoir m'appelle.

M O M U S.

Mercure va porter , sans doute à quelque belle ;

Les hommages du Roi des Dieux ;

Et jusques au trône des Cieux.

L'amour élève une mortelle.

M E R C U R E.

Pour Momus la satire a toujours des attrait.

M O M U S.

Va , c'est sur les pédans que j'épuise mes traits ;

L'amour est un enfant volage ,

Mais les plaisirs forment ses nœuds ;

Et les plaisirs ont toujours mon suffrage ;

L'amour est comme moi le Dieu du badinage ;

B ij

OMU: PHILOSOPHE;

C'est avec lui que je partage

L'empire des ris & des jeux.

MERCURE.

Je ne m'y fierai pas ; & votre caractère

Est trop mordant , trop indiscret.

Envain l'amour est votre frere ,

Qu'il vous vienne un bon mot , l'amour aura son
fait.

Vos censeurs vont venir , songez à leur répondre,
Adieu.

MOMUS.

Je n'aurai pas de peine à les confondre.



SCENE II.

MOMUS *seul.*

Tous ces Philosophes sauvages ;

Des doux plaisirs tous ces frondeurs jaloux

Sont des fous qui se croyant sages

N'en sont encore que plus fous.

La folie est un vrai Protée ;

Souvent à son comble portée

De la sagesse même elle prend les habits ;

Et sous cette forme empruntée

COMEDIE.

21

Elle enchaîne à son char les plus grands ennemis,

On la voit changer de figure ,

A chaque instant , embrasser tout état ,

Tantôt sous les dehors d'un profond Magistrat

Altérer le bon sens , la loi de la nature.

Là c'est un subtil Avocat

Qui sçait rendre le Code appui de l'imposture.

Ici c'est un Abbé jaloux de sa parure

Qui se mire dans son rabat.

Rien n'est pur ici bas , tout homme a sa manie ;

Ne vaut-il pas mieux s'égarer

Par enjouement , que par mélancolie ?

N'est-ce pas l'aimable folie

Que le sage doit préférer ?



SCENE III.

UN PHILOSOPHE , MOMUS.

LE PHILOSOPHE.

O Temps ! ô mœurs ! des Dieux le plus parfait
ouvrage ,

L'homme qui seul reçût la raison en partage

Oublier ses nobles destins !

Consacrer lâchement à des jeux enfantins ,

22 MOMUS PHILOSOPHE ;

Des momens dont il peut faire un si bon usage !

Momus , vous avez inventé

Mille colifichets , grotesque badinage ,

Pour dégrader l'humanité.

M O M U S.

Le tems fuit , l'heure s'envole ;

A censurer des riens vous consomés vos jours ;

Que deviendront vos discours

Si l'objet en est frivole ?

LE PHILOSOPHE.

Vainement je me forcerois

A garder toujours le silence ;

L'univers auroit-il la même complaisance

Le seul défaut qu'on reproche aux François

C'est la légèreté , la frivole inconstance.

On nous voit adopter tous les objets nouveaux ;

M O M U S.

Vingt peuples réunis pour être vos rivaux

Ont éprouvé dans les champs de Bellonne

La fermeté de vos guerriers.

Si le Dieu des combats vous donne des lauriers ;

C'est la constance qu'il couronne.

LE PHILOSOPHE.

Cette valeur que rien n'étonne

N'excuse point tous nos goûts passagers.

COMEDIE.

23

M O M U S.

Le François , à Paris quelquefois Petit-Maître ,
Est toujours grand dans les dangers ;
Constant lorsqu'il le faut , dans les objets légers
Il est léger comme on doit l'être.

LE PHILOSOPHE.

On sçait que les François sont grands & généreux ;
Mais vos inventions stériles ,
Ces vils Colifichets , ces modes puériles
N'en sont que plus indignes d'eux.

M O M U S.

Ne vous y trompez pas ; d'importantes affaires
Fatiguent les plus grands esprits :
Souvent les riens sont nécessaires ,
Et la bagatelle a son prix.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous pourriez prétendre que Paris
Ne sçauroit se passer de cette extravagance ,
De ces Colifichets la honte de la France ?

M O M U S.

Eh ! croyez-moi ; loin de les décrier
Soyez leur défenseur.

LE PHILOSOPHE.

Qui ! moi ! que je m'abaisse
Au point

24 MOMUS PHILOSOPHE ;

M O M U S.

A les justifier

Votre gloire vous intéresse,

LE PHILOSOPHE.

Moi !

M O M U S.

Vous vous amusez sans cesse :

Vous-même à des jeux Enfantins.

LE PHILOSOPHE.

A cet excès de badinage

Je reconnois le Dieu des Calotins :

M O M U S.

C'est à ce Dieu que vous rendez hommage ;

A se tromper soi-même on est ingénieux ;

Les défauts qu'en autrui vous trouvez odieux ;

Sont en vous des vertus chéries.

L'amour propre est un enchanteur ;

Il conduit à l'erreur

Par des routes fleurées ;

Sa profonde Magie est le penchant du cœur.

LE PHILOSOPHE.

Ignorez-vous les sçavantes merveilles

Qui couronnent les veilles

D'un Philosophe industrieux ?

Developer les loix du mouvement des Cieux ;
Analiser

COMEDIE.

23

Analiser jusques à la lumière ;
Demêler des couleurs le brillant appareil ;
Arranger la nature entière ,
Au centre fixer le soleil ,
Faire voler le Globe de la Terre . . .

M O M U S.

Pourquoi vouloir pénétrer ;
Pourquoi rougir d'ignorer
Des secrets , des ressorts au-dessus de votre être ?
Un vain desir de connoître
Ne sert qu'à vous égarer.

LE PHILOSOPHE.

Mais je m'applique à réprimer le vice ;
Par d'utiles leçons je préviens sa malice.
Des mœurs je découvre l'écueil.

Sont-ce-là des bagatelles ?

M O M U S.

Vos censures éternelles
Ne font que nourrir votre orgueil.
Un sage ami de la nature
Fuit de l'austérité l'odieuse imposture ,
Et dans le sein des ris sçait régler ses desirs.
C'est pour augmenter les plaisirs
Que la sagesse les épure.

LE PHILOSOPHE.

Je suis content ; j'ai sçu forcer
Momus-même à moraliser.

Il s'en va.

C



SCENE IV.

MOMUS, UN MEDECIN,
UNE PAYSANNE.

LA PAYSANNE *au Medecin.*

TANT y a que mon frere a pris votre ordonnance ;

Et tout subitement a perdu connoissance.

LE MEDECIN.

Bon. L'Emétique opere.

LA PAYSANNE.

Il lui prit un transport ;

LE MEDECIN.

Bon. Ce grand purgatif ne sçauroit sans effort

Expulser les humeurs malignes :

Prognose ; & Diagnose ; *id est*, Excellents signes

Usons des cordiaux.

LA PAYSANNE *en pleurant.*

Stapendant, il est mort ;

LE MEDECIN,

Il est mort !

COMEDIE. 27
LA PAYSANNE.

Ce matin.

LE MEDECIN.

Retroussant la manche de sa robe & tendant la main.

Il m'est dû cinq visites.

LA PAYSANNE.

Mon pere vous les remettra.

LE MEDECIN.

Deux consultations verbales, trois écrites.

LA PAYSANNE.

Je nous tranquillisons. Vous disiez comme ça,

Que votre poudre auroit guari mon frere.

LE MEDECIN.

S'il eût passé deux jours, j'en aurois répondu.

C'est sa faute après tout; que n'a-t-il attendu ?

Ces deux jours étoient son affaire.

Je prenois le reste sur moi.

Ratum est . . . il court après la

Paysanne, qui s'en va.

Songez à l'envoi

De tout ce qui m'est dû; rien n'est plus nécessaire.

Un Docteur de la faculté,

Des fragiles humains est la premiere dette,

Et l'on doit le payer avec célérité.

Pour cela, s'il le faut, jeûnez, faites diette.

Elle conserve la santé.

C ij

30 MOMUS PHILOSOPHE ;

LE MEDECIN.

Si vous aviez lû nos auteurs ;
Traitez de la Pathologie ,
Et de la Physiologie

MOMUS.

Moi , je lirois ces froids dissertateurs
Dont la fastueuse ignorance
S'enveloppe dans de grands mots ;
Par les pompeux dehors d'une vaine science ?
Elle en impose à la foule des sots.

LE MEDECIN.

A ces Operateurs dont vous peuplez la France
Sans cesse l'on entend cette foule applaudir :
Chaque jour voit éclore un nouvel Elixir ;
Et de prétendus spécifiques.

MOMUS.

En ce point les Empiriques
Ressemblent aux Médecins.
Par vos soins aujourd'hui l'Emétique a la vogue ;
Demain une nouvelle drogue

*billement de cérémonie où la fourure est en dehors ;
& qu'ils portent même en été aux Theses & autres
assemblées publiques.*

COMEDIE. 31

Abregera la trame des humains.
Ainsi toujours vous changez de Methodes ;
Vos sentimens sont incertains ,
Et la Medecine a ses modes.

LE MEDECIN.

Dites que nous faisons des progrès chaque jour :
Trouvant une méthode ou plus prompte , ou plus
sûre ,

Enfin nous avançons sans crainte & sans détour
Dans la route de la nature.

Notre but est le bien de la société.
Vous conviendrez au moins que notre faculté
Sçait réparer des maux la dangereuse atteinte.

MOMUS.

La nature est un labyrinthe
Où vous ne marchez qu'au hazard.
Elle guérit souvent en dépit de votre art.

Du trépas Rome étoit la proie ,
Tous les remedes étoient vains ;
On en bannit les Medecins ,
Et la santé revint avec la joie.

LE MEDECIN *en s'en allant :*

Que n'êtes-vous , mortel ?
On chante derriere le Théâtre

MOMUS.

32 MOMUS PHILOSOPHE ;



SCENE VI.

MOMUS, CRISPIN.

MOMUS.

AURIEZ-VOUS

Quelques reproches à me faire.

CRISPIN.

'Ai-je l'air d'un censeur jaloux ?

Le plaisir est ma seule affaire ;

C'est lui qui m'amène en ces lieux ;

On m'a dit que pour satisfaire

A l'ordre du maître des Dieux

Contre quelques frondeurs vous alliez vous dé-
fendre ;

Je suis venu pour vous entendre.

Au Medecin vous donniez maint brocard

Je me suis contenté d'écouter à l'écart.

Avec tous ces gens-là jamais je ne cotele.

MOMUS.

Mais dites-moi par quel secours

Ecartez-vous les maux qui menacent vos jours ?

COMEDIE.

33

CRISPIN.

Se réjouir , c'est ma devise ;
Pour conserver la santé
Mon secret , c'est la gaité ;
Vous voyez , je ris , je gambade

MOMUS.

Et si vous devenez malade ?

CRISPIN.

Le plaisir est mon medecin ;
Je ris encore , je badine ;
Et quand l'esprit est toujours sain
On guérit bien-tôt la machine.

MOMUS.

Quoi , jamais rien ne vous chagrine ?
Il est toujours quelques instans fâcheux ;
Tout ne va pas selon vos vœux.

CRISPIN.

De vœux ? Je n'en fais point. Si le hazard me
donne

Un bon morceau , l'appétit de Crispin
Fait merveille , savoure , entonne ;
Mais si je n'ai qu'un plat mesquin ,
En folâtrant je l'assaisonne.
La joie est le meilleur ragout ;
Il n'émousse jamais le goût.

34 MOMUS PHILOSOPHE ;

Sans cesse j'entretiens mon humeur folichonne ;
Je suis l'inquiétude, & je trouve tout bien ;
Je m'amuse de tout , je ne m'attache à rien

M O M U S.

Mais le tempérament n'est pas toujours le même ;
Les humains sont sujets à l'inégalité.
Le plus léger nuage éclipse leur système ;
Altere leur sérénité.

L'ennui presque toujours suit le plaisir extrême,
On s'attriste malgré soi
Sans que l'on sache pourquoi.

C R I S P I N.

Oh ! je n'attends jamais l'instant mélancolique ;
Et Bacchus est mon spécifique.
Son élixir console & réjouit.
Avec lui l'esprit s'évertue.
Le cœur s'épanouit ,
Le plaisir coule , & s'insinue.
Je porte en ce flacon
La Médecine universelle.
Foin d'Esculape , & foin de sa sequelle.
Si je n'ai pas de compagnon
Tout seul je bois , je dialogue ,
Et je me suppose un second
Pour éviter le froid du monologue.

COMEDIE. 33

Vous allez voir.

*Il fait comme s'il avoit un Camarade ; il se parle ;
il se répond , & bois chaque fois.*

Ami , le vin me paroît bon . . .

J'applaudis en bûvant . . . C'est la bonne façon.

Verse tout plein ... Encore une rasade...

Trinquons ; à tes plaisirs ... C'est à toi , camarade ;

J'écarte ainsi tout importun ,

Et je fais égayer la solitude même.

Par cet heureux stratagème

Je bois deux coups au lieu d'un ;

Et doublement je batifole.

M O M U S.

Tous les plaisirs passent comme le vent ;

C R I S P I N.

Tant mieux ; j'en change plus souvent ;

La variété m'affriole.

De Bacchus je passe à l'amour ;

Je ne suis que les jeux qui composent sa cour ;

Jamais l'amour ne m'inquiète ,

Je laisse aux Celadons les ennuis , les soupîres ;

Mais voici l'heure où je puis voir Lisette ;

Et je vais la trouver pour changer de plaisirs.

Il s'en va



SCENE VII.

UN POETE *couvert d'un vieux habit noir.*

M O M U S.

LE POETE *dans l'entousiasme.*

LEs élémens sont confondus ;
La terre tremble , & les voûtes celstes
S'éroulant tout à coup dans ces momens funestes,
Vont écraser les mortels éperdus.

M O M U S.

Cet homme d'un Poète à toute l'encolûre ;
Cet uniforme délabré ,
Ces regards inquiets , cette triste figure.
Ce maintien furieux , & cet air éfaré...

LE POETE.

Amphitrite au loin mugissante
Aux nuages mêle ses flots ;
Et la nature frémissante
Se replonge dans le chaos,

COMEDIE.

37

MOMUS.

Qu'avez-vous ?

LE POETE *prenant la main
de Momus sans le regarder ;
& reculant de trois pas.*

Dieux ! Ethna s'ouvrant jusqu'au Tenare

Redouble l'horreur du Tartare . . .

Mais que vois-je ? Momus ! je tiens , je tiens l'Au-
teur

Du bouleversement du monde.
De ce siècle falot infigne corrupteur ,
Vous ensevelissez dans une nuit profonde
Les sciences , les arts , le talent créateur.

MOMUS.

Voyons surquoi votre courroux se fonde

LE POETE.

Comment , surquoi ? vous débitez
De petits airs , des Vaudevilles ;
Et par là vous décreditez
Les bons Auteurs , les ouvrages utiles ;
Dieu bizarre , vous l'emportez ,
Et mes talens restent sans récompense ;
Moi qui fais retentir la France
De mes accens tumultueux ;
Comme un torrent dans les campagnes .

38 MOMUS PHILOSOPHE.

Fondant du sommet des montagnes
Roule les flots impétueux.

M O M U S.

Mais vous avez tort de vous plaindre.
A rimer qui peut vous contraindre ?
On cultive par choix ce dangereux talent.

LE P O E T E.

Quelle erreur ! Du génie apprenez l'ascendant :
Rien ne peut résister à son pouvoir suprême,
Et l'on rime malgré soi-même.
J'ai chanté les Héros , & j'ai chanté les Dieux :
Que je plains des mortels l'aveuglement extrême !
Ils n'ont point sçu goûter mes Vers mélodieux.
Ah ! Que n'ai - je point fait ? Rufes & strata-
gème ,
J'employai tour à tour sans jamais réussir
Tous les moyens imaginables.
Le passé , le présent m'étoient peu favorables ;
Par un nouvel effort j'ai chanté l'avenir.
Oui j'ai vingt Odes toutes prêtes
Sur des victoires , des conquêtes ,
Sur tous les grands événemens
Que peuvent amener les destins & les temps !
La prévoyance est nécessaire ;
Aux François si légers , c'est le moyen de plaire !

COMEDIE.

39

Des Ouvrages cent fois limés & rebattus,
Paroissant à propos semblent des impromptus.

M O M U S.

Pour vous les Muses sont faciles ;
Croyez-moi , leurs faveurs peuvent vous être
utiles.

Flattez , trouvez des protecteurs ;
Sçachez faire à propos un Bouquet , une Idille ;
En un mot imitez le manège & le stile
De vos confreres les Auteurs.

Obtenez quelqu'emploi qui vous donne l'aisance
Aujourd'hui Plutus , Apollon
Vivent en bonne intelligence ;
Le chemin du sacré vallon
Est devenu celui de la finance,

L E P O E T E.

Que me proposez-vous ? Qui , moi ! Que mon
cerveau

Sur l'escabelle se consume !
Que j'aie lâchement prostituer ma plume ;
Et chiffrer , calculer dans le fonds d'un Bureau ;
De nos Auteurs c'est l'asile ordinaire.
Mais à présent tout est vulgaire,
L'intérêt avilit les Arts ;
Vous produisez de toutes parts

40 MOMUS PHILOSOPHE ;

Ces beaux esprits du jour , faiseurs de Chançon-
nettes :

Et l'on ne vit jamais tant de frivolité ,
Tant de Rimeurs , & si peu de Poètes ;
Phœbus ne souffre point la médiocrité ;
Et ne pas exceller c'est être détestable.
Jugez sans partialité
Si je suis un Poète ; & si j'ai mérité
De porter ce titre honorable.
Je vais vous déployer ici tous mes talens ;

M O M U S .

Epargnez-vous cet étalage.

LE P O E T E .

Ecoutez , écoutez mes sublimes accens ;
Et vous perdrez le goût du badinage.

M O M U S à part .

Un Poète toujours du récit de ses Vers
Fatigue , accable l'univers.

LE P O E T E .

Logé tout au dernier étage ;
Mortel le plus voisin des Cieux ;
Devant moi s'éclipse la terre ;
Ma voix sait pénétrer le séjour du tonnerre ;
Viens , Apollon , descens. Il paroît à mes yeux ;
Je

COMEDIE.

41

Je touche sa lyre suprême.

Une sainte fureur me ravit à moi-même.

Quels mouvemens tumultueux !

Loin d'ici , prophanes vulgaires ,

C'en est fait je parcours d'un vol impétueux

Les espaces imaginaires.

Où suis-je ? Quels concerts enchantent tous mes
sens ?

O charmes immortels ! O féconde harmonie !

MOMUS *en riant.*

J'ignore votre but.

LE POETE.

Le temple du génie.

Quels spectacles intéressans !

J'entre , Clio me couronne.

Quel éclat m'environne !

Et quels rayons éblouissans !

» (a) L'obscurité s'enfuit, le jour enfin m'éclaire.

» Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordi-
naire.

(a) Vers de M. l'Abbé de B... Auteur célèbre
du Poème contre l'Irréligion , qui n'a pas encore été
imprimé.

72 MOMUS PHILOSOPHE,

(a) « Les tems sont arrivés. Cessez triste Cahos:

« Paroissez Elémens ; Dieux , allez leur prescrire

« Le mouvement & le repos :

« Tenez-les renfermez chacun dans son empire.

« Coulez Ondes , coulez , volez rapides feux ,

« Voile azuré des airs , embrassez la nature ,

« Terre enfante des fruits, couvre-toi de verdure :

« Naïsez Mortels , pour obéir aux Dieux,

Il s'agit d'entonner la trompette héroïque ,

De peindre en file magnifique

Un siège glorieux ,

Une bataille où triomphe la France;

On peut avec un Roi toujours victorieux

A coup sûr travailler d'avance.

Ce Prélude , je crois , ne vous déplaira pas.

Mes yeux ont percé les ténébres

Que répand le Dieu des combats:

Je vois parmi des feux funébres

La faulx sanglante du trépas.

L'éclair brille , la foudre tombe ;

De toutes parts s'ouvre la tombe.

(a) *Prologue des Elémens , Opéra de M. Roy*

J'ai fait plus , j'ai déjà préparé le morceau
 Qui doit représenter les instans du carnage ,
 De la flâme & du fer le terrible ravage ,
 Des morts & des mourants l'effroyable monceau.

MOMUS.

D'un combat qui n'est point vous chantez les
 victimes.

LE POETE.

Que de combattans magnanimes
 La mort immole à son couroux.
 Recevez ces ames sublimes ,
 Dieux immortels ; Cieux, ouvrez-vous ;
 Lifandre d'une aile rapide
 Va se mettre à côté d'Alcide ,
 Et Florimond près du Dieu Mars.

MOMUS *en riant.*

Lifandre , Florimond.

LE POETE.

Ce sont des noms postiches
 Et parmi les Guerriers , victimes des hazards ,
 Je choisirai des noms trissilabes & riches ,
 Féconds , harmonieux ,
 Que je placerai dans ces niches.
 Vainement un héros fameux

44 MOMUS PHILOSOPHE ,

Fait par tout des merveilles
Si son nom mal sonore écorche les oreilles.
Il défigureroit le Vers le plus pompeux.

M O M U S.

Dans les mots tout vôtre art consiste.
Votre Muse panégyriste
N'a donc point pour objet les grandes actions;
Elle se règle par les sons
Dans les éloges vains que l'on vous voit répandre ,
Vous ne vous attachez qu'à la pompe des mots.
Les noms souvent font vos héros.

LE POETE tirant Momus à l'écart.

Doucement . . . Paix . . . Chut . . . Je vais vous
apprendre
Du mécanisme heureux , l'énergie & l'attrait.
Chut au moins ! d'Apollon c'est le divin secret.
Tout l'art est renfermé dans le choix des Vowel-
les ,
Du génie & du goût brillantes étincelles.
Les A , les O rendent les Vers ronflans ;
Expriment le fracas , la force , & le ravage.
Les E , les J rendent les Vers coulans ;
Font pétiller l'esprit & le langage.

COMEDIE. 45

Patrocle , Ajax font de fameux guerriers ;
Melibée & Mirtil de fidèles Bergers.

La rage farouche & sombre
Porte un poignard , marche dans l'ombre ,
Se plonge dans des flots de fang.

La mort , l'affreufe mort vole de rang en rang ;
Mars tonne . . . Mais Vénus , Déesse de Cithere
Tient un fceptre de Mirthe ; & regne fur les ris
L'univers eft fon temple ; & l'aîle du myftere
Qui couvre fes plaifirs , en augmente le prix.

M O M U S.

Votre regle n'eft pas sûre ,

Et ces Voyelles fouvent

Ont un ufage différent.

Tous les fons rendent la nature.

LE POETE.

Dans les flancs d'un nuage obfcure ;

Fatal combat de la flamme & de l'Onde

Le Tonnere effroyable approche , roule , gronde.

L'Air fe calme , les Cieux reprennent leur azur,

Faut-il peindre des bergeries ?

Tout y respire les plaifirs.

On voit les fimples fleurs , richesses des prairies

Qui cèdent doucement aux baifers des Zéphirs.

M O M U S.

Eh ! de grace un moment laiffons vos rêveries

46 MOMUS PHILOSOPHE,

Et contre moi d'où naît votre courroux ?

Quels reproches me faites-vous ?

LE POÈTE.

J'ai fait gémir la presse , & j'ai rendu publique
Un chef-d'œuvre admirable en tout point achevé ;

Enfin du genre Pindarique

Nec plus ultra qui m'étoit réservé.

Je n'en ai fait tirer que trois cens exemplaires :

Les présents faits , ô siècle ! ô honte ! mes Libraires

En ont encor deux cens quatre-vingt-neuf ;

Tandis que l'on s'arrache un indigne Pont-neuf ,

Farci d'expressions basses , & triviales.

Le langage des Dieux devient celui des Halles.

Le mauvais gout triomphe. Autrefois les Seigneurs
gneurs

Distinguoient les bons vers , en aimoient les Auteurs.

M O M U S.

On voit dans le siècle où nous sommes

Des Princes connoisseurs , des Rois-même sçavants

Rechercher , caresser les sublimes talents ;

Et grands hommes en tout , chérir tous les grands
hommes.

On les voit à la fois suivre Minerve & Mars ;

Le siècle des Héros est celui des beaux arts.

COMEDIE.

47

LE POETE.

Non les Arts sont flétris ; mon Ode est délaissée,
Des propos d'Harangere, une (a) Pipe cassée
Suffisent pour charmer & la ville, & la cour.

Vous regnez seul en ce séjour ;
Le Théâtre est en proie au Dieu de la folie.
Tout change, tout s'altère. On admire à Paris
Les Genres confondus. On pleure avec Thalie ;
Melpomene à son tour veut exciter nos ris :
Sur la Scene bien-tôt (b) Cléopâtre s'immole ;
Par (c) Vaucanson les serpents animés
Au dénouement doivent jouer un Rôle ;

(a) Petit Poème de M. Va, déjà connu par plusieurs ouvrages en ce genre.

(b) On voit que Momus-Philosophe étoit fait ; avant que Cléopâtre ait paru. Ainsi la critique ne tombe ni sur le fonds, ni sur la disposition, ni sur le stile de la nouvelle Tragédie. On pense seulement que l'Auteur de Cleopatre n'auroit point dû mettre sur le Théâtre François la maniere dont cette Reine follement ambitieuse s'est donné la mort ; ce qui conviendrait à peine à l'Opera. C'est peut-être un préjugé ; mais quand il est général, on doit toujours le respecter. Au reste je souhaiterois pour M. Marmontel que ce fût le seul défaut de sa pièce. Si le poète fait une critique aussi legere avec tant de chaleur, c'est un Poète, & il falloit bien qu'il souvint le caractère d'enthousiaste qu'on lui a donné dans le reste de la Scene.

(c) On assure que M. de Vaucanson, un de nos

48 MOMUS PHILOSOPHE ;

Et les filets sont supprimés.

On pourroit empêcher la critique censée ,

Et mettre un frein à la pensée.

La froide Melpomene a le ton précepteur ;

Et l'on ose applaudir ; allons , l'Auteur , l'Auteur :

(a) Celui qui de (b) Pibrat épuisant les Regitres

Y joint le stile de (c) Nadal.

Enfin la Tragedie est un traité moral ,

Et les Scenes sont des chapitres ;

plus grands mécaniciens , a eu la complaisance d'animer le serpent de la nouvelle Cléopâtre , chose à la vérité bien plus facile que de faire ce fameux Fluteur Automate qui jouoit plusieurs airs , & qui le dispoit aux Blaves & aux Taillards.

(a) *On se croit obligé de déclarer que l'on n'a eu personne en vûe , & que l'on parle ici d'un mauvais Auteur en général ; rien n'est plus susceptible d'applications. L'Auteur proteste contre toutes celles que l'on pourroit faire.*

(b) *Pibrac qui a fait des Quadraîns moraux & des maximes. On vient de réimprimer ses vieux ouvrages.*

(c) *Nadal Rimailleur dur , & boursoufflé dont parle Rousseau.*

Il ne me chault de belle couverture

Riches fermoirs où dehors non communs

Si le dedans sont discours importuns

Vieux popouris de prose délabrée ,

Vers de Nadal , ou telle autre dantée.

MOMUS :

COMEDIE.

49

MOMUS.

Mais le Théâtre est le tableau des mœurs ;
Corneille a peint les Rois , Moliere a peint les
hommes.

LE POETE.

Mais ces divins mortels savoient parler aux cœurs.

(a) *O destinée ! ô crime !* Insensés que nous sommes,
Quoi Tartuffe , & Cinna n'ont plus de spectateurs ;
Et nous courons en foule aux effais subalternes

De leurs foibles imitateurs !

Nous préférons des sottises modernes.

Temoin de ces succès honteux ,

Loin de reculer en arriere

Soleil , Dieu du Parnasse , exauce ma priere ;

Précipite ces jours affreux.

Eh ! que sont devenus les beaux jours du Théâtre ;

» Ces combats, ces lauriers dont je fûs idolâtre. »

Le sentiment , la passion

Etoient les Dieux de Melpomene ;

Et la Morale sur la scene

Ne paroissoit qu'en action.

(a) Hemistiche de l'Oreste de M. de Voltaire. *Cet Auteur si célèbre & si digne de toute sa réputation , a suivi l'Electre de Sophocle dont nous avons plusieurs traductions fort estimées. Mais on débite actuellement la premiere Traduction Françoisse de l'Electre d'Euripide. On a conservé autant qu'il est possible, toutes les beautés de l'original , & je ne doute pas que cette Traduction ne soit aussi utile que celles que Mrs Dacier , Boivin & le Pere Beaumoy ont faites de l'Electre de Sophocle.*

E

50 MOMUS PHILOSOPHE ;

(a) A présent nos heros mauffades
Toujours montés à l'uniffon
Débitent des jérémiades ,
Et chaque pièce est un sermon.

M O M U S.

Ignorez-vous les revers déplorables
Des Auteurs les plus renommés.
Applaudis au Théâtre , on les fiffe imprimés.
(b) Il est des Censeurs équitables

(a) Il s'agit ici des Héros de la Tragédie, & non pas des Auteurs à qui tout le monde rend justice, & qui se perfectionnent de jour en jour. La plupart des Pièces Nouvelles doivent leur succès à la maniere dont elles sont représentées.

(b) Jamais les Critiques n'ont été aussi fréquents qu'elles le sont actuellement. On imprime parmi nous des Ouvrages Périodiques de toute espece qui ont tous un caractère qui leur est propre. Les uns rendent compte de l'ouvrage sans prononcer sur le mérite des Auteurs. Les autres louent beaucoup les Auteurs, & font peu connoître leurs ouvrages. Il en est d'autres qu'on peut regarder comme le dépôt des richesses littéraires de la nation. Chaque province contribue à sa façon à augmenter ce trésor. Aussi sent-on que ce qui y domine, ce sont des richesses provinciales. Deux Aristarques modernes se sont associés à ce corps respectable. Messieurs Fréron & de la Porte connus dans la littérature par des Lettres & des Observations sur les Ouvrages nouveaux ne le cèdent point à leurs Confreres, ou plutôt ils réunissent dans leurs écrits tout ce que ceux-ci ont de meilleur, & évitent avec soin

COMEDIE. 51

Qui vrais Argus sur les défauts ;
Et chaque mois par d'utiles ouvrages
Détruisant les succès nouveaux
Font rougir le Public de ses propres souffrages.
On ne peut des beaux arts réformer les abus.
Sans armer contre soi la cabale & l'envie.

Mais on voit encor des Codrus
Se consacrer pour la patrie.

LE POETE.

Mais n'inspirez-vous pas les faiseurs de Romans
L'ades productions , honteux amusemens
Qui des beaux arts marquent la décadence.
Dans ce genre banal chacun peut s'escrimer.
Pour être auteur , pour se faire imprimer
Il ne faut aujourd'hui ni talents ni science.
Des femmes du bel air suivre l'extravagance ;
Affecter leur jargon , leur propos brillanté ,
Mettre toujours plus de mots que de choses ;
Toujours des riens chargés de roses ,
C'est le grand art d'être un auteur fêté.

MOMUS.

L'art qui plaît n'est point stérile ;
Amuser c'est être utile ,
C'est servir au bonheur de la société.

*les défauts qu'on a reprochés à leur prédécesseur ,
sans être ni moins intéressants , ni moins agréables.*

52 MOMUS PHILOS. COMEDIE

Mortels qui soupirez après le bien suprême ,
Vous le cherchez envain dans des objets pompeux
Si l'on peut le trouver , c'est au milieu des jeux.
Fuyez l'austerité , cette folie extrême ,

La sagesse est l'art d'être heureux ;
Elle charme toujours ; c'est la volupté même
Qui fait les sages , & les Dieux.

LE POËTE.

Il me vient une idée , & j'en vais faire une Ode
Contre Momus , les Romans & la Mode.
Vous verrez ce que peut un Poëte en fureur.



SCENE DERNIERE.

M O M U S *seul.*

TANDIS qu'un orgueilleux rimeur
Dit que son art est un mystere
Que l'on n'auroit point dû dévoiler au vulgaire ;
Un Philosophe un Medecin
Discutent gravement leur système frivole ;
De Petit-Maîtres un essain
Aux nouveautés sans cesse vole.
A quelque rien plus brillant
Les Nations sont occupées.
Le Monde est toujours enfant
Et chaque âge a ses Poupées.

F I N.

*Dancourt, Florent Carton, sieur
= d'Ancourt, called*

LE MOULIN

DE

JAVELLE,

COMÉDIE,

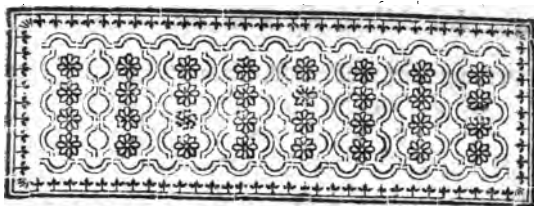
Représentée pour la première fois

le 7 Juillet 1696.

PERSONNAGES.

Mr. BERTRAND , Maître de Javelle.
Mad. BERTRAND, Femme de Mr. Bertrand.
MAROTTE , Niece de Mad. Bertrand.
LE CHEVALIER.
LA COMTESSE.
FINETTE , Suivante de la Comtesse.
L'OLIVE , Valet du Chevalier.
Mr. SIMONNEAU , Procureur.
Mad. SIMONNEAU.
Mr. DU ROLLET , Procureur. ..
Mad. DU ROLLET.
Mr. GRIMAUDIN, Ami de Mad. du Rollet.
DORANTE , Ami de Mad. Simonneau.
NICOLAS , Garçon de Cabaret.
JASMIN , Laquais de la Comtesse.
LA FLEUR , Laquais de Mr. Grimaudin.
UN COCHER , *yvre.*

La Scène est au Moulin de Javelle.



LE MOULIN

DE

JAVELEE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FINETTE, JASMIN.

LA COMTESSE.

HÉ, Jasmin, laquais, petit laquais?

JASMIN.

Plait-il, Madame?

LA COMTESSE.

Que ce cocher se range à cent pas de la maison ;
là, sur le bord de l'eau, & qu'il nous attende,

Aij

4 **LE MOULIN DE JAVELLE,**

S C E N E II.

**LA COMTESSE, LE COCHER,
FINETTE.**

LE COCHER, *yvre,*

QU'EST-ce à dire que je vous attends ? Je me donne au diable si je vous attends, au moins que je ne sois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Et si on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

Ça se pourra bien. Quand je serai payé, je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Et comment veux-tu qu'on s'en retourne ? 4

LE COCHER. 1

Bon, qu'on s'en retourne ! est-ce que ça vous embarrasse ? vous êtes jolie, je vous amène au Moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ah, quel discours, Madame, quel insolent !

COMEDIE.

LA COMTESSE.

C'est un mauraut à qu'il faut donner les écrivieres :

LE COCHER.

Oui , les écrivieres ? Oh , écoutez donc , point tant de fierté ; je vous ai prises dans la rue de Seine , je vous déshonorerai , prenez-y garde.

FINETTE.

Par ma foi , Madame , cela n'est point jolie , un coquin de fiacre parler de la sorte.

LE COCHER.

Fiacre ? oh ! fiacre vous-même ; point tant de bruit , vous dis-je , & de l'argent : autrement. . . .

LA COMTESSE.

Écoute , nous voici près de la maison ; si j'appelle quelqu'un , tu seras rossé.

LE COCHER.

Oh , pafsanbleu appelez , nous sommes faits à cela ; je serai rossé , mais je serai payé , ou je ferai beau bruit : Je n'ai pas la langue morte , non , quoique je l'aye un peu embarrassée.

FINETTE.

Je m'en vais renvoyer ce gueux-là , Madame , il faut le payer : mais je le reconnoîtrai , sur ma parole.

LE COCHER.

Bon , tant mieux , je vous reconnoîtrai aussi moi :

6 LE MOULIN DE JAVELLE,

vous autres , & nous autres nous ne saurions nous passer les uns des autres.

LA COMTESSE.

Quand ces misérables-là ont affaire à des femmes...

LE COCHER.

Nous connaissons un peu notre monde , n'est-il pas vrai ?

FINETTE.

Tiens , voilà un écu ; mais je t'assure. . . .

LE COCHER.

Ah ! ma Princesse , vous ne voudriez pas ; une personne de qualité comme vous , un écu ! sy donc.

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre , & nous remener , on t'en donnera encore autant.

LE COCHER.

Oh ! vrai comme voilà le jour qui nous éclaire , ma Reine , cela ne se peut pas ; j'ai une fiacre de Bourgeois de village à voiturer , un lendemain de nôces ; est-ce que vous voudriez que je perdisse cela ? si vous couchiez ici encore. . . .

FINETTE.

Coucher ici , Madame ! coucher ici ?

LA COMTESSE.

Pour qui ce marouffe-là nous prend-il à onc

COMEDIE.

7

LE COCHER.

Je vous demande pardon , je sçais bien qu'il n'y a point de lits au Moulin de Javelle , on n'y loge pas ; mais cela n'empêche point qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire ?

LE COCHER.

Oh ! par là morbleu , je sçais bien ce que je dis , je suis grec là-dessus : Oh ça , il n'y a donc rien pour boire à votre santé ? je n'en suis mordu pas moins votre serviteur , & je vous souhaite toutes sortes de prospérités : Jusqu'au revoir , mes adorables.

SCENE III.

LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

VOILA une jolie partie de plaisir ! venir ainsi vous & moi , tête à tête , au Moulin de Javelle dans un mauvais fiacre ! par ma foi , Madame , il faut être aussi bonne que je le suis , pour vous passer toutes vos folies.

LA COMTESSE.

J'ai toujours eu tant de complaisance pour les tiennes.

A iv

8 LE MOULIN DE JAVELLE ,

FINETTE.

Moi , Madame , je n'ai encore eu que des folies de bon sens , j'ai aimé quelquefois : mais de jolies gens , des gens de merite , & graces au Ciel , aucun magot ne m'a jamais fait courir les rues.

LA COMTESSE.

Je suis donc de bien mauvais goût , à ton compte ?

FINETTE.

Oh , pour cela oui , Madame , Monsieur Georges Ganivet , le plus bourgeois , & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne ville de Paris , sans contredit.

LA COMTESSE.

Hé bien , d'accord , c'est un Bourgeois , mais il a de quoi vivre en homme de qualité , il est fort riche , & je n'ai point de bien , il est très-ridicule , j'en conviens : mais enfin . . .

FINETTE.

Mais , mais , vous l'aimez tel qu'il est , n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Je l'aime , moi , moi je l'aime ? Au contraire , je veux l'épouser ; il est trop fat pour un amant , je prétens en faire un mari. Que trouves-tu là d'incomparable ?

FINETTE.

Rien du tout vraiment , au contraire , & sur ce pied-là vous pourriez bien avoir moins de tort que je

ne pense. Mais le Chevalier que deviendra-t-il ? vous l'aimez, il vous aime aussi.

LA COMTESSE.

Point, Finette, nous avons cru d'abord que nous nous aimions : mais nous ne voulions que nous tromper tous deux, je t'assure.

FINETTE.

Quoi, Madame.

LA COMTESSE.

Oui, te dis-je, nous en sommes venus aux éclaircissements, nous ne nous estimons presque pas même.

FINETTE.

Et vous êtes de si bonne intelligence ? Sçait-il les vus que vous avez pour Monsieur Ganiver ?

LA COMTESSE.

S'il le sçait ? il a besoin d'argent pour faire sa campagne, j'ai besoin de mari moi pour passer l'été, Monsieur Ganiver fera notre affaire à l'un & à l'autre.

FINETTE.

Cela fera bien commode.

LA COMTESSE.

Il me donne ce soir à souper ici, le Chevalier s'y trouvera, & nous prendrons ensemble des mesures.

A v

10 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

FINETTE.

Voici la maitresse de la maison.

LA COMTESSE.

Hé , bon-jour ma bonne Madame Bertrand.

S C E N E IV.

Mad. BERTRAND, LA COMTESSE,

FINETTE.

Mad. BERTRAND.

MESDAMES, votre tres-humble servante. Hé, c'est un petit miracle de vous voir. Vous nous avez bien abandonnés , d'ou vient donc cela ?

LA COMTESSE.

Tout le monde est à l'armée, ma chere enfant, les parties de plaisir sont supprimées, ce ne sont presque plus que des parties d'ennui que celles qu'on fait à présent.

Mad. BERTRAND.

Est-ce que vous vous êtes mise dans l'Épée ? je vous ai vue si fort dans la Robe.

FINETTE.

Bon, dans l'Épée ! nous sommes baissées d'un cran, dame Bertrand , nous donnons dans le bas bour-

COMEDIE.

11

geois. A l'heure qui l'est, on se prend ou l'on peur ?
en été c'est une saison morte.

LA COMTESSE.

Tais-toi donc , folle.

Mad. BERTRAND.

Hé ! allez , allez , Madame , nous savons mieux
que personne , & je ne sais combien de Dames qui
sont ici tout l'hyver avec des Ducs & des Marquis ,
n'y viennent presque l'été qu'avec des Procureurs &
des petits Maîtres de quartier S. Honoré : encore ne
sont-ce pas les plus mal partagées.

LA COMTESSE.

As-tu aujourd'hui beaucoup de ces compagnies-là
chez toi , Madame Bertrand ?

Mad. BERTRAND.

Il n'y a pas encore grand monde : mais nous at-
tendons un lendemain de noces.

LA COMTESSE.

Un lendemain de noces ?

Mad. BERTRAND.

Oui, Madame, un Bourgeois de Vaugirard qui
marie sa fille au garçon du Boulanger de Mendon , ils
ont envoyé retenir notre grande chambre.

FIN ET TE.

Un lendemain de nocés au Moulin de Javelle ! ce-

A vj

12 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

la est d'un mauvais pronostic pour les suites du mariage.

Mad. BERNARD.

Vous attendez compagnie apparemment, & vous ne voulez pas entrer encore ?

LA COMTESSE.

Nous ferons un tour dans votre Jardin. Si le Chevalier vient, dis-lui que nous y sommes.

Mad. BERTRAND.

Je vous l'envoyerai si-tôt qu'il sera venu, ne vous mettez pas en peine.

LA COMTESSE.

Allons, viens, Finette.

FINETTE.

Allons, Madame.

Mad. BERTRAND, seule:

L'aimable Dame que voilà ! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit & du bonheur ! Ce n'est que la fille d'une blanchisseuse de la Grenouillère, & cependant la voilà Comtesse. Oh, il n'y a que Paris où on fasse de ces fortunes-là. Hola, hé, Nicolas ?



SCENE V.

Mad. BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

Q'EST-ce qu'il y a, Maitresse ?

Mad. BERTRAND.

As-tu porté du vin & de la glace à ces deux Messieurs qui ont demandé un marelotte & des écrevilles.

NICOLAS.

Oui, Maitresse.

Mad. BERTRAND.

Voilà qui est bien, fais-moi venir Marotte.

NICOLAS.

Ça maitresse. Hé, Marotte, Marotte.

Mad. BERTRAND.

Le gros bûton ! Est ce que je n'appellerai pas aussi bien que toi, si je voulois appeler ?

NICOLAS.

Pargué vous n'appelleriez pas mieux du moins, car la voilà venue.

SCENE VI.

MAD. BERTRAND, MAROTTE.

MAROTTE.

Est-ce que vous me voulez quelque chose, ma tante?

MAD. BERTRAND.

Oui, Tenez, allez dire à la grosse Thomaïsse qu'elle vous donne un demi-cent d'écrevisses.

MAROTTE.

Oui, ma tante.

MAD. BERTRAND.

Choisissez les plus petites au moins.

MAROTTE.

J'entens bien, c'est pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur, n'est-ce pas?

MAD. BERTRAND.

Oui. Écoutez, petite fille, c'est Monsieur Simonneau qui est la haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant de caresses?

COMEDIE.

15

Mad. B E R T R A N D.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt par hasard, ne vous avisez pas d'aller dire que la femme soupa hier ici avec ce jeune Conseiller & ce vieux Musicien.

M A R O T T E.

Oh ! que je ne suis pas si mal apprise ! Pourquoi me dites-vous cela ? est-ce que vous me prenez pour une jaseuse ?

Mad. B E R T R A N D.

Non, mais. . . .

M A R O T T E

Et quand vous me menez à Paris avec vous chercher de la provision ; & que nous dejeunons avec ce grand Clerc , ou avec ce gros Suisse , est-ce que j'en dis quelque chose à mon oncle ?

Mad. B E R T R A N D.

Je ne me plains pas de cela , tu es bonne fille.

M A R O T T E.

Si on ne sçavoit un peu se taire dans un maison comme celle-ci , ce seroit belle pitié ; nous mettrions toute la ville en désordre.

Mad. B E R T R A N D.

Oui , il est de conséquence de ne pas parler.

M A R O T T E.

Oh ! toute petite que je suis , je vois bien cela : Te-

16 LE MOULIN DE JAVELLE,

nez, ma tante, tous ces Messieurs qui viennent ici avec des femmes, ne voudroient pas que leurs femmes y vinssent avec des Messieurs, non.

Mad. B E R T R A N D.

Cela est vrai.

M A R O T T E.

Ah ! que ce vieux Medecin étoit fâché l'autre jour, quand il trouva la-haut sa femme qui mangeoit une matelotte avec ce garçon Apothicaire.

Mad. B E R T R A N D.

Et cependant il étoit avec une petite Lingere du Palais lui.

M A R O T T E.

Je n'ai jamais tant oui jurer pour un Médecin. Il a bien dit qu'il se vangeroit, & le garçon Apoticaire ne fera jamais maître.

S C E N E V I I.

Mad. B E R T R A N D, N I C O L A S.

M A R O T T E.

N I C O L A S, *pleurant.*

OH ! pâlangué, maitresse, je m'en vais cette fois-ci.

Mad. BERTRAND.

Tu t'en vas?

NICOLAS.

Oui morgué, jem'en irai.

MAROTTE.

A qui en a-t-il donc

Mad. BERTRAND.

Va vite où je t'envoie, Marotte, & reviens de même.

SCENE VIII.

Mad. BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

JARNONCE.

Mad. BERTRAND.

Mais parle donc, garçon, qu'elle mouche te pique? es-tu devenu fou?

NICOLAS.

Jarnigué, vela encore ces Madames qui m'ont fait dernièrement tant de niches.

18 LE MOULIN DE JAVELLE,

Mad. BERTRAND.

Quelles Madames ?

NICOLAS.

Eh ! ces Madames de qualité qui fesoient comme si elles n'en étoient pas. Allez se promenant le long du bord de l'eau , & elles viendront ici , je gage.

Mad. BERNARD.

Hé bien , laissez-les venir : qu'est-ce que ça fait ?

NICOLAS.

Hé ventregué , maitresse , allez me veulent déboucher. Vous ne savez pas s'il a peut-être.

Me. BERTRAND.

Comment te déboucher.

NICOLAS.

Allez me veulent mettre à mal , vous dis-je : mais ratigué je m'enfoirai plutôt , je suis honnête garçon , & vous le savez bien.

Mad. BERTRAND.

Tu es un sot , va , va-t-en à la maison.

NICOLAS.

Aga donc , comme vous me chassez à cause que vela votre mari ; mais. . . .

Mad. BERTRAND.

Ore-toi de là , te dis-je.

SCENE IX.

Mad. BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

PALSANGUOY, Jeanne, t'es toujours à l'entour de ces garçons, j'ai biau les prendre tortus, bossus, borgnes & boiteux, ça n'y fait rian. Dame accoure donc, je ne sis pas jaloux, mais si je m'y boure, je je sçai bian comme je le prendrai pour empêcher ça.

Mad. BERNARD.

Plait-il ? hem ? quoi ? qu'est-ce ? que voulez vous dire avec vos contes ?

BERTRAND.

Oh ! ne te fâche donc pas, Jeanne, je sçais bian d'où ça vient, & c'est ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui courent après des Monfieux, tu t'imagines qu'il faut faire de mêmes raye ça de res papiers. Elles sont de Paris ces Madames-là, c'est à elles à faire, & quoique je soyons dans la banlieue, je pretens qu'il y ait de la différence.

Me. BERTRAND.

Vous meriteriez bien. . . .

BERTRAND.

Hé, morgué doucement, t'es toujours en colere.

26 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

Ça, parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monsieur Simonneau le Procureur est là-haut avec un autre homme de Justice.

Mad. B E R T R A N D.

Je le sçais bien, je viens de leur envoyer chercher par Marotte, des écrevilles qu'ils ont demandées.

B E R T R A N D.

Oui, mais j'ai dans le pensée qu'ils ne venont pas ici pour des écrevilles, & qu'il y a quelque anguille sous roche.

Mad. B E R T R A N D.

Comment donc ?

B E R T R A N D.

Sa femme soupait hier ici, à Monsieur Simonneau.

Mad. B E R T R A N D.

Hé bien ?

B E R T R A N D.

Hé bien, ils parlent de mauvaise conduite, de faire enfermer quelqu'un; j'ai opinion qu'ils la veulent mettre à Saint Lazare.

Mad. B E R T R A N D.

Une femme à Saint Lazare.

B E R T R A N D.

Oui, m'est avis que j'ai attendu ce mot-là, & ils

m'avez bien enchargé de ne pas dire qu'ils sont ici, ils y demeureront peut-être jusqu'à demain. Si elle vient ce soir, comment ferons-je ?

Mad. B E R T R A N D.

Si elle vient, elle viendra, ce sont ses affaires.

S C E N E X.

Mad. B E R T R A N D, B E R T R A N D,
L' O L I V E.

L' O L I V E.

S E R V I T E U R, Monsieur Bertrand.

B E R T R A N D.

Ah ! votre valet, Monsieur de l'Olive.

L' O L I V E.

Je baise les mains à Madame Bertrand, comment se porte-t-elle ?

Mad. B E R T R A N D.

Fort bien, si vous m'apportez de l'argent.

L' O L I V E.

De l'argent, Madame Bertrand ! vous allez d'abord

22 LE MOULIN DE JAVELLE ,

aux invectives. Monsieur Bernard est plus poli que vous , &c. . . .

BERTRAND.

Moi ? point du tout. Est ce que votre maître se moque de moi ? on va dix fois chez lui pour un méchant repas de trois pistoles, on lui reporte sa tabatiere. . .

L'OLIVE.

Hé ! paix, Monsieur Bertrand, vous me faites rougir.

BERTRAND.

Écoutez, si vous ne nous payez, votre maître & vous. . . .

L'OLIVE.

Sans colere, Monsieur Bertrand, je ne viens ici que pour cela, & pour quelqu'autre petite chose.

BERTRAND.

Oh bien, commençons toujours par là, & je finirons par l'autre petite chose.

L'OLIVE.

Cela est trop juste. Tenez voilà déjà les trois louis d'or de la tabatiere, & en voilà un pour mon compte; nous reprendrons ce soir nos nipes.

BERTRAND.

Ah ! quand il vous plaira, tout est à votre service, Monsieur de l'Olive.

L'OLIVE.

Cela est bien honnête ! Oh, ça, il me reste encore dix

pistoles, dont mon maître m'a dit de faire présent à Madame Bertrand, si elle veut lui rendre un petit service.

Mad. B E R T R A N D.

Oui da, volontiers. Quel service ? de quoi est-il question ?

L' O L I V E.

Il m'avoit commandé de ne vous en pas parler devant votre mari : mais. . .

B E R T R A N D.

Oh ! ne craignez rien , je ne suis point babillard.

Mad. B E R N A R D.

Oh ! pour ça non ; Bertrand est bon homme , dites vite.

L' O L I V E.

Mon maître est amoureux , Madame Bertrand.

B E R T R A N D.

De ma femme. ? oh ! écoute , Jeanne , je ne fis pas si bon que rupenses au moins.

Mad. B E R T R A N D.

Hon ! que vous êtes , nigaut , Monsieur Bertrand !

L' O L I V E.

Vous rêvez , je pense , mon maître est amoureux de votre femme.

B E R T R A N D.

Pourquoi non ? il y a bien eu de grosses Madames

24 LE MOULIN DE JAVELLE,

qui m'en avont voulu conter à moi. Oh dame, Jeanne & moi je sommes des biaux de caprice, & les parsonnes de qualité avont par fois des fantaisies.

L' O L I V E.

Oh bien, le caprice de mon maître ne va point jusques-là, ne vous inquiétez point. C'est une petite Bourgeoise de Vaugirard qui lui donne dans la vue ; & si Madame Bertrand vouloit. . . .

Mad. B E R T R A N D.

Oh , pour cela non , nous ne nous mêlons point de ces choses-là , nous sommes gens de bien , Monsieur de l'Olive.

L' O L I V E.

Mais il agit seulement. . . .

Mad. B E R T R A N D.

Tenez , quand des personnes sont d'accord , & que leurs amitiés sont une fois commencées , on vient quelquefois chez nous mettre ces amitiés-là dans leur perfection ; on ne peut pas empêcher cela , on s'en doute , on n'y prend pas garde , ce sont leurs affaires : mais pour ce qui est d'entrer là-dedans , nous n'en faisons rien , nous avons trop l'honneur en recommandation.

B E R T R A N D.

Je tûs pis qu'un satan là-dessus moi.

L' O L I V E.

Quoi , vous vous feriez un scrupule de rendre seulement un billet à une jeune fille ?

Mad. B E R T R A N D.

COMEDIE.

Mad. BERTRAND.

Un billet seulement , Bertrand.

BERTRAND.

Accoute , dix pistoles sont bonnes à gagner, Jeanne.

L'OLIVE.

Trouveriez - vous qu'il y eût grand mal à lui dire
que mon maître l'attend ici ; & que comme nous
n'oserions aller à Vaugirard , par ménagement pour
elle , elle court moins de risque à nous venir trouver.

Mad. BERTRAND.

Qu'en dis-tu , Bertrand ?

BERTRAND.

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il n'y a
pas de mal à ça ; si tu ne le fais pas, un autre le fera :
la petite fille ne viendra pas moins , & tu n'auras pas
les dix pistoles.

L'OLIVE.

Monsieur Bertrand est homme de bon sens & de
bon conseil.

BERTRAND.

N'est-il pas vrai ?

Mad. BERTRAND.

Et qui est la petite fille ? comment se nomme-t-elle ?

L'OLIVE.

Angélique.

❧ **LE MOULIN DE JAVELLE,**

Mad. **BERTRAND.**

Angélique , dites-vous.

L'OLIVE.

Oui, elle demeure à l'entrée du village, là, à
main gauche.

Mad. **BERTRAND.**

Oh, je sçais bien où elle demeure : mais il n'y a
rien à faire ; cette fille-la est devenue femme , Mon-
sieur de l'Olive.

BERTRAND.

Oh , palsangienne oui , elle fut hier mariée , & je
faisons aujourd'hui son lendemain de noces.

L'OLIVE.

Quoi ! tout de bon ?

BERTRAND.

Oui , la peste m'étouffe.

L'OLIVE.

Cela fâchera mon maître.

Mad. **BERTRAND.**

Si vous voulez pourtant , on lui rendra toujours
votre billet, tout coup vaillè.

COMEDIE.

27

L'OLIVE.

Oh diable non , c'est un billet pour fille , il en faut un pour femme à présent , je vais porter cette nouvelle à mon maître , & cela ne vous empêchera pas de danser à la nœce.

SCENE XI.

Mad. BERTRAND, BERTRAND.

Mad. BERTRAND.

LE Mitron a bien fait de hâter son mariage ; Bertrand , on lui auroit soufflé sa maitresse.

BERTRAND.

Hé , morgué , on lui soufflera sa femme peut-être , ce sera bian pis encore.

Mad. BERTRAND.

A qui en veut ce laquais ?



SCENE XII.

Mad. BERTRAND, BERTRAND,
LA FLEUR.

Mad. BERTRAND.

DEMANDEZ-vous quelque chose , mon enfant ?

LA FLEUR.

C'est Monsieur Grimaudin , Madame , qui envoie
savoir s'il n'y a ici personne de sa connoissance , & s'il
y peut venir souper avec deux dames de ses parentes ?

Mad. BERTRAND,

Qui , qu'il vienne ; mais qu'il se dépêche,

BERTRAND,

Tatigué , Jeanne , c'est une bonne pratique que ce
Monsieur Grimaudin , on ne diroit pas qu'il y touche
dedans le monde : mais je le voyons pourtant bien
souvent chez nous , à ce qu'il me semble.

Mad. BERTRAND.

Oh , c'est un fort honnête homme , bien réglé , d'une
bonne conduite.

BERTRAND,

Et d'une grande famille , n'est-ce pas ? Morgué tou-
tes les jolies femmes de Paris sont ses cousines à stila,

Mad. BERTRAND.

Paix, tais-toi, les voilà, je pense.

BERTRAND.

Pargué, Madame Simonneau est avec ly, elle est
itou sa cousine, je gage.

SCENE XIII.

Mad. BERTRAND, BERTRAND,
Mr. GRIMAUDIN, DORANTE,
Mad. SIMONNEAU, Mad. DU
ROLLET.

Mad. SIMONNEAU.

JE ne bouge de chez toi, Madame Bertrand, j'y
soupois encore hier au soir, j'y reviens aujourd'hui, je
prendrai quelque jour le parti d'y faire apporter des
meubles.

Mad. BERTRAND.

Je ne vous conseillerois pas de vous emménager au-
jourd'hui. Votre mari est là-haut, je vous en avertis.

Mad. SIMONNEAU.

Mon mari ?

Mr. GRIMAUDIN.

Que nous dis-tu là ?

30 **LE MOULIN DE JAVELLE,**

BERTRAND.

Alle vous dit vrai.

Mr. DU ROLLET.

Le fâcheux contretemps ! nous nous étions tant proposées de nous bien réjouir !

DORANTE.

Allons , Mesdames , évitons l'éclat , remontons en carrosse.

Mad. SIMONNEAU.

Mais tute trompes , Madame Bertrand , cela n'est pas possible.

Mad. BERTRAND.

Cela est comme je vous le dis , je ne me trompe point.

Mad. DU ROLLET:

Oh , pour cela c'est un chose ridicule ! vous ne devriez point recevoir de maris chez vous , vous autres.

Mr. SIMONNEAU , *frapant sur une table derrière le Théâtre.*

Hola, quelqu'un ? qu'on monte donc , hé

BERTRAND.

Hé bien, tenez, vous l'entendez ? le vela qui appelle.

Mad. SIMONNEAU.

ont vraiment raison , c'est lui-même.

COMEDIE. 31

Mr. GRIMAUDIN.

Allons-nous-en souper à Passy, Mesdames, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Mad. DUROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

Mad. SIMONNEAU.

Ah, que cela est chagrinant! je suis au désespoir quand quelque chose me dérange.

Mad. BERTRAND.

Oh, par ma foi le voilà lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

SCENE XIV.

Mad. BERTRAND, BERTRAND,

Mr. & Mad. SIMONNEAU,

Mr. GRIMAUDIN, DORANTE,

Mad. DUROLLET.

SIMONNEAU.

HÉ! qu'est-ce que c'est donc que cela, Madame Bertrand? on ne sçauroit être servi chez vous: il y a une hepre que nous avons demandé une matelotte & des écrevilles.

32 LE MOULIN DE JAVELLE,

Mad. SIMONNEAU.

Oui, Monsieur mon mari! une marelotte & des écrevilles! c'est donc ainsi que vous venez manger votre bien au cabaret?

SIMONNEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle! qu'est-ce que cela veut dire?

Mad. SIMONNEAU.

Tu ne m'y attendois pas, yvrogne. Ah! je le savois bien que je t'y attraperois, il y a longtemps que je te guette.

BERTRAND.

Il est bon sur ce ton-là : morgué l'habile femme!

SIMONNEAU.

Écoutez, Madame Simonneau, je ne sçais pas comment vous l'entendez : mais pour moi sérieusement...

Mad. BERTRAND.

Nous n'avons pas dit que vous étiez là-haut, Monsieur, si vous n'étiez pas descendu vous-même. . . .

Mad. SIMONNEAU.

Il n'est pas question de cela, Madame Bertrand, je n'ai point à rendre compte. . .

BERTRAND.

Il y a morgué du temps qu'elle vous garde ça, car vient ici trois ou quatre fois la semaine.

COMEDIE.

33

Mad. SIMONNEAU.

Je fais bien malheureuse, de voir ainsi dissiper le bien que mes parens...

DORANTE:

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame; une bonne séparation...

Mr. GRIMAUDIN.

Oui. N'avez-vous pas les voies de la Justice pour empêcher....

SIMONNEAU.

Messieurs, Madame Simonneau, encore une fois je n'entens point de raillerie.

Mad. DUROLLET.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte de passer ainsi votre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme... :

SIMONNEAU.

Madame Rollet, ce ne sont point ici vos affaires; mêlez-vous, je vous prie...

Mad. SIMONNEAU.

Il vous battra, Madame, il vous battra; il est déjà ivre.

Mad. DUROLLET.

Oui, il put de vin: que cela est horrible!

Bv

34 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

SIMONNEAU.

Madame Bertrand, vous sçavez bien que. . .

Mad. BERTRAND.

Ce sont des femmes, Monsieur, ne prenez pas garde à cela, laissez-les dire.

SIMONNEAU.

Comment, que je n'y prenne pas garde !

BERTRAND.

Oui, faites-ly excuses, elle est bonne personne, elle vous pardonnera pour cette fois-ci peut-être.

M^r. SIMONNEAU.

Ouais, mais voisi qui est admirable : oh, je lui ferai bien voir. . . .

Mad. SIMONNEAU.

Il me menace, Messieurs, il me menace, remarquez bien cela, je vous prie.

DORANTE & M^r. GRIMAUDIN.

Oui, Madam.

SIMONNEAU.

Comment, carogne ?

Mad. SIMONNEAU.

Quelle infamie ! vous entendez comme il me traite

BERTRAND.

Hé, morgué, Monsieur Simonneau, vous n'y sa-
gez pas.

SIMONNEAU.

C'est une coquine qui ne croyoit pas me trouver ici.

Mad. SIMONNEAU.

Où, une coquine, fort bien. Ah ! je n'y puis plus
tenir, je croye : qu'on me remene au plus vite à Pa-
ris, je veux faire mes plaintes, & vous me servirez de
témoins, Messieurs, s'il vous plaît.

SIMONNEAU.

Comment donc, des plaintes ? je vous le conseille !
(à Mr. Grimaudin.) Au moins, Monsieur, vous
voyez bien. . .

Mr. GRIMAUDIN.

Vous avez tort, Monsieur, je dirai ce que j'ai vu,
je ne puis m'en défendre. Mettre la main sur une
femme !

SIMONNEAU.

J'ai mis le main sur elle, moi ? (à Dorante.) Vous
êtes honnête homme, vous, Monsieur, je vous de-
mande en grâce. . .

DORANTE.

Oh, pour moi je suis votre serviteur : mais je dé-
poseraï aussi contre vous, Monsieur Simonneau, je
vous en avertis.

36 *LE MOULIN DE JAVELLE;*

Mad. BERTRAND.

Voilà un pauvre diable de mari en bonne main ?

Mad. DU ROLLET.

Hom , que j'en dirai de belles aussi moi , je vous en repons.

S C E N E X V.

Mr. SIMONNEAU , Mad. BERTRAND ,
BERTRAND.

Mr. SIMONNEAU.

AH ! Madame Bertrand , je n'en puis plus , je tombe des nues , je n'ai pas la force de me remuer seulement. Par ma foi, c'est un méchant animal qu'une femme.

Mad. BERTRAND.

Vous avez tort , dans le fond ; pourquoi la quereller ?

BERTRAND.

Morgué, si vous aviais voulu , ça se seroit passé tout doucement.



SCENE XVI.

Mr. SIMONNEAU, Mr. DU ROLLET,
BERTRAND, Mad. BERTRAND.

Mr. DU ROLLET.

ET à quoi vous amusez-vous donc ? vous me laissez là-haut tout seul à croquer le marmor.

Mr. SIMONNEAU.

Ah ! mon pauvre ami , je suis au désespoir.

Mr. DU ROLLET.

Comment donc ? qu'est-il arrivé ?

Mr. SIMONNEAU.

Je ne viens ici , comme vous sçavez , que pour y attrapper en quelque débauche mon coquin de neveu , qui est un vagabond , qui mange tout son fait.

Mr. DU ROLLET.

Hé bien ?

Mr. SIMONNEAU.

Et j'y trouve ma femme en partie quarrée.

Mr. DU ROLLET, *riant*.

Votre femme en partie quarrée ? Ah , ah , ah , cela est trop drôle : & avec qui donc , s'il vous plaît ?

38 LE MOULIN DE JAVELLE,

Mr. SIMONNEAU.

Oui, cela est fort plaissant ; avec la vôtre , Monsieur du Rollet , avec la vôtre. .

Mr. DU ROLLET.

Avec la mienne ?

Mad. BERTRAND.

Vous êtes bien-heureux vraiment de n'être pas descendu le premier ; il n'y aura pas de plainte contre vous..

Mr. DU ROLLET.

Comment de plainte contre moi : qu'est-ce que cela signifie ?

BERTRAND.

Vous ne comprenez pas , elles venient pour souper ici , elles trouvent la place prise , elles vont s'en plaindre : mais je ne pouvons pas mais de ça nous autres.

Mad. BERTRAND.

Bertrand à raison , ce n'est pas notre faute.

Mr. DU ROLLET.

Mais elle est fort joli vraiment l'Et qui est avec elles.

M. BERTRAND.

Deux Messieurs , qui les fermentent à Paris.

Mr. DU ROLLET.

Il faut suivre cette affaire-là , Monsieur Simonneau.

Mr. SIMONNEAU.

Vous avez raison ; si cela se sçait on se moquera de nous encore. Allons, nos perruques, nos chapeaux, nos cannes.

BERTRAND.

Je m'en vais. querir toutes vos affaires.

SCENE XVII.

Mad. BERTRAND, Mr. SIMONNEAU,
Mr. DU ROLLET.

Mad. BERTRAND.

ES T-ce que vous ne voulez pas qu'on vous serve vos écrevilles & votre marelote, Messieurs ?

Mr SIMONNEAU.

Mangrêbleu des marelottes ! si j'en viens manger de ma vie...

Mr. DU ROLLET

Nous meritons bien cela, Monsieur Simonneau ; des maris de bon sens ne doivent jamais aller où ils peuvent rencontrer leurs femmes.



SCENE XVIII.

Mr. SIMONNEAU, Mr. DU ROLLET,
BERTRAND, Mad. BERTRAND.

BERTRAND.

TENEZ, Messieurs, voilà tout votre attirail. Je suis fâché que vous soyez fâchez : mais..

Mr. SIMONNEAU.

Cela n'est rien. Qu'est-ce qui vous faut ?

BERTRAND.

Tout ce qu'il vous plaira, Messieurs. Qu'est-ce qu'il y a, Jeanne ?

Mad. BERTRAND.

Hélas ! presque rien. Six francs de matelotte, cent sols d'écrevisses, quatre franc pour le reste, ce sont quinze livres.

Mr. DU ROLLET.

Mais votre matelotte, & vos écrevisses que l'on ne nous a pas seulement servis....

BERTRAND.

On n'y fait rien ; vous les avez commandées. Je ne s pas cause que vos femmes sont venues.

COMEDIE.

41

Mr. SIMONNEAU.

Oui, mais. . .

BERTRAND.

Tenez, point de mais avec nous, Monsieur Simon-
neau, ou bien je déposerons contre vous, choisissez.

Mr. DU ROLLET.

Eh! donnons-leur ce qu'ils demandent, & allons-
nous-en; je suis sur des épines.

Mr. SIMONNEAU.

Voilà mon demi louis d'or, donnez le vôtre.

Mr. DU ROLLET.

Le voilà, vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAND.

Il faut bien se contenter de ça, je ne rançonnons
personne, une autre fois je gagnerons davantage.

Mr. DU ROLLET.

Hom! si l'on me retient ici. . .

Mad. BERTRAND.

Jusqu'au revoir, Messieurs, bon voyage.



SCENE XIX.

Mad. BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

TA RIGUÉ, voilà deux bourgeois qui se sont bien divertis pour leur argent, n'est-il pas vrai, Jeanne ?

Mad. BERTRAND.

C'est bien employé. Est-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à se trouver sur leurs brisées ? ne doivent-ils pas sçavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne sont pas faits pour eux ?

SCENE XX.

Mad. BERTRAND, BERTRAND,

NICOLAS.

NICOLAS.

OH dame maîtresse, venez donc à la maison parler à ses gens-là.

Mad. BERTRAND.

Comment, quelles gens ?

NICOLAS.

Et les Menétriers de cette nôce qui sont venus devant ; ils juront comme tout , parce qu'ils n'ont pas encore de vin.

Mad. BERTRAND.

Ils sont bien pressé , qu'ils attendent leur monde.

NICOLAS.

Voirement oui , qu'ils attendent ; ils disent comme ça que par faute de boire leur musique deviendra enragée , & que ça fera tantôt enrager tout le monde. Acoutez , il se faut bailler de garde de ça , je vous en avartis , ils demandont le maître ou la maitresse.

Mad. BERNARD.

Je m'en vais leur parler.

BERTRAND.

Eh, palfangué, baille-leur du vin , Jeanne , je serons bian payez de tout ça , ne te boute pas en peine.

SCENE XXI.

BERTRAND, *seul.*

TATIGUÉ, il faut que ce soit un métier bien échauffant que celui de Menestrier , car c'est un engeance bian alterée.

SCENE XXII.

BERTRAND, Mad. SIMONNEAU,
Mad. DU ROLLET.

BERTRAND.

COMMENT, morgué, vous revela, mes Dames !
je vous croyois effarouchées pour plus de huit jours.

Mad. SIMONNEAU.

Je ne m'effarouche pas si aisément, & nous serons
ce soir ici mieux qu'en lieu du monde. Monsieur mon
mari ne nous soupçonnera pas d'y être si-tôt revenues.
Est-il allé rejoindre sa compagnie ?

BERTRAND.

Oui, Monsieur du Rollet & ly, tous deux ensemble,
ils avont. . . .

Mad. DU ROLLET.

Mon mari est avec le tien ? ah ! je suis au déses-
poir.

Mad. SIMONNEAU.

Comment donc ?

Mad. DU ROLLET.

S'il sçait que je suis venue ici avec Monsieur Gri-
adin, je suis perdue, te dis-je.

COMEDIE

45

Mad. SIMONNEAU.

Bon , perdue ! es-tu folle ? & s'embarrasses-tu si fort d'un mari ?

Mad. DU ROLLET.

Si je m'en embarrasse ? le mien est la plus méchante langue que je connoisse.

BERTRAND.

Oh morguenne , oui , il ne l'a pas bonne. C'est ly qui a mis le feu sous le ventre à l'autre , & ils s'en al-
lont tous deux tout bellement vous chercher à Paris ,
pour vous quereller plus à leur aise,

Mad. SIMONNEAU.

Et leur matelotte , & leurs écrevisses ?

BERTRAND.

Ils n'avont pargué pas eu le tems de les manger ;
mais elles sont payées.

Mad. SIMONNEAU.

A la bonne-heure , qu'on nous les serve. Voila des
maris qui sont bien les choses ! venir eux-mêmes au
Moulin de Javelle faire apprêter le sôper de leurs
femmes ! ils sont bonnes gens , cela est fort honnête,

Mad. DU ROLLET.]

Nous allons avoir une furieuse querelle à souvenis
en arrivant chez nous.

46 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

Mad. SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Mad. DUROLLET.

Que demain ? tu n'y songes pas.

Mad. SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abonnissent en vieillissant ; nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera ; plus l'aventure sera forte , & plus il craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudent depuis quelques années.

Mad. DUROLLET

Je ferai tout ce que tu voudras , je le veux bien, Au hazard d'un fâcheux avenir , profitons du temps présent , puisque nous y sommes. La Fleur , va dire à ces Messieurs qu'ils viennent , les ennemis sont décampés , nous sommes maîtresses du champ de bataille.

BERTRAND.

Morgué , se peut-il que ce ne soit là que des bourgeois ? elles avont les manières bian de qualité.

Mad. SIMONNEAU.

Mon pauvre Monsieur Bertrand , force bougies , grande chère , & de la glace , nous ne te demandons pas autre chose.

BERTRAND,

Vous serez contentes , entrez toujours , n'y a qu'à dire à Jeanne. Tatigué , que vela des femmes de bonne

humeur, elles n'engendront point de melancolie ,
ça ne gronde jamais que leurs maris , dâ ; ça ne fait
point la meine. Oh , j'avons ça de bon , nous autres ,
je ne voyons morgué point de rechigneuses.

SCENE XXIII.

BERTRAND, L'OLIVE.

L'OLIVE.

MON maître n'est point encore venu , Monsieur
Bertrand ?

BERTRAND.

Je ne l'ai point vû , Monsieur de l'Olive , est-ce que
vous ne l'avez pas trouvé , pour lui faire écrire ce bil-
let pour femme ?

L'OLIVE.

Cela ne presse pas encore. Puisqu'elle est mariée ,
tant-pis pour elle ; nous allons avoir d'autres affaires.

BERTRAND.

Morgué, c'est un grand libertin que votre maître ,
Monsieur de l'Olive. Des vieilles , des jeunes , des
Bourgeoises , des Marquises , il en aime de toutes les
façons , & il n'en épouse pas une.

L'OLIVE.

Qu'est-ce à dire il n'en épouse pas une ? il n'y en a
presque point qu'il n'épouse : mais comme nous autres

48 LE MOULIN DE JAVELLE.

jeunes gens nous ne faisons pas les choses dans toutes les règles , il manque toujours quelque formalité à nos mariages , & c'est ce qui fait qu'on les casse.

BERTRAND.

C'a est bien heureux ! oh, il est né coiffé cet homme-la ; il n'a point d'argent , il n'en gagne point , & il en dépense , comment fait-il ? je n'y comprends rien , la peste m'étouffe.

L'OLIVE.

Oh, diable je le crois bien , cela vous passe , nous avons de grandes ressources aux parties casuelles.

BERTRAND.

Aux parties casuelles !

L'OLIVE.

Nous jouissons de plus de vingt mille livres de rente en fonds d'esprit & de savoir-faire. Nous avons des droits sur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris , sur les enfans de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde , sur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité , sur les successions qui tombent en mains mineures ; que diable sçai-je ? notre domaine est d'une grande étendue , & si je n'y comprends pas les vieilles coqueries.

BERTRAND.

Tarigué , que vous devez être riche ! Mais votre maître qui vous fait signe , il est peut-être tombé quelques nouveaux droits dans son domaine.

L'OLIVE.

Sans adieu , Monsieur Bertrand.

SCENE XXIV

SCÈNE XXIV.

LE CHEVALIER, L'OLIVE.

BERTRAND.

LE CHEVALIER.

Hé bien, l'Olive ?BERTRAND, *s'en allant.*

Hom ! que vela deux bonnes bêtes ensemble !

LE CHEVALIER.

Madame Bertrand s'est - elle chargée de mon billet ? l'a-t-elle rendue ? le rendra-t-elle ?

L'OLIVE.

Non, Monsieur, il n'y a rien à faire, la petite fille est mariée.

LE CHEVALIER.

Elle est mariée ? tu te moques, je pense.

L'OLIVE.

Je ne me moque point, & vous allez voir ici son lendemain de nœces.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la verrai du moins, je lui parlerai, je lui ferai connoître. . .

50 *LE MOULIN DE JAVEILLE,*

L'OLIVE.

Gardez-vous bien de lui faire la moindre mine seulement, vous gâteriez toutes vos affaires.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

L'OLIVE.

De nouvelles mariées sont encore toutes fortes de leurs maris ; réservons cela pour le quartier d'hiver, au retour de la campagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne ? je n'ai pas vingt pistoles.

L'OLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous sert votre badaut de Monsieur Ganiver, si ce n'est pour. . .

LE CHEVALIER.

Il a sur lui un billet de quatre cent louis d'or payable au porteur.

L'OLIVE.

Que diable fait-il de cela dans sa poche, cet animal-la ? voilà un billet inutile. . . je veux le mettre en œuvre moi, Monsieur, laissez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Oui, mais l'Olive. . .

COMEDIE.

51

L'OLIVE.

Qu'est-ce à dire mais ? Monsieur Georges Ganivet , est le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille , le pere est mort , le fils a hérité , c'est à lui faire restitution , à ce qu'il nie semble.

LE CHEVALIER.

J'en demeure d'accord : mais cependant. . .

L'OLIVE.

Cependant il a encore eu depuis quinze jours la succession d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au dernier un : allez Monsieur , point de scrupule , nous avons de grands hypotheques sur tout ces heritages-là , comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Je vois bien à peu près quel est ton dessein.

L'OLIVE.

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'approuver , je gage ?

LE CHEVALIER.

Mais de quelle maniere le faire réussir ?

L'OLIVE.

De quelle maniere ? Attendez. . . Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'esprit , là. . .

LE CHEVALIER.

Pourquo faire ?

C ij

52 *LE MOULIN DE JAVELLE,*

L'OLIVE.

Ah ! Monsieur , si feue ma pauvre cousine n'avoit pas été pendue l'année passée. . . .

LE CHEVALIER.

Que diantre avons-nous affaire de ta cousine , que veux-tu dire ?

L'OLIVE.

C'est qu'il nous faudroit une personne de mérite, voyez-vous. Hom , que c'est bien dommage que ma tante & ma sœur soient encore au Châtelet.

LE CHEVALIER.

Et qu'a de commun toute ta malheureuse famille ?

L'OLIVE.

J'ai tort , & vous raison , Monsieur. Vous avez ici rendez-vous avec Madamie la Comtesse , elle vaut bien ces honnêtes personnes-là.

LE CHEVALIER.

Oui , vraiment.

L'OLIVE.

Monsieur Ganivet y doit venir aussi.

LE CHEVALIER.

Il m'en a donné parole.

L'OLIVE.

Attendez-les & moi aussi , Monsieur.

LE CHEVALIER.

Que pretens-tu faire ?

L'OLIVE.

Ne vous mettez pas en peine , la Comtesse a de l'esprit , elle entrera d'abord dans ma pensée ; attendez là , vous dis-je , nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

LE CHEVALIER.

Mais , que je sçache. . .

L'OLIVE.

Mais , mais demeurez ici seulement , & ne vous embarrassez pas du reste.

SCENE XXV.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE ne puis diviner quel est son projet : mais il a du monde & de l'esprit , & il sort fort bien dece qu'il entreprend , il faut le laisser faire.



SCENE XXVI.

LE CHEVALIER, MAROTTE.

LE CHEVALIER.

HÉ bonjour, belle Marotte, où allez-vous si vite.
ma chere enfant ?

MAROTTE.

Oh ! ça, Monsieur, ne m'amusez point, s'il vous
plaît, ma tante me gronderoit, laissez-moi lui porter
ses écrevisses. & puis je reviendrai causer avec vous
tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi ! belle Marotte, or vous envoye chercher des
écrevisses ? on vous occupe à des emplois si bas ? ah !
sy, c'est se moquer que. . .

MAROTTE.

Bon, qu'est-ce que cela fait, Monsieur ? je ne suis
qu'une petite fille à cette heure : mais cela ne sera pas
toujours de même. Hom, que j'ai bien envie de de-
venir grande !

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ? vous êtes si jolie comme cela.

C O M E D I E.

55

M A R O T T E.

Pour ne plus aller chercher des écrevisses. Vous dites vous-même que cela est si vilain.

L E C H E V A L I E R.

Il n'y faut point aller, toute petite que vous êtes.

M A R O T T E.

Il n'y faut point aller ? ah, ah, & ma tante ?

L E C H E V A L I E R.

Votre tante est une bonne femme qui. . .

M A R O T T E.

Oui, vous la trouvez bonne femme, parce que vous n'êtes pas la petite nièce : mais moi qui la suis, je ne la trouve pas de même. Si vous l'entendiez quand elle prend son ton, & qu'elle se met à quereller. . .

L E C H E V A L I E R.

Comment, elle vous querelle ?

M A R O T T E.

Pas si fort depuis quelque temps que je sçais de ses petites fredaines, elle a peur que je n'en parle à mon oncle.

L E C H E V A L I E R.

Oui ? votre tante a de petites fredaines pardevers elle ?

M A R O T T E.

Vraiment il faut bien qu'elle en ait, vous dis-je ;

C iv

56 **LE MOULIN DE JAVELLE ,**

car elle est devenue bien meilleure qu'elle n'étoit depuis qu'elle se doute que je m'en doute.

LE CHEVALIER.

Et sur quoi vous en doutez vous ?

MAROTTE

Je m'en vais vous le dire : mais n'en parlez pas au moins.

LE CHEVALIER.

Non , ne craignez rien.

MAROTTE.

C'est elle qui reçoit l'argent du monde qui vient ici , & c'est mon oncle qui le serre.

LE CHEVALIER.

Hé , bien ?

MAROTTE.

Hé , bien , elle ne donne pas tout à mon oncle non , elle garde toujours quelque chose , & puis elle achète tantôt des gans , tantôt un chapeau , des cravates à dentelle , une canne quelquefois , & tout cela n'est pas pour elle , comme vous le voyez.

LE CHEVALIER.

Non ? pour quidonc ?

MAROTTE.

Pour un grand garçon qui demeure à Paris qu'elle appelle son neveu , & qui ne l'est pas pourtant ; car je le sais bien.

LE CHEVALIER.

Et comment le sçavez-vous ? ah ! que vous êtes déjà méchante , Marotte ?

MAROTTE.

Il n'est pas mon cousin à moi , personne ne le connoit , c'est ma tante tout seule qui le met comme ça dans notre famille.

LE CHEVALIER.

Cela est admirable , Madame Bertrand qui se donne aussi des parens de contrebande. A ce que je puis voir , tout le monde s'en mêle. Mais la voici , votre tante , je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

MAROTTE.

Et moi , si vous lui dites quelque chose , je conterai toutes vos friponneries à vos. . . la , laissez-moi faire.

SCENE XXVII.

Mad. BERTRAND, LE CHEVALIER ,

MAROTTE.

Mad. BERTRAND.

QUE faites-vous donc là , petite fille ?

C

58 LE MOULIN DE JAVELLE,

MAROTTE.

Rien, ma tante, c'est ce Monsieur-là qui me fait des questions, & qui me veut faire dire, ce que je ne sçais pas: mais je ne suis pas causeuse moi, vous le sçavez bien.

Mad. BERTRAND.

Allez, allez porter ces écrevisses à la cuisine, & que votre oncle se dépêche de les faire cuire.

MAROTTE, *au Chevalier.*

Si vous me trahissez, je vous le revaudrai. (*à Madame Bertrand.*) je m'y en vais, ma tante.

SCENE XXVIII.

LE CHEVALIER, Mad. BERTRAND.

LE CHEVALIER.

Vous avez la une petite nièce, Madame Bertrand. . .

Mad. BERTRAND.

C'est une fine mouche, défiez-vous d'elle.

LE CHEVALIER

Ne vous y fiez pas trop vous même.

Mad. B E R T R A N D.

Je la connois , je sçais de quoi elle est capable.
Mais , Monsieur , y a-t-il longtems que vous êtes ici ?

L E C H E V A L I E R.

Je ne fais que d'arriver , ma chere Madame Ber-
trand.

Mad. B E R T R A N D.

Il y a une heure que Madame la Comtesse vous at-
tend.

L E C H E V A L I E R.

Elle est ici ?

Mad. B E R T R A N D.

Vraiment oui. Et tenez la voilà , qui commence à
s'impatientser, je pense. Vous avez apparemment quel-
que affaire ensemble; si je vous suis nécessaire à quelque
chose , vous n'aurez qu'à dire , vous sçavez bien que je
suis toute à votre service.



SCENE XXIX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
FINETTE.

FINETTE.

C'est une personne bien honnête & bien serviable, que cette Dame Bertrand.

LA COMTESSE.

Hé, bien, Monsieur le Chevalier, que devenons-nous ? partirez-vous pour l'armée ? me marierai-je ? aurons-nous ce soir votre bon ami Monsieur Georges Ganiver ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & ce sera le sort que nous lui ferons qui reglera votre destinée & la mienne.

FINETTE.

Je ne sais pas ce que vous lui préparez : mais si jamais un nigaut comme lui me donnoit rendez-vous au Moulin de Javelle, le cadeau lui coûteroit cher, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Monsieur de l'Olive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre, à ce qu'il m'a dit ; nous verrons qu'à l'attendre, & nous verrons.

FINETTE.

Monfieur de l'Olive travaille pour vous ; vous êtes en bonne main ; ce garçon-là fait de bonne befogne.

SCENE XXX.

BERTRAND, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER, FINETTE.

BERTRAND.

O H palfangué , Monfieur le Chevalier , vela un Monfieur qui vous charche , qui viant de faire une belle culbure.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

BERTRAND.

Ils étoient deux , une Madame & ly , dans une petite cariolle qui ne riant qu'un.

LA COMTESSE.

C'est Monfieur Ganivet fans doute.

BERTRAND.

Tout juftement , vela comme on l'appelle.

LE CHEVALIER.

Hé , bien ?

62 LE MOULIN DE JAVELLE,

BERTRAND.

Hé, bien, ils avont varfé dans la rivière.

LA COMTESSE.

Dans la rivière ?

FINETTE.

Voilà le mariage & la campagne à vau-l'eau, quel dommage !

BERTRAND.

Ils ont morgué bian heureux que les yeux sont basses en cet endroit-là, & qu'ils ne sont tombés que sur un tas de pierres.

LE CHEVALIER.

Sur un tas de pierres ! sont ils blessés ?

BERTRAND.

Non, ils n'avont rian. La Madame pourtant crie de de toure sa force ? alle dit qu'alle a la tête cassée : mais ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas.

FINETTE.

Cela ne se peut pas ?

BERTRAND.

Hé, morgué non ; le Monsieur n'a rien ly, & la tête d'une femme, comme vous sçavez, est bian plus dure à casser que non pas celle d'un homme.

SCENE XXXI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
GANIVET, BERTRAND,
FINETTE, NICOLAS.

GANIVET.

PARBLEU je n'y sçaurois que faire , elle a versé ,
n'ai-je pas versé aussi moi ?

BERTRAND.

Palsangué , tenez , vela le cabrioleux.

GANIVET.

Si routes les filles & les femmes qui versent fai-
soient autant de bruit que celle là...

NICOLAS.

Alle dir qu'alle est tout moulue , Monsieur , &
qu'alle ne sçauroit remuer.

GANIVET.

Hé bien , qu'on la mette dans une chambre , &
mon cheval dans une écurie ; je n'ai jamais vu de
fille si delicate.

BERTRAND.

Mais tatigué vela une visage qui ne m'est pas in-
connu.

64 LE MOULIN DE JAVELLE,

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? que t'est-il arrivé ?

GANIVET.

Cette grande virago de chanteuse, Mademoiselle Michelle, dont je me suis sottement embarrassé.

LA COMTESSE.

Vous donnez dans les beautés musiciennes, Monsieur le Baron de Ganiver.

GANIVET.

Bon, on voit cela quelquefois par conversation seulement pour la petite débauche de table : mais du reste...

FINETTE.

Il vous l'amenoit ce soir pour chanter quelqu'air à votre souper, je gage.

GANIVET.

Justement. Je l'ai trouvée toute seule aux Thuilleries. Un petit Seigneur de robe, qui l'avoit priée ce soir à souper, lui a manqué de parole, je l'ai ramassée par grace, je l'ai mise dans ma petite chaise de deuil; cette masque-là me l'a toute cassée, elle se plaint encore.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de personnes-là sont si peu polies, & savent si peu vivre...

GANIVET.

N'est-il pas vrai ?

COMEDIE.

65

BERTRAND.

Morgué , plus je l'envisage : plus c'est ly-même.

GANIVET.

Tenez , parce qu'en arrivant je l'ai versée sur un tas de pierres , qu'elle a peut-être la hanche meurtrie , les coudes écorchés , & quelque bosse à la tête , & qu'en me relevant je lui'ai appuyé mon talon un peu ferme sur le visage , à ce qu'elle dit , elle m'appelle mal a-droit , cheval de carrosse : ô dame , je l'ai plantée là , je n'aime pas qu'on me rudoye moi.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron a raison.

FINETTE.

Et beaucoup de politesse , Madame.

BERTRAND.

Je me donne au diable , si ce n'est le neveu de Monsieur Simonneau notre Procureur.

GANIVET.

Oh , ça , ça , si elle est malade qu'elle se couche , nous souperons bien nous autres. Que nous donnera-t-on ? n'est-ce pas ici qu'on mange des matelottes.

FINETTE.

Oui , des matelottes , c'est le mets favori du Moulin de Javelle.

66 LE MOULIN DE JAVELLE,

GANIVET.

Je n'y étois encore jamais venu. Oh , je ne suis gueres débauché moi , Madame.

LA COMTESSE.

On vous faisoit si vous l'étiez.

GANIVET.

Allons donc , Monsieur de Javelle , une bonne matelotte ; tenez , voilà quatre louis d'or , faites de votre mieux , grande chère sur tout , & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

LE CHEVALIER.

Voilà de belles manieres , Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah , que les gens de qualité savent bien faire les choses !

BERTRAND , *s'en allant.*

Morgué , les gens de qualité ne font pas comme ça , c'est un badaud , je ne m'y trompe gueres.



SCENE XXXII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
GANIVET, FINETTE.

Ganivet se promène en se donnant des airs.

LE CHEVALIER.

Avez-vous jamais vu de Seigneur à la Cour mieux fait que ce jeune Gentil-homme-là, Madame.

GANIVET.

Oh, pour cela, Monsieur le Chevalier, vous avez des bontés. ...

LA COMTESSE.

Je n'en connois aucun qui ait cet air-là.

GANIVET.

Ah ! quel conte, Madame.

LE CHEVALIER.

Ne lui trouves-tu pas une physionomie tout-à-fait agréable, Finette ?

GANIVET.

Oh, taisez-vous donc, vous me faites rougir.

68 LE MOULIN DE JAVELLE ,

FINETTE.

Elle est des plus infinuantes , & des plus naturelles qui se portent.

GANIVET.

Hé fy donc , morbleu , quel conte , vous dis-je.

LA COMTESSE.

Et vous ne parlez pas de son esprit qui est du plus fin , du plus vif , du plus. . .

GANIVET.

Eh mais morbleu , Madame , quel peste de conte !

FINETTE.

Quand quelques voyages à Cour auront passé là-dessus , Madame. . . La Cour fait bien les gens de qualité.

GANIVET.

Vous m'avez promis de m'y mener , Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ai garde d'y manquer.

GANIVET.

J'y ferai bonne figure , je suis riche da , Madame.

LA COMTESSE.

N'est ce pas votre dessein d'acheter une Charge , & de vous y établir ?

GANIVET.

Vraiment oui , que faire à Paris ? oh , je veux deve-

nir Courtisan , j'épouserai quelque Courtisane , belle & de qualité , c'est le moyen de parvenir , n'est-ce pas ? & tenez , ma mere me l'a toujours dit que je ferois fortune par les femmes.

FINETTE.

Les meres prédisent juste quelquefois.

GANIVET.

Oh , diable , la mienne n'étoit pas une sottise , elle avoit fait fortune par les hommes elle.

LE CHEVALIER.

Oui ?

GANIVET.

Ah , si mon pere l'avoit laissée faire , je serois encore bien plus de qualité que je ne suis : mais c'étoit un jaloux , un bizarre , un homme incommode.

FINETTE.

Le ridicule ! ne vouloir pas que sa femme lui fît des enfans de qualité.

GANIVET.

Il avoit cette folie-là , & ne m'a-t-il pas toujours élevé comme un je ne sçai qui moi , comme un sot.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

GANIVET.

Bon , si je n'avois eu un beau naturel , je serois le plus grand benêt qu'il y eut au monde.

70 LE MOULIN DE JAVELLE,

LA COMTESSE.

Cela n'est pas croyable.

GANIVET.

Je me donne au diable , si cela ne seroit comme je le dis : mais il avoit beau me tenir la bride haute , je prenois le mors aux dents quelquefois.

FINETTE.

Et vous faisiez de belles galopades , je pense ?

GANIVET.

Oh , je vous en repons , à Charenton , à Saint Cloud , à Vincennes , à Charonnes , & toujours avec des femmes de qualité , & en carrosse là , & je m'envyvrois à ces parties-là , je m'envyvrois. Oh , cela forme bien l'esprit d'un jeune homme !

LA COMTESSE.

Vous ne devez votre éducation qu'à vous-même. Et depuis la mort de Monsieur votre père. . .

GANIVET.

Ma tante & lui ont été trouffés en moins de trois semaines , & j'hérite de tout cela. Ne suis-je pas bienheureux ?

FINETTE.

Oh , pour cela oui , vous avez été décanailé en bien peu de tems.

GANIVET.

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il est

COMEDIE.

71

mon oncle , parce qu'il est le frere de mon pere :
mais à moins que ce ne soit pour hériter , je ne re-
connois point cette famille-là.

LE CHEVALIER.

— Et il fait bien.

GANIVET.

J'étois hier prié d'une nœce de quelque espece de
cousin comme ça ; mais je n'y ai pas voulu aller.

LA COMTESSE.

Quand on s'est une fois mis dans le grand mon-
de. . . .

FINETTE.

Et qu'on y est aussi avant que lui sur tout. . . Vous
ne sauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce
petit homme-là , Madame.

GANIVET.

Et toutes femmes de qualité , au moins ; je n'en
connois point d'autres.

LA COMTESSE..

Je le crois bien. Mais ne craignez-vous point les
affaires qui peuvent arriver. . . .

GANIVET.

Bon , les affaires ! oh , Dieu merci , j'entens les af-
faires aussi bien qu'un autre.



SCENE XXXIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
GANIVET, FINETTE,
L'OLIVE, *en Officier.*

L'OLIVE.

QUE vois-je ? Ah , Ciel, l'heureuse rencontre ! c'est
toi , mon pauvre Chevalier ? & par quel hazard te
trouvê-je ici ?

LE CHEVALIER.

C'est l'Olive , si je ne me trompe.

L'OLIVE.

Il semble que tu ayes peine à me reconnoître ? tu
ne te remercies pas le Vicomte de la Jugulardière , ton
meilleur ami ?

GANIVET.

La Jugulardière , Madame !

L'OLIVE.

Est-ce que le coup de canon que j'ai reçu dans le
visage m'auroit assez changé les traits pour...

LE CHEVALIER.

Non , je rappelle mes idées , je te demande pardon
si d'abord.

L'OLIVE.

COMEDIE.

73

L'OLIVE.

Nous ne nous étions point vus depuis cette dernière affaire qui nous arriva , je pense. . .

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

L'OLIVE.

Hé , là , quand je tuai ces deux hommes , que je jettai ce grand laquais dans le puits , cette femme de chambre par la fenêtre , & le tout par méprise encore.

GANIVET.

Monsieur le Chevalier a de vilaines connoissances.

LE CHEVALIER.

Ah , je m'en souviens , je m'en souviens.

L'OLIVE.

Tu n'es pas seul au Moulin de Javelle ? mais. . . non. . . si fait. . . point du tout. . . pardonnez-moi. . . vraiment , c'est elle-même , c'est ma nièce. Hé , que j'ai de joie de te trouver ici , ma chère , ma charmante , mon incomparable Comtesse.

LA COMTESSE.

Je croyois que vous m'aviez tout-à-fait oubliée , mon oncle.

GANIVET.

Son oncle !

L'OLIVE.

T'avoir oubliée , moi ! Et voila aussi mes anciens
D

74 LE MOULIN DE JAVELLE ;

nes amours, cette pauvre Finette ! Je suis bien heureux que ma chaise de poste ait rompu si près d'ici. Hé, bonjour, coquine.

FINETTE.

Je suis bien votre servante, Monsieur le Vicomte.

L'OLIVE.

Et ce jeune Gentilhomme-là, qui est si bien fait, & de si bonne mine ?

GANIVET.

Monsieur, je suis votre serviteur.

L'OLIVE.

Il est de ta compagnie, Comtesse ! tu es une coquette.

LA COMTESSE.

C'est lui qui nous donne à souper ce soir, mon oncle.

L'OLIVE.

A souper au Moulin de Javelle ! allons, allons, tu es amoureuse de lui, je te le pardonne. La peste, voilà un joli homme !

GANIVET, *au Chevalier.*

Cet oncle-là fait assez bien son monde.

LE CHEVALIER.

C'est un homme de qualité.

L'OLIVE.

Comment s'appelle-t-il ? qui est-il, Finette ?

COMEDIE.

73

FINETTE.

C'est Monsieur le Baron de Ganivet , vous devez connoître cela vous , Monsieur le Vicomte.

L'OLIVE.

Comment Ganivet ! hé , que je vous embrasse , mon cher Monsieur le Baron de Ganivet , je ne connois autre ; les Ganivets , ils sont de Toulouse.

GANIVET.

Non , Monsieur , nous sommes de Paris , diantre. Oh , je ne suis pas un Provincial moi.

L'OLIVE.

Hé , oui , vous êtes de Paris vous , cela saute aux yeux d'abord ; on ne vous le dispute point , mais originellement , votre famille. . .

FINETTE.

Elle est originale votre famille ?

GANIVET.

Et elle vient de bien loin. Tenez , du vivant de mon pere & de ma mere , il nous venoit toujours de temps en temps des cousins de campagne qui étoient bien las quand ils arrivoient.

L'OLIVE.

Justement , ce sont les Ganivets dont je vous parle : Noblesse presque aussi bonne que la nôtre , ma niece.

GANIVET.

C'est un fort honnête Seigneur que Monsieur le Vicomte.

Dij

76 LE MOULIN DE JAVELLE,

LE CHEVALIER.

Et d'un grand credit ; cet homme-là peut tout à la Cour , je t'en avertis.

GANIVET.

Voilà une bonne rencontre , si Madame la Comtesse pouvoit devenir amoureuse de moi.

LA COMTESSE.

Nous vous demandons votre protection pour Monsieur le Baron de Ganivet , mon oncle , qu'il vous en souviennne.

L'OLIVE.

Si je m'en souviendrai ! il aura dans quatre jours un Regiment , laissez-moi faire.

GANIVET.

Oh , non , non , point de charge où on tue , quelque charge où on vive , là , quelque charge à boire ou à manger ; j'aime à boire & à manger , c'est là ma folie.

FINETTE.

Voilà des inclinations bien nobles , & de bon sens, Monsieur le Vicomte.

L'OLIVE.

Les Ganivets sont comme cela , tous gens d'esprit & de mérite.

LA COMTESSE.

Né pourriez-vous point , en cas qu'il m'épouse , mon oncle , lui ménager. . .

L'OLIVE.

Oui , je lui ferai avoir la charge de premier Poilou suivant la Cour , cela est fait pour lui.

FINETTE.

Premier Poilou , Monsieur Ganivet , premier Poilou.

GANIVET.

Les bons hazards me viennent en dormant ; je ne m'attendois pas à celui-là.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous voudriez vous défaire , mon oncle...

L'OLIVE.

J'ai acheté depuis trois semaines la Charge de Grand inutile moi , & en faveur de votre mariage Je remettrai l'autre à Monsieur Ganivet à très bon compte.

GANIVET.

C'est bien de la grace que vous me faites , & Madame la Comtesse n'a qu'à vouloir ; je suis tout prêt pour moi.

LA COMTESSE.

Puisque mon oncle le veut absolument , voilà qui est fini , je me détermine.

GANIVET.

Ah ! Madame.

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoisse.

78 *LE MOULIN DE JAVELLE ;*

GANIVET.

Oh , j'irai loin , il n'y a qu'à me laisser faire.

L'OLIVE.

Il ne me faut à présent pour ma charge que deux mille écus d'argent comptant , elle en vaut dix , je donne le reste pour present de noces.

GANIVET.

Voilà un oncle qui fait bien les choses.

L'OLIVE.

Mais je veux les deux mille écus tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Tout à l'heure , mon oncle ? le moyen ?

GANIVET.

Le moyen , Madame ! le moyen ? ah , ah , tenez , mon oncle , voilà déjà un diamant de trois mille livres.

L'OLIVE.

Oui , il les vaut bien , je le prendrai pour cela.

GANIVET.

Et puis un billet de quatre cent pistoles.

L'OLIVE.

Cela est fort bon , mon neveu Ganivet.

GANIVET.

En voulez-vous encore ? oh , dame ; je ne suis pas un gueux moi , afin que vous le sçachiez.

SCENE XXXIV.

BERTRAND, L'OLIVE.

BERTRAND.

JE viens vous dire que votre matelotte.

On entend un bruit de symphonie.

Hé palfangue, qu'est-ce que j'entens là ? vela vos Menétriers qui s'enyvront en musique, je pense.

SCENE XXXV.

Mad. BERTRAND, LE COCHER,
LA COMTESSE, MAROTTE, &c.

Mad. BERTRAND.

PLACE, placé, Messieurs, & de la joye, voici tout le lendemain de nœces qui nous arrive.

LE COCHER.

J'en ai voituré plus de la moitié moi. (*A la Comtesse.*) Ah ! vous voila encore ? voulez-vous que je vous remene ?

Div

80 LE MOULIN DE JAVELLE,

LA COMTESSE.

Oste-toi de là, yvrogne.

MAROTTE.

Ah, ma tante, que la mariée est gentille, & qu'elle est aise : La voila qui vient, vous allez voir.

SCENE DERNIERE.

MARCHE DE LA NOCE. I

LA MARIÉE.

HÉ, ma mere, voila le cousin Ganivet, qui n'a pas voulu venir à ma nôce, il vient au lendemain, cela est bien honnête.

LA MERE.

Hé, voirement oui, fille, c'est ly-même, je le sçavois bian moi, que ce n'étoit pas par orgueil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles. Je vous sommes bian obligés, cousin, de nous faire tant d'honneur que de...

FINETTE.

Comment, comment l'entendez-vous donc ? ce n'est pas lui qui vient à voire nôce, c'est vous qui venez à la sienne, ne vous y trompez pas.

LA MERE.

A la nôce de Monsieur Ganivet.

COMEDIE. 31

L'OLIVE.

Oui , vraiment , nous venons de le marier avec Madame la Comtesse de la Grenouillere , que vous voyez.

LA MARIÉE.

Une Comtesse , ma mere ! & il ne nous a pas priés de sa noce ; vraiment c'est un plaisant visage : Nous sommes pourtant cousins-germain , afin que vous le sçachiez.

L'OLIVE.

Cousins-Germain ! Monsieur le Baron de Ganivet est de race payanne , & il a le front d'épouser une Comtesse qui est ma nièce ? par la mort. ...

LA MERE.

Qu'est-ce à dire une Comtesse ? & c'est la fille à la commere Tiennette , qui est blanchisseuse à la Grenouillere.

GANIVET.

Fille d'une blanchisseuse , mon oncle le Vicomte !

L'OLIVE.

Cela se pourroit bien , mon neveu le Poilon ; moi qui suis Vicomte & son oncle , je ne suis pas de meilleure maison que vous & elle.

GANIVET.

Comment , ventrebleu , c'est l'Olive ? parle donc ? hé , tu te moques de moi , je pense ?

L'OLIVE.

Je fais bien l'homme de qualité , n'est-ce pas ? Je

81 LE MOULIN DE JAVELLE,

fais un petit Prochée moi. Et tenez, je vais me faire Mitron pour danser à la nôce; vous ne me reconnoîtrez pas, je gage.

LA MERE,

Il me paroît que vous avez fait une sottise, cousin Ganivet.

GANIVET.

Pourquoi une sottise, je n'en démordrai point, je ne suis pas plus de qualité qu'elle, nous n'aurons rien à nous reprocher; elle s'est fait Comtesse, elle me fera bien autre chose.

BERTRAND.

C'est le bien prendre. L'air de chez nous baille de l'esprit, tout chacun y est toujours d'accord. Allons, allons, morgué, que les Menétriers s'accordent, pour bailler l'exemple.

FINETTE.

Et vivent les parties du Moulin de Javelle! les mariages s'y font sans cérémonie.



CH AN S O N S
DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE, *en Mitron chante.*

V E N E Z , jeunes filles ,
Si gentilles ;
Venez , jeunes filles de Mendon ,
Prenez bavolets & corsets à dentelles ,
Pour danser le Rigaudon ;
Ne faites point les fortes ni les cruelles ,
Et prenez chacune un garçon.
Les Filles de la Nôce repètent.
Ne faisons point les fortes ni les cruelles ,
Et prenons chacune un garçon.
*Deux petits Mitrons , & deux petites Paysannes
dansent un Rigaudon.*

L E M A R I É E , *chante.*

L'amour que j'ai pour toi , Claudenne ,
Me fait morgué bian de la peine ;
Pour tes biaux yeux soir & matin
Je laisse brûler mon pain.
Mets la main sur ma poitrenné ,
Et tu sentiras comme quoi
Mon cœur est toujours hors d'haleine,
Dès que je badeine avec toi.

84 LE MOULIN DE JAVELLE,

LA MARIÉE.

A toutes celles du village

On t'a vu jusqu'à ce jour,

Mitron volage,

Tour à tour

Faire la cour :

Mais puisque le mariage

L'un à l'autre nous engage,

Laissons là le badinage,

Et pour la paix du ménage

Ne va plus cuire qu'à mon four.

L'OLIVE danse un Passe-pied avec une Mitronne.

LA MARIÉE, vient saluer GANIVET, en chantant.

Humble salut au cousin George,

De la part des cousins Mitrons.

Les Mitrons & les Mitronnes repètent.

Humble salut, &c.

LE MARIÉ.

Aga donc, comme il se rengorge !

C'est la fleur des nouveaux Barons.

LES MITRONS.

Humble salut, &c.

LA MARIÉE, en s'adressant à GANIVET, chante.

Voyez comme il fait le Seigneur,

Et les airs qu'il se donne !

Il est le fils d'un Procureur,

Nous sommes de race Mitronne.

COMEDIE.

85

Entre ces deux états, cousin ,
La difference n'est pas forte ;
L'un conduire le sac au Moulin ,
L'autre au Palais le porte.

L'OLIVE, & *une MITRONNE* dansent
ensemble une Gavotte.

LE COCHER, *yvre*, qui a mené une partie de la
Nôce, chante.

Sur ces charmantes rives ,
Cochers , que votre sort est doux !
Vous êtes toujours yvres :
Trop heureux , trop heureux qui l'est comme vous.



Vive nos équipages !
On fait dans ces retraits d'amour ,
Nombre de mariages ,
A vingt sols , à vingt sols par heure en un jour.
Les deux petits Mitrons , & les deux petites Paysannes
dansent une Gigue.

L'OLIVE, *chante.*
Pour faire honneur à la Nôce ,
Rions , chantons & dansons tous.
Tous les Acteurs & Actrices repètent.
Pour faire honneur , &c.

